ཨཱ། བླ་མ་དཀོན་མཆོག

LAMA KUNCHOK

(A la grâce de Dieu)

·Carnets de voyages en Inde ·

Francine Champion

ཨཿ བླ་མ་དཀོན་མཆོག

LAMA KUNCHOK

(A la grâce de Dieu)

1978- 2010

En faveur du Peuple TIBETAIN en exil

Croquis de l'auteur

- Carnets de route -
de l'Association ETRE- TIBET

ཨཨ། ལྷ་མ་དཀོན་མཆོག

A Rémy,
sans qui rien de tout cela n'aurait été possible,
à Isabelle, Mélanie, Lucien
qui m'accompagnent affectueusement

Témoins d'une évolution particulièrement respectueuse, humaine, sociale et généreuse réalisée en Inde depuis plus de 30 ans, nous vous proposons d'en découvrir quelques aspects, de vous emmener durant quelques heures sur les sentiers de la douce terre rouge de l'Inde, à la rencontre de Tibétains réfugiés, à la découverte de leur lieu d'accueil et de leur vie de réfugiés. C'est notre façon de remercier chacun d'entre- vous, grands, petits, commerçants, amis, nombreux inconnus. Ici, en Suisse, en Europe, et là- bas, en Inde. Nous sommes reconnaissants de la participation de tous, car c'est un peu votre histoire que nous partageons ici, et c'est grâce à cette chaîne d'amitié qu'elle est possible.

Et l'aventure vous attend...

ཞྭ་མ་དཀོན་མཆོག

Avant propos

LAMA KUNCHOK

Lama Kunchok est une transcription phonétique française pour le terme tibétain « Lama Konchok ». Pour la lecture, lire simplement « Lama Kouncho »

Le terme de Lama regroupe en un seul La et Ma, les principes masculin et féminin, le lien entre Sagesse et Compassion, certaines explications disent « A la fois Père et Mère » Kunchok signifie précieux, respectable, source de toutes les bénédictions. Cependant, il est important de garder en mémoire, que la tradition bouddhiste tibétaine ne se réfère pas à un dieu, ou des dieux, mais au principe d'Eveil au delà de toute limite ou description, incarné par le Bouddha entre autres, et dont certaines des qualités spécifiques peuvent être représentées par des formes symboliques précisément codées, un peu comme des Saints dans nos religions chrétiennes.

Lorsque nous ne pouvions pas donner d'explication logique pour nous, mystères ou miracles, selon l'importance : Lama Kunchok - intervention Divine. Après être sorti d'une situation imprévue, dangereuse, délicate, en remerciement pour être tirés d'affaire : Lama Kunchok Tudjé tché, c'est- à- dire, merci mon Dieu.

Dans la plupart des circonstances, nous l'avons entendue lors de moments périlleux :

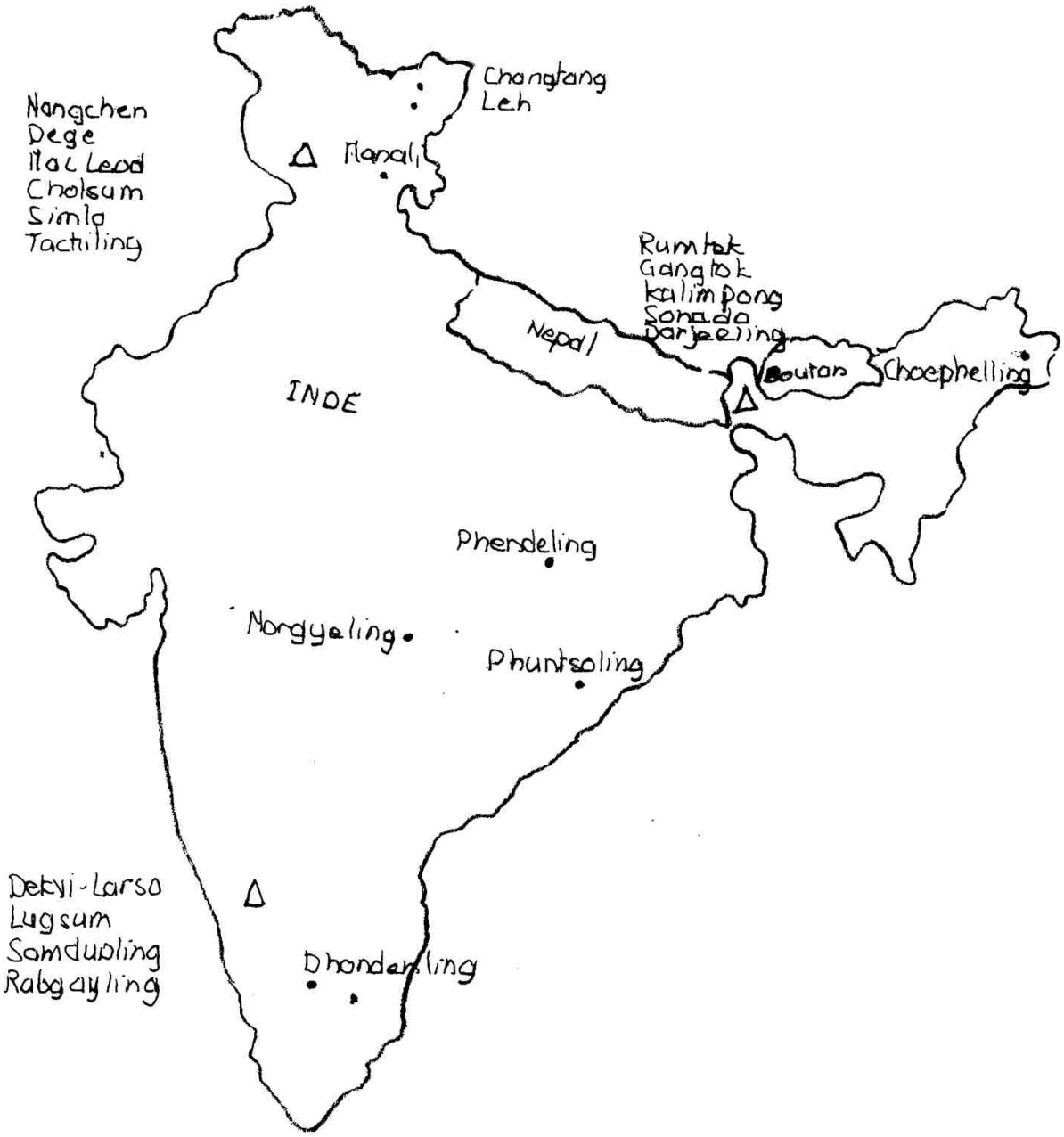
LAMA KUNCHOK - *à la grâce de Dieu.*

༄༅། བྱ་མ་དཀོན་མཆོག

CHAPITRES

1975 Introduction:
préparation des futurs voyages en Inde.
1978 Ladakh:
Rémy, Isabelle, Francine.
1981 Sikkim et Ladakh:
Aimée, Isabelle, Rémy , Francine.
1983 Sikkim Manali Ladakh:
Jeannette, Isabelle, Rémy, Francine.
1986 Ouest Bengal, Sikkim et Bihar, Népal:
Dora, Francine.
1991 Népal et Sikkim:
Nyma, Rémy, Francine.
1993 Bihar et Sikkim:
Nyma, Rémy, Francine.
1998 Karnataka, Bihar, Ouest Bengal, Sikkim:
Tashi, Nyma, Rémy, Francine.
2000 Chandigarh, Himachal Pradesh, Ouest Bengal, Sikkim:
Nyma, Rémy, Francine.
2002 Himachal Pradesh, Manali:
Sylviane, Nyma, Rémy, Francine.
2004 Himachal Pradesh, Manali, Lahul Spiti, Ladakh:
Mélanie, Nyma, Rémy, Francine.
2008 Sikkim, Himachal Pradesh:
Rémy, Francine.
2010 Et depuis.

Nos lieux d'activité en Inde



1975

- Où me mènes-tu, père ?
- En direction du vent, mon enfant.
Darwich - L'éternité du figuier

INTRODUCTION

La nuit est déjà tombée sur la ville froide et humide. D'une averse à l'autre, les nuages retiennent un brouillard qui n'en finit pas d'assombrir et l'éclat des lumières peine à chasser l'obscurité. Genève grelotte sous sa couverture d'hiver qui ne la quitte que rarement. Sur les vitres du bus, l'humidité coule en de longs rubans translucides qui permettent d'entrevoir l'extérieur. Les odeurs d'habits humides envahissent le véhicule, les parapluies mouillés s'égouttent en flaques au pied des passagers transis. Je descends au prochain arrêt, pour fuir cette atmosphère pesante, et soulager mon bras douloureux d'avoir tenu depuis trop longtemps la barre d'appui qui longe le plafond du véhicule.

Une galerie d'art est illuminée, les couleurs vives de la petite salle d'exposition m'attirent. J'entre pour échapper à l'humidité, l'obscurité, à l'hiver genevois. Dès l'entrée le parfum d'encens chasse les relents humides. Sur les rayons de verre, soigneusement répartis contre les parois, une collection de statues en bronze, d'environ 4 ou 5 centimètres chacune, représentent des personnages, des divinités, des bouddhas, assis sur un siège en forme de lotus. Devant chaque personnage : une minuscule fleur fraîche. Je suis très étonnée de découvrir ce monde nouveau pour moi, et j'en apprécie la diversité. Une beauté harmonieuse se dégage tout à la fois de l'ensemble et de chaque statue laissant percevoir une chaleureuse complicité dans la diversité, qui me touche.

L'une des statues m'intéresse, elle est particulière, le personnage qu'elle représente me semble connu, bien que je ne me souvienne pas l'avoir rencontré. La propriétaire de la galerie me reçoit gentiment, la galerie va fermer, je suis sa dernière cliente. Elle provoque mon

insatiable curiosité en me déclarant « Cette statue vous intéresse, il y a un lien entre vous. Voulez- vous l'acheter ? Savez- vous que le personnage qu'elle représente est un Lama tibétain. Il sera à Genève dans quelques semaines. Il s'appelle Karmapa.» Je la remercie : « Cette statue est trop chère pour moi, je préfèrerais plutôt aller l'acheter moi- même en Inde ».

Je sors de là en me demandant réellement de quoi elle a bien voulu parler. Tout dans cette galerie ajoute à mon étonnement, à ma surprise. De retour à la maison, je me propose de demander à notre collègue et ami, moine bouddhiste, spécialiste d'art asiatique au Musée d'Ethnographie, le Vénérable Eracle, s'il sait ce dont il s'agit. « Bien sûr, c'est un lama très important, il va rester une semaine à Genève, si tu veux, je t'envoie une invitation pour la cérémonie d'ouverture ».

Un Lama tibétain. A Genève. Quelle histoire. Tout ce que je sais, je l'ai lu dans les livres d'Alexandra David Neel: pour une telle rencontre, il faut absolument une écharpe blanche « Kathag ». Le reste, je l'oublie totalement, c'est absolument tout ce dont je me souviens de mes lectures à ce moment- là. Donc, le jour J, me trouve en pleine recherche d'une écharpe blanche. Tout ce que je trouve, est l'écharpe tricotée que ma tante avait offerte pour Noël. Et je repars, cette fois- ci à pied, dans Genève, le froid, la pluie, l'écharpe autour du cou et l'invitation dans mon sac.

L'hôtel, très grand et très luxueux se situe à moins d'un quart d'heure à pied de notre logement. Dans l'immense hall d'entrée, quelques personnes m'accueillent et lorsque je leur parle de la fameuse écharpe blanche, elles m'en offrent une, en soie. Dès que les portes de la salle de réception s'ouvrent, nous entrons et nous installons, comme au théâtre. Lorsque la salle est pleine, grand silence. Arrive celui dont j'avais vu la statue quelques semaines auparavant: Le XVIe Gyalwa Karmapa. A sa suite, une vingtaine de Lamas, certains munis d'instruments de musique, d'autres portant respectueusement des objets étranges. Voyant mon étonnement, une personne, assise près de moi m'explique que nous allons assister à « La cérémonie de la Coiffe Noire », que c'est la première fois qu'elle a lieu en occident.

Je ne me souviens pas comment je suis rentrée à la maison. La cérémonie avait une telle puissance, que tous les sens semblaient avoir explosé. Bien que de nombreuses années aient passé, le souvenir de cette soirée est resté magique.

Mais, ce n'est que le premier jour d'une semaine mémorable : dès le lendemain, je décide que cette rencontre ne peut pas en rester là. Isabelle, ma petite fille, qui n'a pas encore 5 ans, va profiter elle aussi d'une telle expérience. Durant toute la semaine, elle et moi revenons « Voir les Lamas ». Leur maître de chant, le Lama Umze, qui adore les enfants, prend Isabelle par la main, lui montre les chiens, les oiseaux, l'introduit auprès du Karmapa. Cette semaine de fêtes intenses, de découverte d'un monde d'humour, de tendresse, de sagesse, va nous placer dans une vie de contes de fées dont nous découvrons encore actuellement les surprises.

Rémy, mon mari suit silencieusement notre aventure. Il semble à la fois ne pas vouloir en faire partie et attendre d'y prendre part à sa manière. Je suis bien loin de me douter à quel point nous allions tous trois mettre les pieds dans les chemins de l'Himalaya.

VÉNÉRABLE LAMA

Une petite année s'est écoulée dans le souvenir de cette semaine et, un mercredi, nous recevons une lettre du Lama Umzé : « ...jeudi nous serons à Montchardon ».

Nous décidons d'y aller, Isabelle et moi, mon mari restant à Genève. Un train Genève - Valence s'arrête à Saint Marcellin. Personne dans le wagon ne peut me dire où se trouve ce Montchardon : « Il y a des villages partout, certains sont très éloignés. » Je me dis que si les Lamas sont arrivés, je peux le faire aussi. Près de la gare, nous trouvons une agence de taxis. Le responsable me rassure : il connaît l'endroit où se trouvent les Lamas qui viennent d'arriver, il peut nous y conduire et même venir nous rechercher pour que nous puissions repartir par le train du soir. La personne qui les reçoit est son ancien patron : le docteur Schnetzler.

La montée sur le flan du Vercors en ce jour d'automne, les paysans ramassant les noix, la lumière du soleil dans les feuillages jaune-or et l'arrivée dans une ferme délabrée. Un corps de ferme en pierres, petites fenêtres, sentiers caillouteux tout en pente, murets ensoleillés et chauds. Des lamas tibétains, dans leur robe bordeau, gilets jaunes, quelques rares personnes occidentales surprises de me voir déboucher avec ma petite fille à la main. La cuisine toute sombre. Le feu dans le fourneau. Je suis aussi perdue là que dans le somptueux hôtel de Genève. Bien heureusement, arrive Lama Umzé qui reconnaît « Sa Petite- Fille », l'embrasse et nous installe dans une masure totalement en ruine et nous fait servir, par un tout jeune moine, un repas qui avait été préparé pour le Karmapa.

Un corps de ferme en pierres.

Le repas somptueux, les petites joies de cette journée, Lama Umzé, sa barbichette blanche tremblante d'émotion, ses minuscules lunettes accrochées par un cordon rouge passé derrière sa tête, le chemin sous les noisetiers, le Karmapa se promenant tout simplement au soleil, et l'invitation « Venez nous trouver au Sikkim » font que nous rentrons le cœur au chaud, et la décision de revenir pour remercier la personne qui a si bien organisé cette journée,

on m'indique : Le Vénérable Lama. Le Vénérable Lama vient tout juste d'arriver en France. Le Karmapa l'a officiellement prié de rester dans cette ferme afin d'enseigner le bouddhisme tibétain aux personnes qui souhaiteraient l'étudier.

GENÈVE, 1976

En été 1976, je retourne, en famille, cette fois- ci, afin de le remercier de la réception de l'année précédente. La ferme et quelques ares adjacentes sont offertes à Lama Tonsang par le Docteur Schnetzler. Il n'y a pas d'eau, pas de téléphone, pas d'électricité. Il est seul, avec son neveu, petit moine de 9 ans qui essaye de traduire. Le dénuement dans lequel il vit nous touche, mon mari et moi, aussi, nous l'invitons à venir chez nous à Genève.

Quelques mois plus tard, notre Invité et son traducteur de neveu arrivent chez nous. Avec quelques amies, nous organisons une conférence dans un petit local loué pour la circonstance en pleine ville. De retour à la maison, plusieurs amies viennent essayer de discuter avec le Lama, dont Ella Maillard, munie de son petit carnet de notes.

En fait, son monastère de base est au Sikkim et c'est là que nous sommes invités. Dans ce village du nord de l'Inde, les réfugiés sont en survie dans des conditions très difficiles, beaucoup sont malades, particulièrement de la tuberculose, sans moyen de subsistance, hormis quelques travaux sporadiques relatifs à l'arrivée de quelques rares touristes. Notre Vénérable Ami nous demande si possible de fournir des médicaments et transmettre un peu d'argent pour les aider à démarrer. Notre tout premier envoi s'effectue grâce à la gentillesse de l'une des personnes présentes à notre conférence. Elle va partir en trekking au Sikkim et se charge de transporter quelques traitements antituberculeux, qui coûtent fort cher à ce moment- là, et ne sont pas encore fabriqués en Inde. Nous les finançons grâce à la participation de quelques connaissances. Elle transporte également les premiers parrainages d'urgence. A

partir de ce moment-là, notre collaboration se développe avec le Vénérable Lama; nous ignorons totalement ce que l'avenir nous réserve...

1978 Rémy,Isabelle,Francine

Trouve dans ton temps de vie un
instant pour vivre ta vie.
Kabir - Rubayat

DELHI

Nous sommes en 1978, Isabelle a fêté ses huit ans, hier avec ses amies d'école. Nous allons partir pour le Sikkim tout là- bas au Nord- Est de l'Inde, entre le Népal et le Bouthan, le Vénérable Lama Umzé nous attend. Nos bagages sont terminés. Demain, nous prendrons l'avion pour Delhi. Voilà bien six mois que nous suivons chaque semaine un cours de tibétain parlé avec Gonsar Rimpoche, ici, à Genève, dans l'appartement de Madame Ansermet, qui vient de prendre le voile, ou, plutôt le zen bouddhiste, de l'ordre des Gelugpas. Elle a offert un terrain et construit un bâtiment spacieux « Le Mont- Pèlerin » pour la création d'une école de philosophie tibétaine en Suisse. Notre méthode utilise le style « assimile »: - bonjour, comment allez- vous ? d'où venez- vous ? où allez- vous ? au revoir ! marchez lentement ! et nous répondons : au revoir ! restez lentement ! et quelques mots usuels que nous apprenons laborieusement pendant que notre fille joue dans la pièce d'à côté avec un Lama ou l'autre. C'est elle, bien sûr, qui sera la plus douée de nous trois pour s'exprimer dans la langue du Dalaï Lama.

Etant donné l'exotisme de la situation, nos bagages sont pour le moins assez surprenants : les sacs de couchage, les bottines militaires, les habits tout terrain, emballés par groupe dans des sacs plastiques hermétiquement fermés par un élastique. La pharmacie complète pour les médicaments ordinaires et extraordinaires, pansements, outils médicaux sont soigneusement répertoriés et rangés dans des sacs thermiques. Les appareils photos et les nombreux films couleurs et diapositives à grande exposition solaire sont précieusement emballés dans des sacs de plomb à l'abri des rayons X que nous allons devoir affronter dans les aéroports. Carnets de notes et matériel de camping sont coincés dans nos

sacs. Plusieurs rouleaux de papier hygiéniques, dont nous avons au préalable ôté le carton du centre, sont aplatis dans les coins et recoins de nos énormes sacs de montagne tout neufs. Vingt kilos chacun, plus une valise d'habits pour enfants à donner. Sur chacun des bagages, un autocollant pour le repérer plus facilement durant nos déplacements.

A l'aéroport, nos mamans nous accompagnent en pleurant : « laissez cette petite ici, partez sans elle, c'est trop dangereux ». Mais aux innocents les mains pleines, nous ne craignons rien, nous avons tout prévu, sauf l'imprévisible qui, évidemment se frotte déjà les mains, un redoutable sourire aux lèvres. Dès que nous sommes assis, nos ceintures de sécurité attachées, Rémy se remémore chaque geste accompli point par point depuis notre réveil. Hélas, « Nous avons oublié d'éteindre le chauffe- eau ». Que faire ? Notre avion s'envole déjà pour Londres et, du fait que nous avons acheté des billets économiques, le même avion revient faire escale à Genève. Juste le temps pour les nettoyeurs d'entendre Rémy: « S'il vous plaît, téléphonez à ma belle- mère, elle ira éteindre l'électricité à la salle de bains ». Et c'est ainsi que notre second décollage s'effectue entre la crainte que l'homme ne téléphone pas et l'espoir que notre maman reçoive le message.

Dix- sept heures de vol pour atterrir en pleine nuit à Delhi. Tout nuit. Rarement, ici ou là, une pauvre lumière orangée troue la nuit noire avec peine. Notre petit avion ouvre ses portes sur une chaleur lourde humide et parfumée qui nous imprègne immédiatement dès que nous touchons le sol. Nous marchons en troupeau docile jusqu'au hall d'accueil où piaillent les moineaux qui volettent entre les palans qui brassent lentement l'air chaud. Déjà de longues files de voyageurs patientent à la queue leu- leu, longue, endormie, tortueuse. Le douanier prend son temps, étudie chaque page de chaque passeport, compare les photos et nous demande « Où est votre nom ? » nous lui indiquons « ici, Champion » « Ce n'est pas un nom, c'est une plaisanterie, quel est votre prénom ? » Grâce à notre belle photo passeport récente tout est en ordre et nous pouvons récupérer nos lourds bagages. Un chauffeur de taxi heureux de l'aubaine nous conduit à l'hôtel. La route est aussi cabossée que les voitures, nous voyons déjà quelques vaches maigres brouter le long des bas côtés, des familles couchées à même les trottoirs,

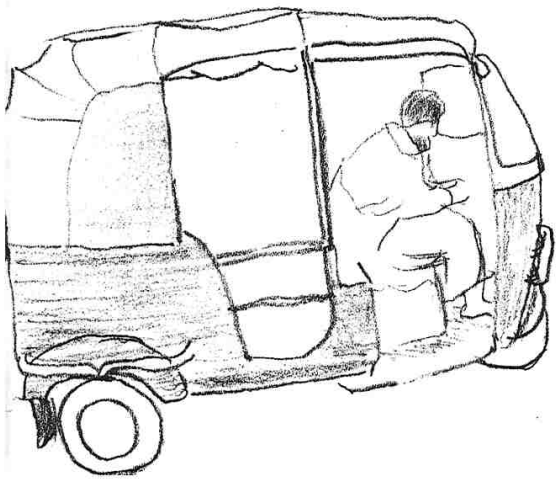
leur sari ou leur dothi* relevé sur le visage, leurs pieds sales et nus dépassant des tissus. Ils sont si maigres que parfois on les prend pour des chiffons délaissés. Les rikshaws** dorment sur la barre de leur vélo, afin qu'on ne le leur vole pas. Tout le long du trajet, les habitants ont sorti leur lit et dorment à l'extérieur tant la chaleur est suffocante. Les bougainvilliers sont en fleurs et des cris inconnus ponctuent notre impatience à parvenir enfin à notre hôtel. Même la nuit, certains carrefours sont embouteillés par les entrelacs de voitures à carrosserie en bois sans aucune lumière, les rickshaws, les charrettes tirées par des hommes, des chevaux, des bœufs ou des buffles et ces petites moto- taxis, que nous baptisons pétrolettes, et que nous prendrons sans nous lasser lors de chacun de nos séjours à Delhi. Isabelle préfère les surnommer « Les Poules » en raison de leur caquetage incessant.

Après une nuit passée dans un hôtel de luxe, nous préférons nous réfugier au Ladakh Bouddha Vihara, après le Fort Rouge, le long de la Jamuna. Cette longue et boueuse rivière qui traverse Delhi. Un peu en dehors de la vieille ville, des arbres tordus, une herbe sèche, des hybiscus, une rue assez large nous conduit jusqu'à une porte donnant sur un grand jardin herbeux au centre duquel se trouve un temple style tibétain, toit plat surmonté de la roue de la loi encadrée de deux biches dorées. Tout autour : un bâtiment sur rez- de- chaussée, galerie abritée du soleil, chambres monacales alignées derrière leurs portes étroites, vertes, fermées d'un cadenas. Certaines ont une petite fenêtre protégée de barreaux. A l'arrière du bâtiment, quelques arbres trapus aux feuilles épaisses et luisantes, les singes, les paons. Le muezzin qui chante la prière, tout là bas, sur le minaret de la mosquée. Il va nous réveiller avant l'aurore. Le vénérable lama nous permet de venir nous laver dans sa douche, il nous offre des boissons froides : nos premières Limca.

Bien reposés, mais dans une chaleur moite, étouffante, poussiéreuse, nous prenons une pétrolette pour nous rendre au centre de la ville à l'agence de voyage retirer les visas requis pour le Sikkim. « Désolés, vos visas ont été remis à d'autres personnes ». Nous nous rendons

** pièce d'étoffe en coton blanc, enroulé autour du corps, particulièrement porté par les hommes.*

*** conducteurs de vélo-taxis*



Nous prenons une pétrolette.

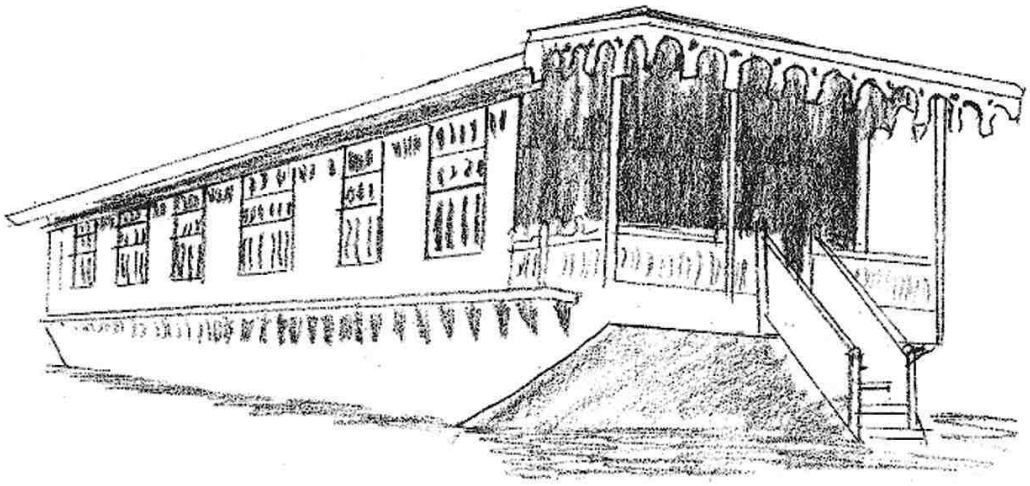
immédiatement dans le centre administratif et recherchons le Département de l'Intérieur. Recherche, attente, chaleur, couloirs, les gens passent de tous côtés, nous les interpellons, hélas, ils ne parlent pas anglais. Après des heures d'attente, au moment où nous partons, un homme très élégant nous vient en aide et nous emmène à travers des couloirs sombres, des bureaux ventilés de palans, des escaliers, jusqu'au bureau de la personne que nous souhaitions rencontrer : Monsieur le Ministre de l'Intérieur. Tout petit, derrière un immense bureau d'ébène, sa tête dépasse tout juste du plateau et nous l'entendons nous répéter « I need time, I need time »* « Combien de temps, Monsieur ? » « Six semaines». Nous le remercions, le quittons tête basse. Il fait si chaud ici, Isabelle saigne du nez, nous ne pouvons pas rester six semaines à Delhi. Nous allons monter au Ladakh, nous réfugier à la montagne.

SRINAGAR

En deux heures, l'avion de Delhi nous dépose à Srinagar. Nous allons y attendre le bus qui monte jusqu'à la capitale du Jammu-Cashemir: Leh. Il ne passe qu'un bus tous les 15 jours. Nous l'attendrons dans Le Mandalay house-boat. C'est un bateau de conte de fées, un hôtel de rêve: tout l'habitat est construit en bois odorant de cèdre himalayen, chambres, salles de bain attenantes,

**J'ai besoin de temps, j'ai besoin de temps*

salle à manger garnie de mobilier en acajou massif, lourd, brillant, la nappe blanche, brodée à la main de motifs floraux, le salon, ses fauteuils, ses canapés le long des fenêtres, la coursive et le pont à disposition de nous seuls, et le lac, le magnifique lac Dal, vaguelettes berçant les algues souples, toutes sortes de petites îles sur lesquelles habitent les personnes employées au service du beau bateau et de ses occupants.



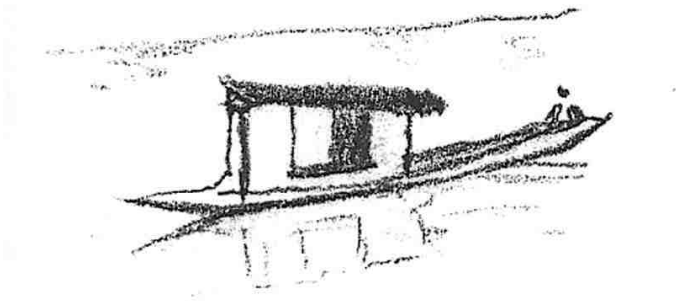
C'est un bateau de conte de fées.

Des planches simplement posées bout à bout permettent de longer la coque du bateau, juste au raz de l'eau, pour aller sur l'un de ces îlots où les femmes cuisinent assises sur leurs talons, devant un petit réchaud à pétrole, elles font également la lessive toujours assises sur leurs talons, l'eau savonneuse se répandant en cercles concentriques. Lorsqu'il n'y a plus de savon, c'est de la même manière qu'elle laveront les légumes pour les repas. C'est l'eau du lac qui coule à la salle de bain et s'écoule difficilement, puisque nous sommes juste au niveau du lac. Un jour je me décide à laver quelques habits avec Isabelle, là, sur la petite planche qui longe le bateau, sans trop déplacer mon corps beaucoup plus lourd que celui des femmes d'ici, chaque mouvement courbant dangereusement la planche sous nos pieds, tant et si bien qu'Isabelle tombe dans le lac, tout habillée. Sans aucune difficulté elle nage, puis remonte, mais elle gardera le sobriquet de « la petite qui est tombée à l'eau ». Nous avons terminé notre lessive, les petits poissons curieux venant visiter nos culottes.

Assis sur des marches, un occidental complètement brûlé par le soleil, les yeux hagards, ne nous voit pas. Notre batelier déclare que demain, cet homme sera mort d'overdose. De nombreuses longues barques en bois, « chikaras », de forme allongée, munies d'une unique rame en forme de feuille de lotus, que l'on manoeuvre à la proue. Elles circulent sans se heurter à toute heure du jour et de la nuit. Il y a les marchands de légumes, les boulangers, les vendeurs de tapis, de narguilés, de fruits, d'objets d'art, papier mâché, tankhas*. Les enfants promènent les touristes bronzés. Tout ce monde crie, rit, chante, discute à voix haute, l'eau transportant les sons jusqu'à nous. Nous allons en barque jusqu'au bateau- piscine, pour dames, bien sûr, nous nous changeons dans les cabines aménagées puis nous plongeons dans le lac. L'eau est douce et tiède. Les colibris rasent l'eau pour se régaler des moustiques. Ils sont si légers qu'ils peuvent se promener sur les feuilles de lotus sans qu'elles ne s'enfoncent dans l'eau. Leurs fleurs, odorantes, blanches ou rouges, embaument l'atmosphère d'un parfum sucré attirant les abeilles qui butinent leurs étamines d'or pour faire leur miel.

Une poule noire protège soigneusement ses 5 poussins des attaques des corbeaux, elle volette en criant à perdre haleine au- dessus de l'eau : ce sont des petits canards piaillant, oui, des petits canards, ils nagent sans se rendre compte du soucis de leur mère- poule : jour après jour leur effectif diminue.

Les petites îles sont en fait des îles flottantes, construites par les habitants pour y cultiver leur jardin potager. Régulièrement, des éboueurs, armés de très longues perches, debout sur leur bateau, arrachent les plus hautes algues, les déposent dans la chikara.



Chikara.

**Peinture religieuse sur toile encadrée de tissus de soie*

Puis les transportent jusqu'au lieu choisi pour les déverser, les étaler au soleil, en couches superposées soigneusement. Pour drainer les jardins flottants, une sorte de roue à aube manuelle, ou mue par un âne, permet grâce aux pots en terre qui plongent dans l'eau, de déverser l'eau dans le lac, ou inversement, suivant les nécessités.

Srinagar. Quelle merveille. Au bord du lac, les habitations construites pêle- mêle en toutes sortes de matériaux : bois, pierres, briques, torchis, sur pilotis, baraques en tous genres. Certaines sont construites tout en hauteur et penchent vertigineusement au- dessus du lac. On dirait qu'elles cherchent à miroiter le plus longtemps possible. Dans les rues, circulent les charrettes tirées par de tout petits chevaux maigres, nerveux, dirigées par le charretier debout, les rênes en mains, lançant tout l'attelage au grand galop.

Nous nous rendons à la mosquée, grande, claire, le sol couvert de tapis, toutes sortes de chaussures, pantoufles, savates rassemblées à l'entrée, un bac pour laver les pieds avant d'entrer, elle a été construite pour vénérer « un poil de la barbe du Prophète ». Le soir, dans un petit restaurant sombre et confortable, Isabelle perd l'une de ses dents de lait « Alors, Maman, on va construire une église pour ma dent ? ».

Parcs de fleurs et de fontaines en cascades, petit temple hindou tout en haut de la colline, que l'on visite respectueusement, mains jointes, pieds déchaussés, cloche que chacun sonne avant d'entrer. Derrière nous, les montagnes de l'Himalaya, devant nous, Srinagar, le lac, les collines avoisinantes, nous sommes à 2000 m. d'altitude, nous allons partir pour Leh, au- delà des cols vertigineux.

LADAKH

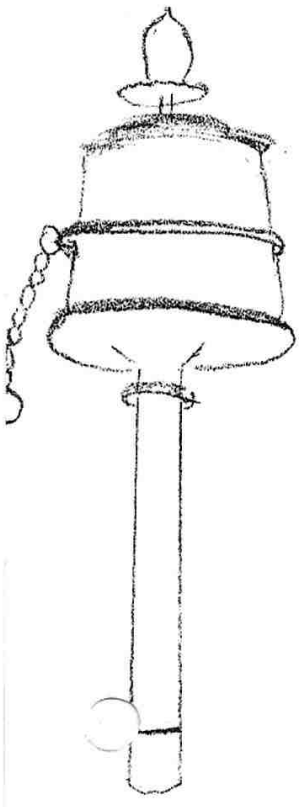
En cet an de grâce 1978, le Ladakh est entrouvert aux touristes depuis deux ans seulement. L'armée veille. Notre bus antique et bosselé, s'arrête de longues heures durant, pour laisser passer les camions. Aux alentours de Kargil, une famille de nomades chevauche à nos côtés, les enfants attachés avec les casseroles, couvertures, sacs de jute sur les petits chevaux maigres. Nous avons

des permis spéciaux et ne sommes pas autorisés à nous promener en dehors de la route, ni photographier, ni filmer. Plus haut, lorsque la végétation se fait rare, la route est très étroite, caillouteuse. Par endroit, les roues du bus sont à l'extrême bord, le ravin de plus de mille mètres en contrebas. Ici ou là, des carcasses de véhicules nous rappellent l'imminence du danger. Un vol d'aigles plane en cercles au dessus d'un troupeau de moutons et de chèvres. Le soleil et l'air sec nous brûlent malgré la pommade solaire, l'eau des gourdes est assez chaude pour faire le thé.

J'ai si peur que je cache mon visage dans mon chapeau « Si ma maman me voyait ! » il me semble que, rien que de regarder ce vide, dont parfois je ne vois pas le fond, nous allons tomber soit en dérapant dans un virage, soit en croisant un convoi, soit pendant que le chauffeur discute avec son collègue. Nous passons de hauts cols arides, allons goûter le sel à fleur de terre sur le col du Sodjila, retournons sur nos sièges défoncés, collants, brinquebalants. Demain soir, nous arriverons à Leh, si Dieu le veut.

Dans le bus, nous sommes tenus à l'écart par des touristes genevois qui pensaient être les seuls utilisateurs du véhicule. Nous sommes relégués tout au fond du bus. En chemin, quelques pèlerins ladakhis montent avec nous, ils espéraient s'épargner 25 jours de marche. A contre- cœur, le guide se trouve dans l'obligation de satisfaire ses clients et fait descendre les pèlerins.

Nous insistons pour qu'une femme et son enfant qui se sont assis à nos côtés, y restent. En chemin, nous échangeons les quelques mots que nous connaissons, elle nous offre des abricots secs. Les clients remettent leurs sacs sur les



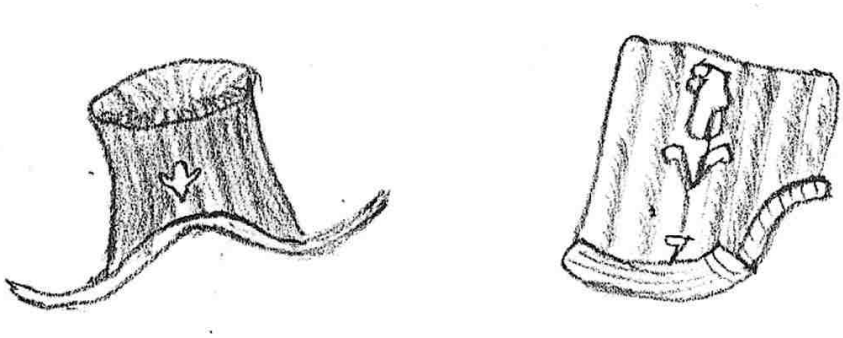
Les pèlerins marchent en faisant tourner leur moulin à prières.

sièges, nous regardent de travers. Ce qu'ils ignorent, c'est que l'agence de voyage nous a demandé de transporter le salaire de leur guide.

Après deux jours entiers de voyage chaotique, interrompu d'une petite nuit de trois heures de sommeil, départ nocturne à deux heures du matin. Nous parvenons à Leh, 3500 mètres d'altitude. Ici, les mesures civiles sont en pied, les mesures militaires en mètres… nous sommes accompagnés jusqu'à la maison de la famille Goggi, à l'arrière de la petite ville, juste après le pont de pierre qui enjambe le ruisseau. Maison de briques de terre séchées au soleil, prélevées dans le jardin, tout simplement. Nos hôtes font apporter une armoire du monastère voisin afin que nous puissions y ranger notre attirail. La porte n'a pas de serrure et les enfants viennent à tout instant passer leur tête curieuse, les yeux écarquillés, se moquant de nous pour chaque objet incongru que nous trimballons. Notre chambre toute neuve est carrée. Les murs encore humides, le plafond plat et bas, percé en son milieu, c'est par là qu'entrera un soir une chauve-souris. Deux petites fenêtres, rideaux tournés face à l'extérieur, donnent sur le jardin. Nous apprenons à nos dépends, que les portes sont basses, si basses qu'il faut nous plier pour passer, mais, tout en même temps, enjamber un pas de porte surélevé, une poutre sépare les différentes pièces. L'apprentissage est cruel : soit nous nous heurtons le pied, soit nous nous heurtons la tête, soit les deux, soit ni l'un ni l'autre. Joli exercice de concentration. Nous avons une salle de bain : l'eau du jardin est transportée dans un seau plastic dans la pièce carrée toute en terre. Le milieu du sol incliné vers un petit trou par où s'écoulera l'eau usée, colorée de permanganate. Les cabinets sont identiques, mis à part le fait qu'il y a un tas de terre et une pelle, afin que nos excréments tombés dans le trou central soient recouverts par la terre. Le tout servira à engraisser le jardin potager. Tout ce qui sort du jardin y retourne à un moment ou l'autre, sous quelque forme que ce soit.

Décidément, demain nous irons à la pharmacie acheter une pommade contre les abus du soleil. Le reste de notre organisme fonctionne encore bien grâce aux précautions d'usage. Ne boire que de l'eau chimiquement traitée dans nos gourdes militaires, ou cuite, et ne manger que des aliments cuits. Se laver, avec de l'eau traitée uniquement. Notre régime consiste à ne choisir que ce que

nous pouvons digérer: œufs, soupes de carottes, choux, énormes navets, et pâtes, parfois du riz, quelques petits pains délicieux d'orge et sésame, achetés chez le boulanger cachemiri. Ce régime nous permet de réduire notre poids considérablement, mais nous sommes en pleine forme à condition de marcher lentement, sans s'agiter, nous sommes à 3500 m. d'altitude.



Leur chapeau haut de forme sur la tête.

Dans le centre de Leh, les femmes, en costume bleu, bordé de violet ou de rouge, leur chapeau haut de forme sur le dessus de la tête sont assises tout le long de la rue principale, leurs légumes tout frais à vendre. Elles vendent toutes les mêmes produits: choux, carottes, navets, oignons, parfois des abricots séchés. Les marchands cachemiris, eux, tiennent leur étal derrière la rue. Leur tout petit commerce est installé sur un présentoir incliné, le soir ils dorment à l'arrière de la boutique, au- dessous de la marchandise. Ils proposent fruits, œufs, tissus, casseroles, des farineux tels que lentilles, pois chiche, riz, entassés dans des sacs de jute, (aucune boîte de conserve). Chaque objet arrive par l'unique route ouverte, dans des camions surchargés, débordants, avec, en plus des grappes humaines sur le toit de la cabine. Une marchande de légumes nous propose son bébé et le met dans les bras d'Isabelle. Une homme sans jambes circule dans les ruelles à l'aide d'une planche à roulettes pour soutenir son bassin et deux planchettes de bois pour protéger ses mains. Il gagne sa vie en pesant les bagages, ou les clients, à l'aide d'une balance. Son magnifique visage souriant restera gravé pour toujours dans notre mémoire. Quelques marchands tibétains exposent des objets, des tissus, sur

des nattes à même le sol ou déposés sur leur propre lit chaque objet est soigneusement présenté. Comme à Srinagar, quelques vendeurs cashemiris abordent les clients avec insistance, grâce, sourire et yeux de biche: « Viens voir ma marchandise, voir est gratuit ». Ils proposent des tissus, des peintures, des bijoux, des bibelots de toutes sortes « Vraiment vieux, pas cher ».

La pharmacie, porte ouverte, fournit un nombre incroyable de produits divers et les odeurs de camphre, d'épices, de parfums, de pommades, se dégagent jusque dans la rue. La cliente qui fait la queue devant nous est une femme, tibétaine, médecin. Elle demande des médicaments que le pharmacien n'a pas. Nous lui proposons notre pharmacie, car, bien entendu, nous avons absolument tout prévu, comme dit Rémy, « De la tête aux pieds », en quantité suffisante pour une année de voyage. Mais, cette dame nous dit « C'est pour trois cents enfants, ils sont orphelins ». Un peu surpris, nous lui proposons de venir la voir avec notre pharmacie, qu'elle prenne ce qui lui sera nécessaire.

Le lendemain, sac au dos, pharmacie, petits pains d'orge, œufs cuits durs, nos gourdes remplies de cette affreuse eau traitée, chapeaux et appareils photos, nous prenons la route, pour nous rendre à Choglamsar. Nous longeons longtemps la route poussiéreuse, un foulard devant la bouche, qui protège aussi Isabelle contre les odeurs de déchets, excréments, animaux crevés qui, par- ci par-là, nous rappellent notre odorat délicat d'européens. Puis nous parvenons au long mur de mani, ces pierres sculptées de prières, certaines polychromes, que nous longeons par la gauche, selon le rituel bouddhiste tibétain. Nous arrivons en fin de matinée au village construit par SOS Children, afin d'héberger les enfants tibétains qui ont fui leur pays, leurs parents étant morts à la frontière, tout là bas dans le Chang Tang. Il y a un très bel hôpital. En fait, il n'y a que les murs, à cette époque, l'intérieur est totalement vide. Propre et vide.

Les enfants ont toutes sortes de problèmes médicaux, mais nous sommes particulièrement touchés par ceux qui souffrent de maladie de la peau ou des yeux. Ce sont ceux qui vont chercher l'eau dans l'Indus. Ils sont les victimes de moustiques qui pondent leurs œufs sous la peau ou sont ingérés par ceux qui boivent

l'eau directement dans le fleuve. Les larves naissent sous la peau et provoquent des dégâts terribles et douloureux. Nous sommes bouleversés. Nous proposons à la doctoresse d'établir une liste de médicaments et de matériel dont elle aurait besoin et, de retour à Leh, nous transmettons une lettre, confiée à des touristes genevois, à l'intention d'amis. Efficaces et généreux, ils rassemblent tout ce qui est demandé, et même plus, puis confient à un autre groupe de touristes en partance pour le Ladakh, un énorme coli à notre intention. Un mois à peine après notre périple à Choglamsar, nous partons en jeep apporter aux enfants les médicaments, pansements, matériel médical en tout genre. Le docteur danse de joie en pleurant devant ce cadeau, nous échangeons nos adresses : l'Association Etre pointe à l'horizon.

Les enfants du Ladakh sont tout petits, bien que vêtus de haillons, culottes fendues, robe par- dessus, foulard sur la tête, le tout bien crasseux, ils sont forts et, à l'âge de huit ans, vont chercher chaque jour leur bidon d'eau. C'est un jerrican de vingt litres, que je n'arrive pas à soulever. Les petits, âgés d'environ 4 ans mais de la taille d'un enfant européen de dix- huit mois, traversent sac au dos les ruisseaux en ôtant leur chaussures, pantalons retroussés. Leur nez coule en permanence, leur lèvre supérieure entamée est bien souvent infectée.

Tout seuls, ils savent laver leurs cheveux et leurs habits, parfois la vaisselle, dans la rivière. Ils sont beaux, joueurs, fabriquent leurs jouets : un carton qu'on tire avec une ficelle, une roue en fer qu'on pousse avec un bâton, ou, plus rarement, des osselets ou un petit chien qu'on maltraite la plupart du temps. Certains travaillent, tout en chantant, d'autres, dès qu'ils sont hors de portée des adultes, viennent demander un bonbon, un crayon ou une photo. Ils sont de bons guides. Nous découvrons aussi la magie de la photo : choisir un enfant pour le photographier, le placer ici ou là dès que l'objectif est réglé, ils sont une dizaine agglutinés, souriant de leur belles dents blanches déjà prêts et immobiles.

La poste protège ses employés grâce aux barreaux installés à son unique fenêtre. Mais Isabelle a le droit exclusif d'entrer aux côtés du postier qui est tout heureux de voir la tête que font ses clients lorsqu'ils rencontrent pour la première fois de leur vie une petite

fille blonde aux yeux bleus. Un jour, lors de notre promenade, un homme s'est placé devant Isabelle, lui a respectueusement ôté son chapeau blanc, et s'est prosterné à ses pieds.
- Qu'est- ce qu'il fait, maman ?
- Il te prend pour un ange !

Nous attendons du courrier depuis plusieurs jours et sommes sûrs qu'il est arrivé. De nuit, sur la pointe des pieds, lampe de poche tremblotante en mains, nous nous faufilons pas très rassurés à l'arrière de la poste. Un gardien dort. Sans le réveiller, nous nous glissons près des rayons sur lesquels du courrier attend, attend, attend. Nous fouillons dans ces piles de lettres, cartes, aérogrammes, dont les timbres ont été arrachés. Nous trouvons enfin notre courrier réparti dans différentes piles : les employés ne savent pas tous lire l'anglais et donc le courrier reste là.

Nous organisons notre départ en vue d'aller au Sikkim. Puisqu'il nous faut attendre encore plusieurs jours notre visa, nous décidons de nous rendre à Darjeeling dans la région du West Bengal, à quelques kilomètres du Sikkim. Etant donné les difficultés qui se présentent aux néophytes que nous sommes, nous choisissons de descendre en bus jusqu'à Srinagar, puis en direction de Pathenkot, prendre le train de Pathenkot à Jammu, puis le bus pour Darjeeling. Un vénérable Lama, rencontré lors de notre visite à Choglamsar où il travaille, nous accompagnera. Le fait de voyager ensemble lui fait autant plaisir qu'à nous. Il est un peu gauche, plutôt rondelet, mais nous allons découvrir ses qualités de gentillesse et de dévouement.

A l'arrêt nous attendent la femme et son fils.

Le soir, à l'arrêt, nous attendent la femme et son fils qui avaient voyagé avec nous à l'aller, ils nous offrent galettes et abricots. Comment pouvaient- ils savoir que nous étions dans ce bus ?

La route semble plus dangereuse à la descente qu'à l'aller. Les arrêts pour laisser passer les camions sont moins longs et nous parvenons à Srinagar sans encombre. Le matin suivant nous nous rendons tous les quatre à la gare routière pour prendre le bus pour Darjeeling. Seulement, nous sommes quatre et il ne reste que deux places dans le bus, en plus, nous avons un billet pour payer le trajet, mais l'employé n'a pas la monnaie. Aussi, la personne derrière nous prend les deux places restantes et nous sommes inscrits pour les premières places dans le bus suivant, permettant en outre à l'employé de nous donner le change. Et les bus partent l'un derrière l'autre. Nous sommes épuisés par notre troisième jour de bus, de cahots, de virages, de brouillard, les singes nous regardent passer, les chameaux nous dévisagent de leur air globuleux, un vautour plane tout là haut…

Arrêt brusque, cris. Des personnes courent en tous sens. Le bus qui était devant le nôtre n'est plus là. Celui qui n'avait pas les quatre places de libres. Des bruits de tôles heurtées nous attirent et, tout en bas, là, dans le ravin, le bus gît tout aplati. En mille morceaux, sur la terre rouge, parmi les fougères et la verdure détrempée. C'est horrible. Nous laissons Isabelle assise à notre place, montons sur le toit de notre bus pour prendre notre pharmacie. Plusieurs voyageurs descendent l'escarpement, recherchent les blessés, et déjà les remontent couchés sur les portières tordues. Un simple mouchoir et une gourde d'eau nous permettent de nettoyer les plaies et ainsi rassurer les moins touchés. D'autres sont gravement blessés, les mamans cherchent leurs enfants, des enfants recherchent leur maman, blessures à la tête, au ventre, membres cassés, morts, certains valides essaient de faire de l'auto- stop pour obtenir du secours, et nous, les seuls européens, ne sommes pas médecins.

Des véhicules passent s'arrêtent, les passagers regardent repartent. Arrivent des cantonniers qui, eux, commencent sans autre à hisser les blessés sur leur camion. Nous comptons les blessés, et, par rapport au nombre de passagers d'un bus, il en manque la moitié. Le camion part, les cantonniers promettant de faire parvenir du secours pour ceux, vivants ou morts qui restent. Tous les quatre montons dans notre bus et repartons silencieux, traumatisés, tachés de sang. Notre itinéraire, bien entendu, est complètement bouleversé. Nous arrivons donc à Jammu, prenons le train pour

Pathenkot, deuxième classe, bondé, bébés, chiens, militaires dormant dans les paniers à bagages. Longeons des lacs. La lune éclaire comme en plein jour et les grenouilles s'en donnent à cœur joie. Arrivons tard le soir pour aller dans un hôtel tibétain « Pas cher, bonne nourriture » dit notre vénérable Lama.

Nous montons des escaliers vertigineux, nos grands sacs sur le dos et devons nous plier en deux pour passer la porte d'entrée. Quelques tables réparties dans la salle, chacune entourée de quatre bancs de bois. Déjà quelques clients dorment : ils sont couchés chacun sur l'un des bancs et un rideau tiré fait le tour de cette étrange chambrée. Nous demandons du thé, il vient rapidement, salé. Nous demandons du thé sucré. Le thé revient, le sucre ajouté au thé salé. Isabelle demande les toilettes, il n'y a que le balcon. Couchés sur notre banc, dès que nous fermons les yeux, les images bouleversantes de la journée s'agitent pêle-mêle dans nos yeux fermés, les cris et bruits de tôles résonnent dans la tête. Au petit matin : thé salé, omelette et chapati, le Lama m'accompagne, nous réservons un rickshaw pour transporter nos bagages jusqu'à l'arrêt des bus. Nous n'irons pas à Darjeeling, mais à Dharamsala, tous les quatre.

DHARAMSALA

Nous nous réfugions dans un petit hôtel. Dans la chambre, se promènent des araignées aussi grosses que notre main. La lessive, au lieu de sécher, devient de plus en plus humide. Nous allons marcher un peu en direction de la modeste habitation du Dalaï Lama. Un vieux Lama nous fait signe. Sans un mot, il grave un mantra sur une pierre qu'il offre à Rémy. « Attention, c'est très précieux pour vous, récitez-le régulièrement ». Il refuse l'argent que nous lui proposons.

Notre ami Lama avait raison, nous sommes trop choqués pour en rajouter. Nous récupérons deux ou trois jours et nous rentrerons directement à Delhi, nous n'irons pas au Sikkim. Nous sommes bouleversés en pensant à l'accident, déçus de ne pas pouvoir continuer notre voyage, mais nous partons avec un précieux souvenir : la jeune femme médecin au Ladakh nous a remis une liste

de médicaments de base dont elle a besoin afin de soigner tous ses enfants. Elle a étudié la pharmacie et peut elle- même coordonner les produits afin de soigner un très grand nombre de maladies.

Nous prenons l'avion pour Genève, nous quittons l'Inde en souhaitant que, peut- être, nous reviendrons un jour.

1978 GENÈVE

Notre retour est mouvementé, agité par les aventures, les souvenirs et la parole donnée de fournir les médicaments mentionnés sur la liste. Une trentaine de médicaments de base que la doctoresse-pharmacienne a la compétence de distribuer. Nous nous rendons tout simplement à la pharmacie près de chez nous. Hélas, le pharmacien ne connaît pas les noms des médicaments, il lui faudrait leur définition chimique. Nous allons alors à la pharmacie au bas de notre rue, et demandons à la pharmacienne vietnamienne. La chance nous sourit, elle connaît chaque médicament, qui sont les mêmes qu'au Viet- nam. Elle établit une liste mentionnant les correspondances européennes, les adresses des fabricants, et précise, juste en passant « En tant que personne physique, vous ne pouvez pas acheter tous ces médicaments, surtout en grande quantité, ils ne seront vendus qu'à une association officielle ».

Choglamsar a besoin en priorité d'un équipement de réanimation pour le dispensaire, et déjà, nous savons qu'il faut d'urgence des traitements anti- tuberculeux pour le Sikkim. La difficulté étant que nous souhaitons assurer des traitements complets pour quelques personnes, plutôt que soigner un grand nombre sur une courte durée, ce qui serait une perte de temps, d'argent, et vain au niveau de la guérison. Nous écrivons à chaque usine, afin de recevoir les médicaments les plus urgents. Nous découvrons alors nos tout premiers supporters : l'usine de médicaments anti- tuberculeux nous envoie une grande quantité de traitements, les ouvriers ont été d'accord de travailler en heures supplémentaires gratuitement et l'usine a offert le produit. Il y a un médecin au Ladakh et un autre,

pour quelques mois au Sikkim, des amis voyageurs et montagnards sont d'accord d'emporter avec eux les médicaments, en plus de leurs bagages. Notre intervention est un succès, grâce à une chance incroyable, mais nous pensons à créer l'Association au plus vite.

Nous envoyons notre rapport d'activité à une vingtaine de personnes proches, rédigeons des statuts officiels pour une association à but non lucratif et les faisons vérifier par un avocat compétent. Elle sera enregistrée auprès de la Chancellerie Fédérale en juin 1980. Nous choisissons son nom « Association ETRE » afin de préciser que son activité n'est ni politique, ni religieuse. Il ne s'agit pas d'un sigle, mais de la dénomination de ce que nous sommes tous.

Nous souhaitons, dans la mesure de nos moyens, répondre favorablement aux diverses requêtes que nous allons recevoir, sous forme de parrainages, financement de traitements médicaux, collaborer à l'amélioration des conditions de vie des personnes tibétaines réfugiées en Inde. Nous projetons de collecter des fonds et de les transmettre directement sans intermédiaire aux responsables locaux qui en contrôlent l'utilisation. L'intégralité des dons est remise aux destinataires et le financement du fonctionnement de l'Association est pris en charge par nous- mêmes :

En août 1980, nous informons une cinquantaine de personnes de notre entourage que nous fondons l'Association ETRE et que, bien entendu, nous leur demandons aide et finances.

Nous décidons alors que les prochains médicaments, c'est nous qui les apporterons.

1981 Rémy, Isabelle, Francine, Aimée

Entre la terre et le ciel, il a fixé son métier,
de la lune et du soleil, il a fait deux navettes.
Kabir - Rubayat

SONADA

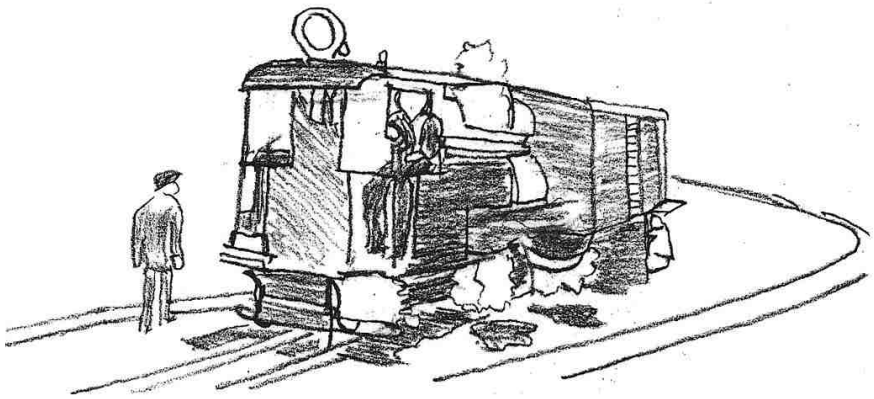
Afin de répondre à l'invitation de Lama Umze d'une part et d'apporter les médicaments au Sikkim, d'autre part, juin 1981 nous voit partir toutes les trois, les filles toutes seules pour un voyage totalement incroyable. En fait, Rémy ne nous rejoindra que dans six semaines à Delhi. Aimée, une amie, Isabelle, maintenant âgée de 11 ans, et moi allons traverser toute l'Inde, pour nous rendre au Sikkim, dans un village perdu à une vingtaine de kilomètres de la capitale : Rumtek. Il nous a fallu des mois de démarches. En cette période, le Sikkim est encore un royaume semi- indépendant entre le Tibet et le Bengal. Nous avons demandé à l'ambassade de l'Inde à Genève trois visas. En plus du visa Indien, un visa spécial pour Darjeeling. Parce que c'est à Darjeeling que nous devons nous rendre afin de recevoir notre troisième visa, celui pour le Sikkim.

Delhi nous cuit toutes les trois à tel point qu'en pleine nuit au Ladakh Bouddha Vihara - notre résidence préférée - je vois des fantômes sortir du sol et me prends les doigts dans le ventilateur posé à côté de mon lit. Les fantômes ont disparu dès que la douleur m'a réveillée complètement. Bien vite nous partons prendre l'avion pour Calcutta. L'aéroport laisse une sensation teintée de vert et beige, nos sacs nous reviennent tout abîmés par les plaques tournantes en caoutchouc qui défilent silencieusement. Nous profitons de faire du change et de solliciter les porteurs, car, cette fois, en plus de nos vingt kilos de bagages par personne, nous transportons cent kilos de médicaments. En fait, nous avions demandé un document officiel afin de transporter ces bagages supplémentaires et les justifier auprès des douaniers. L'Inde n'a pas encore de licence pour la fabrication des médicaments anti- tuberculeux, notre contribution est donc tout- à- fait acceptée par chacun.

Notre prochain but est Darjeeling, mais il faut savoir que l'aéroport est à Bagdogra, la gare à Siliguri, la frontière avec le Népal à Kakavita, le tout regroupé sous le nom de la ville New- Jalpaguri. Pour simplifier, les amis tibétains chez qui nous allons loger sont à Sonada situé dans les collines boisées environ 50 kilomètres après Bagdogra, environ une vingtaine de kilomètres avant Darjeeling.

Cette halte bienvenue après quatre jours de voyage nous permet de nous reposer quelques heures chez le Vénérable Kalu Rimpoché. Lama, yogui et médecin, Kalu Rimpoché est l'un des grands maîtres tibétains encore en vie. Il est reconnu par les différentes lignées bouddhistes tibétaines et nous le connaissons depuis quelques temps personnellement. Il nous faut préciser que lorsque nous avons créé l'Association ETRE, Le Vénérable Lama nous avait demandé de fonder une association afin de pouvoir donner des enseignements à Genève. C'est ainsi que nous avions invité le Vénérable Kalu Rimpoché et qu'à son tour, il nous proposait son aide sur le chemin du Sikkim.

Nous confions encore une fois nos précieux bagages aux porteurs qui choisissent un taxi. Il démarre et quelques kilomètres plus loin, nous demande des roupies pour acheter l'essence nécessaire au trajet. Le copilote s'occupe de la transaction et nous repartons cahin- caha sur la petite route traversée régulièrement par les voies du chemin de fer le plus haut du monde : le Toy- train.



Les cheminots préparent leur thé.

Il souffle, tout le long du trajet, de gros nuages de vapeur en sifflant chaque fois que son étroite voie ferrée traverse la route. Il ne s'arrête qu'une seule fois à Goom. Pour le prendre, il faut

courir à côté des wagonnets et sauter en vitesse. Avec des bagages, c'est presque impossible. A Goom, les voyageurs peuvent monter et descendre tranquillement : les cheminots préparent leur thé en prenant l'eau de la chaudière fumante. En fait, nous ne sommes pas très rassurées, mais après deux heures et demie de route, nous parvenons à Sonada où nous sommes aidées par chacun.

Le village de Sonada est accroché sur les pentes des « hills », les collines qui longent les hautes montagnes de l'Himalaya. Tout alentour, forêts et cultures du thé se cachent sous le brouillard et les nuages bas. Le Vénérable Kalu Rimpoché nous reçoit dans sa maison et nous loge dans la pièce à côté de la sienne. Isabelle s'endort immédiatement. Elle dormira trois jours et trois nuits sans arrêt. Les lamas viennent régulièrement voir ce qui se passe et je fais la courageuse pour les rassurer, et moi aussi. Une valise de médicaments est remise à Kalu Rimpoché, qui est très heureux de recevoir exactement ce dont il avait besoin pour soigner les tibétains réfugiés aux alentours de son monastère, ainsi que ses moines.

Il nous invite à nous rendre dans le temple, pour participer aux prières. Pendant qu'Isabelle dort, nous entrons dans le temple coloré de rouge et jaune. Tout le côté de la salle donne sur le dégagement panoramique en direction du plateau indien. Il est garni de grandes fenêtres qui sont fermées pour protéger de l'humidité que la mousson répand avec beaucoup de générosité. Les prières terminées, nous recevons chacun un bol et une cuillère. La soupe de pâtes et légumes est apportée par des moines, le benedicite est récité et l'on se dépêche de manger chaud en aspirant les pâtes plates et longues avec un bruit de succion qui est aussi fort que le son des prières. Tout ce monde est assis en tailleur, aligné sur des coussins assez plats, combattant vaillamment les nouilles gluantes giclant partout, mais vraiment délicieuses. Cette surprenante convivialité nous étonne et nous amuse énormément. Une deuxième tournée est acceptée avec reconnaissance.

Il pleut, il pleut, il pleut si fort, Rimpoché nous dit « Vous voyez, cette pluie, eh bien, dans un petit moment, il pleuvra encore beaucoup plus fort. » Quelques minutes plus tard, les eaux se déversent avec une puissance que je n'aurais pas imaginée. Les prières ont du mal

à couvrir le bruit du déluge, mais l'ardeur ne faiblit pas, il s'agit de réciter un billion de prières en un mois. Dès le matin à 4 h. jusqu'au soir, récitations, tambours, gongs, trompes, nettoyage des lampes à beurre, thé tibétain servi au pas de course, presque à chaque heure et les trois repas de soupe.

Tout- à- coup, la pluie cesse, exactement comme si l'on avait coupé le courant et le ciel se dégage, libérant une succession de chaînes de montagnes jusqu'à perte de vue. Le panorama bleuté s'étend majestueusement, la terre laisse échapper son souffle humide, chaud, parfumé de senteurs épicées.

Demain, Rimpoché nous prêtera son chauffeur, sa voiture, pour nous rendre à Darjeeling, au bureau du Sikkim Home Department, afin de nous aider à obtenir nos chers visas pour le Sikkim. Les visas semblent avoir été reçus et donnés, une fois encore, à d'autres personnes. Grâce au secrétaire tibétain qui nous accompagne, nous obtenons chacune un visa pour quatre jours seulement.

A cette époque, obtenir un siège dans un bus pour Gangtok, la capitale du Sikkim, c'est une aventure. En fait, il y a tant de contrôles que les chauffeurs n'aiment pas prendre de passagers étrangers. Aussi, après bien des palabres, nous partons, mais une patrouille de police arrête le bus, en pleine jungle, pour nous contrôler et vérifier le contenu de nos sacs. La route traverse des villages de maisons presque toutes sur rez- de- chaussée, les corbeaux volent les piments qui sèchent sur les toits de tôle, les singes groupés en clans nous regardent passer, les petits agrippés sur le dos de leur mère. Ils sont dangereux, et les bus du Sikkim- transport ont des barres horizontales à chaque fenêtre afin de les empêcher de sauter à l'intérieur.

Le trajet est long et tortueux, si bien qu'un camion arrivant en sens inverse heurte notre bus à la hauteur de la place d'Isabelle. Nous sommes terrifiées de voir que le bus est arrêté, en forêt, loin de tout. Les rares camions s'arrêtent derrière et une file commence à s'allonger de part et d'autre tandis que les chauffeurs se traitent réciproquement de « Yeti » (abominable homme des neiges !). A la nuit, dans un village très peu éclairé de quelques lumières orangées, nous sommes accompagnées d'un soldat pour faire

timbrer nos visas de sortie de l'Inde, puis, quelques centaines de mètres, à nouveau le bus est stoppé. Nous devons faire inscrire notre entrée au Sikkim dans nos passeports, à la lumière d'une bougie, le palan attend qu'il y ait de l'électricité pour ventiler un peu d'air chaud. Nous parvenons enfin à Gangtok en pleine nuit, dans un hôtel dont les chambres sont borgnes. La seule source de lumière provient d'une fenêtre qui donne sur un couloir. Un souper de riz et lentilles nous annonce que dès maintenant, les herbivores se contenteront de farineux accompagnés de céréales et de pommes de terre. Nous prenons une douche froide dans une salle de bain qui laisse beaucoup à désirer. Une bougie et une boîte d'allumettes sont mises à notre disposition en cas de panne d'électricité. Nous nous endormons enfin, après avoir saupoudré nos lits d'insecticide.

RUMTEK

Nous nous réveillons en musique à cinq heures du matin. C'est le bon moment pour photographier le mont Kanchen Junga qui délaisse quelques instants la brume qui le cache. Il me faut aussi trouver une jeep pour nous conduire à Rumtek, le but de notre voyage, à environ vingt kilomètres d'ici, de l'autre côté de la Testa, cette belle rivière sablonneuse que nous avons longée depuis hier.

Gangtok est encore la capitale du Sikkim. Nous y trouvons un superbe marché, très coloré, où nous achetons du fromage tibétain, séché, coupé en dés enfilés sur une ficelle, il a un goût et une odeur très particuliers, c'est du fromage de yak*, enfin de la femelle du yak, plus précisément de « dri ». Trouver un chauffeur d'accord de nous emmener est très difficile, parce que normalement, une jeep part une fois qu'elle est pleine, c'est- à- dire au moins dix personnes. Nous aurons, par la suite, la surprise d'être encore plus nombreux que ça. Mais pour l'instant, le chauffeur hésite, discute, palabre et finalement accepte de nous transporter.

Une fois en route, le compteur de vitesse indique zéro. Le démarreur est hors d'usage, les 4 roues ont des pneus différents. A la sortie

** Bison tibétain*

de Gangtok, un autre point de contrôle dont le policier vérifie nos passeports, nos visas, notre photo. La route est sinueuse, caillouteuse, le pont en bois est en fait un pont de planches suspendues à la grâce du Lama : les bus doivent passer à vide, les passagers venant ensuite à pied. Au milieu du ravin, ils récitent une action de grâce, remerciement d'être encore en vie, et lancent dans le vent une pincée de tsampa, farine d'orge grillée, en criant le plus fort possible: « Lha Gyalo* ». Notre voiture monte au pas, cale, et repart. La côte est plus abrupte, la voiture tousse, pête, et libère son eau fumante dans un petit ruisseau double qui serpente plus bas, sur le milieu de la route, laquelle, miraculeusement à cet endroit, est goudronnée. Réparation, une ou deux photos, promenade, et nous repartons. Nous atteindrons Rumtek vers dix- huit heures. Lama Umze à qui je raconte ce trajet et les peurs que nous avons eues, me dit sagement « Quand on va au pays des Lamas secrets, il est normal d'avoir des obstacles, il n'est même pas nécessaire d'en parler. »

Au milieu du ravin, ils récitent une action de grâce « Lha Gyalo».

La maison d'hôte, Guest- house, est simple, propre, accueillante. Nous avons une chambre dont la fenêtre ouvre sur la place du village, face au monastère, à environ 20 mètres. Si bien que nous entendons toutes les prières et les voix claires des enfants lorsqu'ils apprennent par cœur leurs textes, assis par terre, se balançant d'avant en arrière, chacun ayant un texte différent.

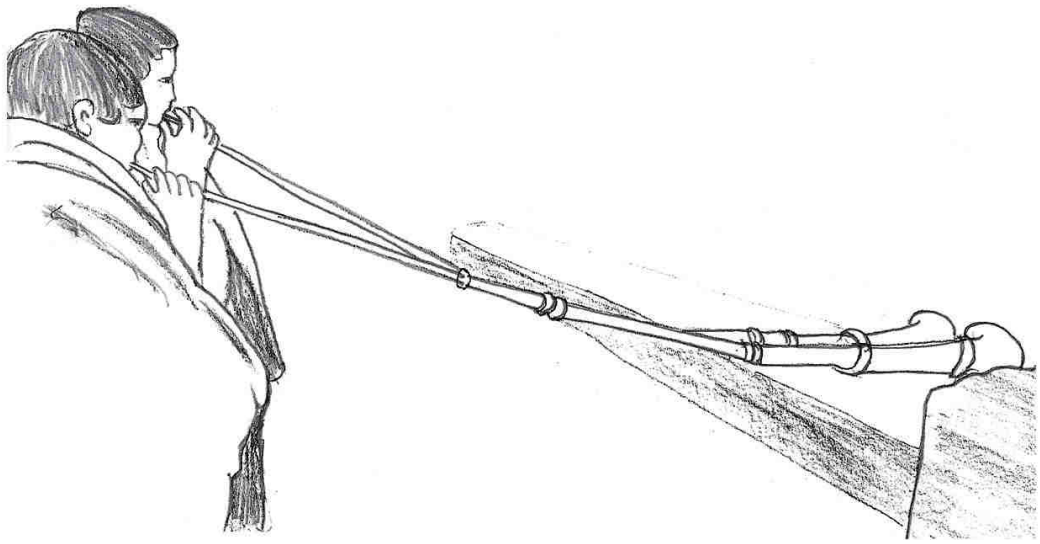
Le paysage est splendide, vers quatre heures du matin les nuages découvrent les montagnes du Tibet, nos amis réfugiés voient leur pays depuis le monastère, la neige n'est pas loin. Juste au- dessous

** Victoire aux Dieux*

du temple, des maisons en torchis, toits de chaume, se cachent dans le maïs ou même dans les cannes à sucre. Plus bas, le ciel se reflète dans les différents étages des rizières, d'un vert très tendre et lumineux, plein de vie, elles illuminent le paysage. Oiseaux, porcs, vaches, chiens, chats se promènent, chacun à leur pas. Dès cinq heures, les enfants scandent leurs leçons, les parents chantent très fort des chants du pays d'autrefois. Dans l'après- midi, nous allons vers le bas du village, en compagnie des enfants. Arrivés à l'endroit où le cours d'eau traverse la route, les petits s'arrêtent, c'est la limite autorisée par leurs parents. Celui qui triche sait que sa maman l'attachera par le poignet à la table de la cuisine.

Autour du village rodent les chacals, les tigres, les gros singes beiges. Les serpents, eux, se glissent même dans le centre du village, ils aiment se chauffer au soleil sur les pierres. On les repère grâce aux chiens qui tournent autour, les flairant à distance, la queue entre les pattes. Les chiens chassent les chacals toute la nuit dans un vacarme assourdissant et le jour, lorsqu'ils ne dorment pas, ils promènent leur pauvre corps malade, galeux, un peu partout. Nous aurons à faire soigner les enfants contaminés.

Rumtek est un très ancien lieu de pèlerinage situé à l'aplomb d'une boucle de la Testa, un temple, tout petit, dédié lui aussi à l'aspect courroucé de la compassion: Mahakala. La plupart des tibétains réfugiés dans cet endroit provient d'un village tibétain, Tsurphu. Lors de la fuite du Karmapa et d'une partie de ses moines, quelques disciples, des nonnes, des enfants, aussi, c'est le lieu de refuge qui



Bien avant de grimper, l'on entend les moins s'exercer.

avait été choisi. Le Roi du Sikkim avait donné, en plus du lieu de pèlerinage, un territoire défini par sept cours d'eau, qui permettait de recueillir tout ce petit monde. Arrivés- là, les plus chanceux avaient une tente pour s'abriter, mais tous, du plus grand et illustre au plus humble partageaient la nourriture. Cet endroit domine la vallée de Gangtok, là- bas au- delà des rizières et perçoit, à l'opposé, les montagnes enneigées du Tibet. Des kilomètres à la ronde, bien avant de grimper la côte tortueuse et chaotique, bien avant de voir le monastère, l'on entend les moines s'exercer à souffler dans les trompes en bronze. Mais, en fin des années cinquante, le monastère et le nouveau temple n'existaient pas encore. Le Roi du Sikkim venant exprimer sa dévotion auprès du Karmapa lui demande ce qui lui faudrait de plus important. «Un camion» demande le Karmapa. En fait, le long de la Testa, le gravier et les pierres à profusion étaient gratuits, il fallait surtout trouver un moyen de les transporter. Le Roi fit livrer le camion... rempli de pièces de monnaie. C'est ainsi que le Karmapa fit construire l'actuel temple, les logements pour les moines et presque toutes les maisons du village. Maisons sur un étage, en torchis, toit de chaume ou de tôle. Le rez de chaussée servant souvent de réserve, de cuisine, d'étable et le premier, de chambre à coucher en mansarde avec une seule fenêtre. Le tout est si petit qu'on risque de tomber en bas de l'escalier en sortant du lit. A certains il offrit quelques chèvres qui sont choyées en tant que «chèvres du Karmapa».

Maison sur un étage, en torchis.

KARMAPA

Il est naturellement bien étrange que nous soyons invités au Sikkim, à quatorze milles kilomètres de Genève, en cette année 1981, par des Lama Yoguis Tibétains, nous, les genevois de l'ère chrétienne. Effectivement, cette histoire ne remonte pas seulement à notre rencontre avec l'infirmière du Ladakh il y a trois ans. Comment se fait- il que nous soyons là, Aimée, Isabelle et moi, après un tel voyage ? Genève- Delhi, Delhi- Siliguri, Siliguri- Sonada, Sonada- Darjeeling, Darjeeling- Gangtok, Gangtok- Rumtek, six jours de transports, sans compter les arrêts obligatoires, dimanche, Fête de Shiva, de Bouddha, visas, tickets de bus, banque, qui, à chaque fois demandent une pleine journée de démarches on ne peut plus incertaines. Vingt kilos de bagages chacune, cent kilos de médicaments à donner. Et maintenant, nous n'avons qu'un visa de trois jours, comment va se passer la suite ? Dans ce village, Isabelle est la seconde enfant européenne à venir. Il y a quelques années, c'est Arnaud et Denise Desjardins qui étaient venus tourner le film Les Enfants de la Sagesse.

Lama Umzé, le chef de choeur, de musique, et professeur des enfants- moines, nous avait invités, mais, nous l'avons vu, notre voyage précédent ne nous avait pas permis d'arriver jusqu'ici. C'est donc avec joie qu'il est venu ce matin nous retrouver, « chunchun pumo « (petite fille), c'est- à- dire Isabelle, lui sautant au cou, sans cérémonie, et notre Lama aux cheveux blancs, petite barbiche en pointe tremblante d'émotion, les mêmes lunettes attachées par un cordon rouge passé par- dessus sa tête ronde bien rasée, se met à traverser le village, lui tenant la main en criant haut et fort « Ma petite fille est là, ma petite fille est là. »

Le long de la petite route en pente, les habitants se soulagent dans le fossé latéral, leurs habits retroussés, assis sur leurs talons Il n'y a pas de toilettes. La seule lumière visible est celle d'une lampe très faible allumée dans un hangar, juste au- dessus de l'antique balance à plateau servant à la pesée des céréales, et, bien sûr, des enfants. En face, sur la droite de cette petite route, un mur accueille tout un chacun pour discuter, vendre quelques bananes, faire tourner le moulin à prière de la main droite, égrainer le rosaire de la main gauche et rire beaucoup. Il semble ici que la joie de vivre est inversement proportionnelle à l'épaisseur du porte- monnaie.

J'ai un trac formidable : nous attendons toutes les trois dans la chambre. Il paraît qu'on va venir nous chercher pour rencontrer le XVIe Gyalwa Karmapa. C'est le chef de la congrégation, il est considéré comme l'égal du Dalaï Lama, sa renommée est grande, sa compassion est légendaire, son humour jaillit à tout moment, les moines le craignent : il voit tout. C'est donc à lui que nous allons remettre les médicaments antituberculeux, les vitamines, les outils médicaux. Mais, sans aide, notre bagage est bien trop lourd pour nous, aussi un moine costaud emporte tout. Nous attendons, longtemps. Je sais que le protocole veut que nous offrions une écharpe de soie blanche - la Kathag - que nous fassions trois prosternations et lorsque nous prendrons congé, nous nous retirerons à reculons. Toutes trois avons répété ce protocole dans notre chambre, faisant fuir quelques cancrelats sous les lits.

Arrive le Vénérable Umzé, il remet à chacune la longue kathag blanche toute neuve, brillante, poudrée de talc. Il nous demande de le suivre. Nous pénétrons timidement dans l'enceinte monastique, traversons la cour pour la première fois, en longeant les bâtiments par la gauche, ainsi que le font toutes les personnes circulant dans le temple. Au centre de la cour, face à la galerie colorée du hall de prières, un mât de refuge signale que toute personne demandant asile à cet endroit reçoit la protection sacrée. Nous passons derrière le bâtiment central, devant l'imprimerie qui résonne des heurts provoqués par le maniement des planchettes de bois gravés. Elles sont enduites d'encre puis les imprimeurs appliquent les feuilles de papier. Le papier provient principalement de feuilles de papier de riz ou de bouleau. Le battement régulier du tambour signale que les prières à Mahakala (divinité protectrice de la lignée Karma Kagyud) sont récitées nuit et jour sans discontinuer.

Les enfants, assis en tailleur lisent à haute voix les textes posés sur leurs genoux en se balançant d'avant en arrière, afin de stimuler la mémoire. Un peu plus loin, la volière protège une quantité de ménates qui récitent le mantra « Karmapa Chenno » lorsqu'un moine passe. La biche apprivoisée vient nous renifler la main.

La maison de Karmapa n'est plus qu'à quelques mètres. C'est une villa de taille très modeste, les murs peints d'ocre, au centre d'un jardin soigné. Les jambes flageolent, nos mains deviennent un peu

moites, nous sommes introduits dans la maison où tout une série de moines s'affairent, mais notre timidité et notre excitation, en mélange détonnant, font que nous passons tout droit une autre porte et là, nous nous trouvons soudain devant le Karmapa, qui nous dit avec grand sourire « Hello, How are you ? », alors, essayant de poursuivre mes trois salutations, « Bien, merci » Isabelle et Aimée sidérées, oubliant l'étiquette, attendent stupéfaites. Nous voyons arriver, à ce moment- là, un défilé de moines, tenant chacun un grand plateau, recouvert d'une écharpe blanche et maintenu en équilibre précaire sur l'épaule droite. Ainsi, nous voyons nos médicaments défiler devant nous en un cortège ahurissant et déposés aux pieds du Karmapa qui était monté s'asseoir sur son trône en bois peint. « Il y en a beaucoup » dit- il. « Voulez- vous du thé ? ».

Le thé est absolument délicieux, pas trop fort, parfumé et chaud, il y a du sucre candi, le lait est à part. Il faut dire que nous avons quelques difficultés avec le thé. Ici, le thé est fort, légèrement salé, et mélangé avec du lait de bufflonne. En fait, je découvrirai bien plus tard que mon vocabulaire tibétain est fantaisiste et je demande du « Thé noir au lieu de Thé sans lait ». Il a un goût très prononcé, parce qu'il est fumé, puis compressé en cônes que l'on peut acheter au marché. Le sel également est vendu sous forme de cailloux. Le sucre, comme je l'ai dit, c'est du sucre candi, en petits morceaux blancs, beiges, bruns, de toutes formes et grandeurs.

Pendant que nous prenons le thé sous le regard bienveillant du Karmapa, son serviteur lui présente une à une chaque boîte de médicament. J'explique au Karmapa à quoi ils servent, en anglais, et il écrit sur chaque boîte en tibétain. Il est aux anges je devrais dire aux Dakinis* lorsque je lui explique à quoi sert le catgut**. « Oh, je suis le seul en Inde à avoir ça, dit- il tout excité, ce sera très utile par ici. Il y a un médecin canadien pour quelques mois, il soigne les villageois, pour lui ce sera vraiment un cadeau. » Mais déjà dans sa main, s'allume un laryngoscope. Je lui explique que c'est une lampe pour éclairer le fond de la gorge. Alors, se penchant vers son serviteur assis en tailleur par terre sur le tapis, il lui dit « Ah ! Lama, Ah ! Lama ». Bien entendu, le lama est terrifié

* *Anges tibétains*

** *Fil utilisé pour sutturer les plaies*

et obéissant tout à la fois, ce qui lui fait dire « Ah ! Ah ! » la bouche grande ouverte, en sautant en arrière assis sur son derrière, sans déplier ses jambes.

Le Karmapa ne garde pour lui même qu'une boîte de vitamines et nous parle ensuite du dispensaire qu'il a fait ouvrir. Une jeune nonne se dévoue, sans formation médicale, pour soulager comme elle peut les moines de leurs différents bobos. En le quittant à reculons, je n'imagine pas que demain, l'avenir va se mettre en route.

Toute sortie de notre chambre s'accompagne d'une dizaine d'enfants excités, débrouillards, morveux, leurs culottes, lorsqu'ils en ont, sont fendues, leurs cheveux noirs tout hérissés, mais leur visage d'enfant heureux est lumineux, tendre, inoubliable. Ils sont trois ou quatre de chaque côté, à me tenir délicatement un doigt chacun. Ils sont tout légers, du reste, lorsque je regarde les petits moines, ils donnent l'impression de flotter dans leur robe, leur « zen » (habit monastique) s'envolant derrière eux. Ce sont eux qui m'aident à trouver les destinataires des lettres que j'apporte de la part des donateurs genevois. Il faudra un traducteur pour lire les lettres, ces personnes ne savent ni lire ni écrire que ce soit le tibétain, l'anglais ou le hindi. Encore actuellement pour répondre à notre courrier, il leur faut acheter une lettre ou un aérogramme à la ville, trouver un traducteur qui puisse écrire la lettre en anglais et, cas échéant, trouver également une personne qui sache rédiger l'adresse. Chaque étape étant naturellement ponctuée d'un petit cadeau.

La vieille nonne, Ani Thayé, est la troisième à nous apporter un petit déjeuner, il est 5 h. Elle a cuit des petits pains dès deux heures du matin, qu'elle confectionne et apporte aux personnes du village qui son malades ou impotentes. Elle nous sert un bol de café au lait fumant. Ici, le café est un peu particulier, le nescafé est directement mis dans le lait bouillant sucré. Sans eau. Les petits pains chauds et beurrés sont posés sur nos genoux. Elle est sale, édentée, ramasse tout ce qu'elle trouve, sa masure est remplie d'objets hétéroclites dénichés un peu partout. Mais le village entier la vénère pour sa générosité et son dévouement. Anila repart tout- de- suite traire ses vaches. Elle reviendra plus tard prendre sa théière.

Notre quatrième déjeuner arrive un peu plus tard: théière, minuscules œufs cuits durs, madeleines, deux lamas, un traducteur : le Karmapa nous demande. Isabelle va jouer avec ses nouveaux amis, son vocabulaire tibétain commencé au Ladakh se perfectionne au Sikkim d'heure en heure. Heureuse veinarde.

Aimée et moi suivons notre vénérable ami jusqu'à la salle de réception du Karmapa, tout en haut du temple. Les marches d'escalier sont très hautes, les monter demande un effort inhabituel et les descendre un exercice périlleux à tout âge. La grande salle est décorée de Tanka, peintures sur toile entourées de brocards, chacune représentant l'une des réincarnations de la lignée Karma Kagyud. Sur un côté de la pièce, une rangée de grandes fenêtres s'ouvre sur une coursive en surplomb du monastère, on peut aisément voir une grande partie du village. Les petits moines qui s'échappent en riant dans la rue sont immédiatement repérés et rappelés à leurs études par les plus grands. Mais le Karmapa demande:
- Où est la petite fille ?
- Elle est allée jouer.
- Va la chercher.

Il a un projet en tête : le dispensaire est déjà très fréquenté, certains malades devraient être hospitalisés. Or, la route pour la capitale est coupée plusieurs mois par an, emportée par une mousson violente qui augmente le cours de la rivière boueuse. Les chemins d'accès et surtout le pont sont détruits chaque année.
- Ponci, donne- moi un hôpital. (Ponci, c'est mon nom en tibétain)
- Un hôpital ?
- Oui, un tout petit, 6 lits.
- Précieux Lama, où est- ce que je vais trouver l'argent ?
- A ton Association.

Les bras m'en tombent. Essayer de dire non au XVIe Gyalwa Karmapa est plus difficile que de construire un hôpital au Sikkim, en habitant Genève, avec un visa de trois jours à la fois, sans avoir le plus petit centime pour démarrer. L'Association, elle a à peine quelques semaines, c'est un tout petit bébé- association, Rémy a rédigé les statuts sur le coin de la table de la salle à manger, un avocat de nos amis, en a vérifié de contenu et nous venons de la faire reconnaître afin de pouvoir obtenir les médicaments que nous

apportons. Je n'ose pas expliquer toutes ces réflexions à un Lama tibétain, même si il est vraiment très grand. Je crois me souvenir être restée bouche ouverte quelques instants, peut- être, et j'ai dit « oui ».

La journée a passé en réflexions intensives entre les discussions avec le docteur canadien, la nonne - infirmière tibétaine diplômée en dévouement - , la visite du dispensaire bricolé dans une minuscule pièce en torchis, dont tous les murs sont dangereusement inclinés dans le même sens, le compte- rendu à faire parvenir à Rémy et, en toile de fond : demain, nos visas sont expirés, nous devons partir.

Le soir est très vite arrivé, l'obscurité totale, un moine vient me chercher afin de distribuer l'argent aux personnes malades et pour lesquelles nous avions trouvé des parrainages. Dans la nuit, je suis le moine, à nouveau longeons la cour par la gauche, mais cette fois, nous montons plus haut que ce matin, tout en haut du temple, à l'entrée de la salle de méditation du Karmapa. C'est là que, pour la première fois, je rencontre Jamgon Kontrul Rimpoché. Il m'attend pour donner les parrainages aux moines qui ont la tuberculose. En fait, je lui donne l'argent, comme ça, de main à main, trop timide pour le donner personnellement à chaque destinataire. Mais il ne l'entend pas ainsi et demande des enveloppes, met l'argent précisément dans chacune, fait entrer les destinataires et je donne à chacun son parrainage qu'il glisse dans sa robe avec reconnaissance, kathag, et sourire. Nous sommes tous très émus. Je lui parle alors du problème de visas et comme si tout est totalement naturel, me fait accompagner d'un moine jusqu'à l'hôtel afin de prendre nos passeports et faire prolonger notre séjour. Aimée m'avait gardé des œufs durs tout mous, il est passé 9 h. mes quatre petits déjeuners avaient été digérés il y a longtemps.

Lors de l'entretien suivant avec le Karmapa, je lui expose ma réflexion : en fait si nous construisons un hôpital, il serait peut- être judicieux que le monastère participe financièrement un peu, afin que le bâtiment reste sa propriété. Il a bien ri et m'a dit royalement :

- Ponci, je te donne quatre- vingts milles roupies. Tu veilleras que ton Association ne se mêle ni de politique, ni de religion. C'est très important. »

Je ne savais pas encore que l'on dit de lui qu'il connaît les trois temps : le passé, le présent, l'avenir.

Cet après- midi, les émotions sont au rendez- vous : le Lama, malade, avait dit à l'hôpital qu'il allait mourir mardi et qu'il fallait qu'on le rentre au monastère ce jour- là. Toutes décharges signées, un taxi l'a pris à l'hôpital et amené au monastère. Nous étions là, toutes les trois, lorsque le taxi s'est arrêté, le Lama, assis bien droit sur le siège arrière, en posture de méditation. Sans avoir bougé d'un millimètre dans les contours du chemin, le Lama était mort. Des moines sont venus immédiatement le sortir pour le placer sur son lit, toujours assis. Un arc- en- ciel illuminait délicatement les nuages au- dessus du monastère.

NORBU TASHI

C'est un tibétain qui sort de l'ordinaire. Jusqu'à présent, nous n'avions rencontré que des tibétains minces, aux cheveux noirs et lisses, se tenant bien droit. Peut- être est- ce dû à la posture de méditation. La pratique de méditation et de prière est intensive, encore actuellement. Les tibétains pratiquent une forme de yoga que l'on nomme « Jappa » en Inde. Elle consiste à répéter le mantra (une prière) sans arrêt durant toutes les activités et les repos de la journée. Norbu Tashi effectuait des prosternations tout autour du shorten (monument sacré). Il se prosternait de tout son long, se redressait, avançait de trois pas, se prosternait, jusqu'à ce que le tour du shorten soit effectué une ou trois fois. A la maison, assis en tailleur sur son lit, il récitait ses prières qu'il savait par cœur, sans aucune erreur, ne sachant pas lire. Sa femme, tout aussi âgée que lui, effectuait les mêmes dévotions, en plus des travaux ménagers quotidiens. Mais Norbu Tashi était tout plié en deux, il avait les cheveux tout blancs, il paraissait vraiment très âgé.

Ma Maman a accepté de lui transmettre un parrainage régulier, afin de l'aider un peu. A chaque Nouvel- An, elle recevait un aérogramme pour la remercier et lui donner des nouvelles. Au bout que quelques années, une lettre parvient, signée par l'emprunte du pouce de sa femme : « Chère Bienfaitrice, ….Norbu Tachi est décédé. Il est mort assis, en posture de méditation. Ses derniers mots ont été pour vous remercier ».
Visas prolongés, nous repartons au dernier moment pour Jalpaguri, la gare de Siliguri. Une photo malencontreuse nous vaut la colère de passants qui s'en prennent violemment à nous et c'est grâce à

l'intervention d'un passager, que nous parvenons enfin à pénétrer dans notre compartiment. Malgré les barres de protection, nous sommes encore menacées par nos agresseurs qui passent leur avant- bras par la fenêtre. Nous partons pour douze heures de train. La nuit noire nous permet d'admirer les lucioles, demain, à Calcutta, nous changerons de gare.

Le train suivant, de Calcutta à Delhi, nous emmène durant vingt-quatre heures. D'abord placées dans un compartiment surchargé de deuxième classe, nous terminerons le trajet dans le Ladies-compartment *, la porte du wagon gardée par un policier armé d'un fusil. Rizières au lever du soleil, buffles dans des étangs, soleil et pluie simultanés, envolées d'oiseaux multicolores : perruches, pigeons, martin- pêcheurs, vautours, paons, grues blanches, hérons beiges, l'odeur des fauves, le parfum de la terre, et la cadence du train. Dans chaque gare, le train s'annonce par un long sifflet d'avertissement et les vendeurs crient tous à la fois « thé, eau, fruits ». Le thé est le meilleur que j'aie goûté, et jamais depuis je n'ai retrouvé son parfum ; il est servi dans de minuscules bols en terre sèche, rouge, confectionnés par des enfants. Lorsque le thé est bu, il convient de jeter le bol sur la voie, il redeviendra Gaïa, la Terrre. Précieusement, comme un trésor, chaque petit bol est emballé dans une kathag à l'intérieur d'un panier tressé. Trois seulement survivront jusqu'à Genève.

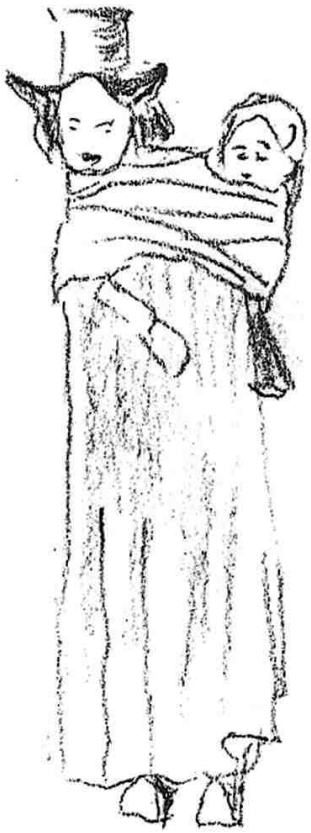
Parvenues à Delhi, nous rejoignons Rémy à l'aéroport et tous les quatre nous envolons pour le Ladakh.

LADAKH

Nous retrouvons notre doctoresse tibétaine dans le petit hôpital de Choglamsar, avec le soulagement de voir que sa situation s'est améliorée. Un médecin européen supervise son travail, mais il nous dit qu'en fait cette femme travaille très bien et fabrique elle- même les médicaments nécessaires à partir de ceux que nous lui avions fait parvenir. Nous sommes surpris de voir des panneaux solaires sur quelques petites maisons. Un groupe d'étudiants français les

**Compartment réservé aux dames*

a installés à titre expérimental. Mais nous apprenons que les habitants ont l'habitude de se laver à l'eau froide et oublient de monter régulièrement l'eau sur le toit où se trouvent les réservoirs. Nous découvrons également que notre participation a permis de mettre en route les soins nécessaires à tous ces enfants orphelins et que d'autres associations européennes sont actives sur le plan scolaire. Ces observations nous confirment dans notre façon de gérer l'activité future de notre Association, qui consiste à répondre à une demande exprimée précisément, sans imposer nos idées, ainsi d'autres aides viennent pour améliorer d'autres aspects du quotidien.



Femme ladakhi

NYMA

Lorsque nous étions venus pour la première fois, nous avions rencontré, sur le marché tibétain, un marchand qui avait un petit étal sur le bord du trottoir, les objets bien rangés sur un tapis rouge, disposés à même le sol laissant le client examiner la marchandise, puis, petit à petit, l'amenant à acheter l'objet unique, « old » ou « old- new ». En fait, « old- new », qui veut dire vieux-neuf, est un terme utilisé en Inde pour définir un objet fabriqué quelques années auparavant, mais selon une technique ou un modèle très ancien, généralement traditionnel. « new- new » (neuf, neuf), Nyma n'en avait pas. Nous étions allés à la grande fête de « Losar » (Nouvel An), une des toutes premières ouvertes aux rares touristes qui commençaient à parvenir au Ladakh. La fête dure trois jours, c'est le Nouvel- An tibétain, la fête du renouveau, celle qui permet de se défaire des événements passés, de se régénérer par une purification rituelle, et préparer un avenir que chacun souhaite meilleur. Et là, les marchands, transportant leurs marchandises, avaient quitté Leh, pour se retrouver à Hémis. Lamas, moines, marchands, toute la population locale, les pèlerins que nous avions

dépassés avec le bus, et qui avaient marché durant vingt- cinq jours pour parvenir à cette fête joyeuse, colorée, animée.

Et Nyma, sur sa boîte à biscuits, devant son tapis rouge. Les liens magiques de l'amitié étaient déjà là et Nyma prêtant sa boîte à biscuits, Rémy s'y assoit, regarde les photos de la famille de Nyma, lui montre celles de notre famille. Et voilà.

Un jour, à Genève, Rémy montre la photo de famille de Nyma, et dit, en parlant de sa femme « c'est ma sœur ». Le lendemain au courrier, une lettre de l'Inde, signée de la femme de Nyma : « Votre sœur, Dolma ».

Cette année encore, nous retrouvons Nyma, assis sur sa boîte à biscuits, il nous invite à venir chez lui à Manali. Nous irons, c'est promis.

1981 GENÈVE

Au retour, nous réalisons que nos projets se multiplient: Choglamsar, Rumtek et Sonada. Nous sommes très rassurés d'être reconnus comme « Association à but non lucratif » en Suisse, et par les tibétains réfugiés en Inde, par une lettre signée de la main du XVIe Gyalwa Karmapa, quelques mois avant son décès. Nous étudions sans tarder la demande de créer le petit hôpital. Nous sommes heureux d'apprendre que notre amie docteur au Ladakh est actuellement au Sikkim et grâce à sa collaboration; la bonne volonté des villageois aidant, nous parvenons à établir un plan de construction pour un hôpital de village, dont nous évaluons le montant à Frs. 50'000.- . Il comprendra une salle d'attente, une salle de soins, une salle pour rayon X, un bureau pour le docteur, une pharmacie, une chambre pour dames, une pour messieurs, wc et douches. En raison de la structure sociale, la famille nourrit le malade. Nous avons besoin de plus d'informations sur les méthodes et les prix de construction en Inde du Nord, et nous devons également nous informer sur la gestion et le fonctionnement, ainsi que les habitudes et traditions en cours. Du fait que nous participons au financement du dispensaire, en attendant que l'hôpital fonctionne, un médecin indien, le docteur Sharma, vient chaque semaine visiter les malades les plus atteints, offrant gracieusement une journée entière de son congé hebdomadaire.

Nous organisons notre première présentation de l'Association sous forme d'une soirée amicale : diapositives et conférence, afin de nous faire connaître et collecter quelques fonds nécessaires à l'achat de certains médicaments. L'Inde n'a pas encore les licences nécessaires à leur fabrication, nous devons les acquérir en Suisse. La mise en route des travaux préparatoires pour la construction de l'hôpital, l'envoi des médicaments, la recherche de fonds nous procurent un travail bénévole chargé. Nous avons la joie de pouvoir transmettre une valeur de Fr. 10'000.- de médicaments, instruments médicaux et de parrainages, sans compter les dons en nature et la participation bénévole d'une équipe d'amis. Des

amis français fondent l'Association Aide à l'enfance tibétaine afin de nous décharger d'une partie du travail. Au Canada, un autre groupe se charge d'étudier le développement du centre monastique de Rumtek, pour y adjoindre une université.
Dès le printemps, nous préparons soigneusement notre prochain voyage en vue de nous rendre au Sikkim, à Sonada (West Bengal) et Leh (Ladakh). Nous partirons tous les trois, ainsi qu'une amie, Jeannette. Dès le printemps, nous demandons nos visas, contactons pharmacies et représentants en instruments médicaux : 150 kilos de médicaments s'entassent dans un dépôt, 15 kilos d'instruments médicaux. Notre pharmacien nous propose de regrouper les médicaments en emballages cliniques, nous parvenons ainsi à réduire le poids à 85 kilos. Il est vrai qu'il nous faut prévoir nos 20 kilos chacun de bagages personnels ! Mais est- ce que nous parviendrons à destination tout en transportant une telle quantité de bagages ?

1983 Rémy, Francine, Isabelle, Jeannette

Avec une corde légère
J'ai hâlé ma barque le long du fleuve
Lalla - Chants mystiques du tantrisme cachemirien

SONADA

L'agence de voyages Artou, organise notre voyage et prend en charge gratuitement l'excédent de fret. Grâce à elle, nos 150 kilos de bagages, répartis en huit sacs et valises sont immédiatement pris en charge par les « Blue Angels », les employées Artou en sari bleu, gracieuses, belles et efficaces, qui obtiennent la gratuité des excédents de bagages pour la fin du trajet, jusqu'à Bagdogra. Leur aide est précieuse, nous ne saurions pas comment gérer les difficultés administratives dues à tant de bagages. Nous sommes surpris par le fait que, de l'Europe à l'Inde, nous pouvons transporter vingt kilos par personne, mais sur les vols internes, seulement quinze kilos. Grâce aux documents fournis par Terre des Hommes et Enfants du Monde, nous avons bénéficié de la gratuité des frais de douane pour le matériel et les médicaments.

A Sonada la chaleur humide nous attend, le ciel est jaune, retrouvons, les gendarmes couchés, les vaches maigres, les buffles baignant dans les mares d'eau croupie, un ou deux enfants sur leur dos, le sable ocre, les masures de paille, les dothis couleur de terre, les belles indiennes tout sari flottant, le taxi, les klaxons, les chiens boiteux.

Genève- Sonada: 30 heures de voyage. Arrivés à Sonada- Petrol-Pump, quelques femmes viennent immédiatement nous aider à porter nos lourds bagages, et retrouvent leur beau sourire lorsque nous remettons cinq roupies à chacune. Une petite chambre avec deux lits pour nous quatre: demain, nous aurons deux matelas supplémentaires. La fatigue est intense, nous nous couchons sans avoir la force de manger.

Cette fois, nous ne sommes pas pris au dépourvu, nous avons tout prévu : contre les abus de la mousson, vastes pèlerines couvrant nos corps de la tête aux pieds, sacs y compris, bottines de l'armée, chaussettes en grand nombre, linge de rechange, lessive en sachet, cuvette en caoutchouc pliante. Nous sommes parés : nos pèlerines font rire tout le monde, l'eau qui ruisselle sur la route s'engouffre dans nos chaussures à mi- jambes, les chaussettes n'en finissent pas de moisir, notre lessive est propre et ne sèche pas. Les nuages petits, vaporeux entrent par la fenêtre, on voit l'humidité aussi clairement que des flocons de neige. Une nonne anglaise qui réside à demeure dans le monastère nous prend en charge et s'applique à nous aider à obtenir ce dont nous avons besoin.

Nous descendons dans le village pour manger dans un petit restaurant. Il est sombre, les tables séparées par des parois en bois. La serveuse tire un rideau afin de préserver notre intimité. Un enfant sourd nous observe et Jeannette, qui est maîtresse à l'école des sourds, commence à discuter avec les mains et tous deux s'entendent à merveille.

LAMA PEMPALA

Tout contents d'aller à Darjeeling, nous nous entassons dans une jeep. Notre but est d'aller rencontrer un moine, peintre, dont nous assurons le traitement contre la tuberculose. Nous ne connaissons pas son adresse, par conséquent ne savons pas où le trouver dans cette ville qui ne fait que monter et descendre, tout penche dans tous les sens, heureusement, l'eau qui ruisselle se déverse le long des bas côtés de la grand'rue, dans des égouts à demis couverts. Les rues sont animées, colorées, les piétons y sont rois, de temps à autre un cheval squelettique arrive trottinant au son de ses clochettes, son propriétaire le suit à grandes enjambées. Quelques lépreux gisent près des entrées d'immeubles, recouverts de leur dothi ou mendient en tendant leurs mains atrophiées. Nous sommes impressionnés lorsqu'ils présentent un visage privé de nez. Tout en haut de la ville, à l'intersection des trois chemins de terre, nous hésitons, empruntons le chemin du milieu et cherchons PempaLa. Arrive un moine habillé de jaune resplendissant, un pinceau à la main, qui appelle « Papa, Papa ». C'est lui. Nous ne nous sommes

jamais rencontrés, nous ne l'avons pas prévenu de notre arrivée. Mystère. Nous passons la fin de la journée à admirer son travail, à discuter sans plus s'occuper de traduction, nous nous comprenons et nous passons des moments complices.

De retour à Sonada Gompa (monastère de Sonada), sur le pas de porte à l'entrée de notre petite chambre, couché sur un sac de jute, le vieux chien est malade, son arrière train ne bouge plus, il souffre en silence. Isabelle et moi le caressons, assises à côté de lui. La nonne nous explique « C'est le Karma du chien que de souffrir, il effectue une purification. Si il meurt, c'est normal. » Je profite de ce moment de calme pour changer le film de mon appareil photos. Lorsque je reviens, je découvrirai avoir photographié une toute petite fille assise sagement les jambes croisées en lotus.

Le soir est déjà là, les minuscules grenouilles blanches, de la taille d'un ongle de petit doigt, chantent tant qu'elles peuvent, le concert est assourdissant, nous comptons les étoiles filantes. Le vieux chien est si mal, il ne soulève plus sa tête, trois de ses pattes sont paralysées. Nous soupons de chapalé, (sorte de pâtés à la viande de mouton, oignons et épices), mangues, gâteau et bière. PempaLa nous offre le repas à domicile.

Dès le matin, se tient une réunion de travail : Rémy, responsable de l'Association Etre, moi, secrétaire, traductrice, Jamgon Kontrul Rimpoché au nom de Rumtek, le docteur Sharma, et l'architecte pressenti pour élaborer un avant- projet. Ils ont fait le trajet du Sikkim à Sonada, craignant que nous n'ayons pas obtenu notre visa pour le Sikkim. Pour qu'une construction soit agréée en Inde, il faut qu'elle soit présentée par un architecte reconnu officiellement. Nous discutons du futur hôpital, étudions les diverses propositions de chacun, les besoins, les particularités. Nous partageons notre apport de médicaments et instruments médicaux, que le docteur répartit entre le centre de Sonada et celui de Rumtek. Il réservera la plus grande partie des médicaments contre la gale et les vers intestinaux pour Sonada. Il prévoit une campagne d'éducation sanitaire pour laquelle nous nous proposons de demander l'aide de Frères de nos Frères, en France.

Il nous faudra construire en zone sismique, creuser profondément dans la rizière, implanter des piliers de soutènement, les relier à leur base par un muret de béton. Nous nous rendons sur un chantier voisin afin de nous renseigner le plus possible sur les méthodes et coûts de la construction en vue de la réalisation du petit hôpital de Rumtek. Ce qui nous interpelle tout d'abord, c'est qu'il n'y a pas de machine. Tout se fait à la main, les gros blocs de pierre sont cassés avec de tout petits marteaux, les cailloux transportés dans des hottes, les femmes qui les portent sont payées à la hotte, le bois est scié à la main également, les ouvriers marchent lentement, régulièrement. Nous étudions les méthodes de travail, le personnel employé, les matériaux utilisés, leur coût, comment travaillent manuellement les ouvriers et les ouvrières, les salaires. Nous sommes surpris d'apprendre que le chantier vient de commencer, la lenteur et l'efficacité semblent être contradictoires, et pourtant ! Tout se fait à la main... en chantant.

Nous mettons sur pied un programme d'éducation sanitaire pour les habitants de Sonada et Rumtek et cherchons une solution pour soigner les chats et les chiens galeux, boiteux, malades, qui contaminent souvent les enfants qui partagent leurs jeux.

Thé noir, léger, parfumé, petits morceaux de chocolat pour le délice du Vénérable Jamgon Kontrul Rimpoché qui se régale, enfreignant l'ordre établi, au grand dam de notre amie la nonne. Rimpoché vient dans notre chambre trier les médicaments. Pempala attend sur le pas de porte, sans oser entrer. La nonne me demande de traduire quelques textes en français. Rémy boit en cachette la bière que Pempala lui a apportée, Isabelle se régale de ses premières mangues. Jeannette sort une fois de plus son appareil photo. Le chien ne bouge presque plus, les corbeaux perchés sur les toits avoisinants viennent le piquer, nous les chassons en pleurant. Rémy décide le tout pour le tout, et lui donne un médicament anti-douleur.

Au réveil, la première chose : voir où en est le chien. Le sac de jute est bien là, pas le chien. Nous sommes certains qu'il est mort, que quelqu'un l'a emporté et enterré, nous sommes tristes, et déjeunons sans un mot. Nous devons aller à Darjeeling chercher nos visas pour le Sikkim. Juste au moment du départ, arrive le

chien, il bat de la queue et pousse avec sa truffe un petit chat boiteux. Petit chat noir et blanc. Un peu craintif, il laisse Rémy lui ôter une écharde plantée dans sa patte. Lorsque nous sommes à nouveau auprès du Vénérable Kalu Rimpoche, nous lui racontons l'histoire du chien et de la nonne. « Je suis d'accord que c'était son Karma de souffrir, mais c'était aussi son Karma que j'aie des médicaments qui puissent le soulager » dit Rémy. « Vous avez raison » répond le Lama, qui est en train de jouer avec un ressort qu'il place vers son menton: « Je suis un berger Suisse ».

L'après- midi au monastère se passe enfin tranquillement. On discute, au chaud, une vieille maman à côté de moi, nous faisons la causette. Tout l'entourage a éclaté de rire quand elle a essayé mes lunettes après les avoir essuyées avec un mouchoir crasseux. Tout le monde se gratte, moi y compris « Ce sont des puces psychologiques » dit Jeannette. Les enfants tirent les poils des bras de Rémy en criant « Migou, Migou *». Rémy et Jeannette se rendent à pied à Ghoom visiter un tout petit temple. Après avoir déposé les chaussures devant la porte d'entrée, ils visitent l'intérieur. Ils sont impressionnés par le silence et l'atmosphère de recueillement qui règnent dans ce lieu.

Merveille totale, nous irons tous en jeep à Rumtek. Nos visas pour le Sikkim sont à notre disposition, ils n'ont pas été remis à d'autres personnes. Les visas spéciaux pour Darjeeling sont valables. Pas de problème de bus, de transport des énormes bagages: nous avons laissé quelques médicaments à Sonada, mais nous en avons encore énormément à transporter, plus nos bagages. Le chauffeur et son aide, la nonne, qui régulièrement aux alentours de midi nous demande « What about lunch ? **» notre ami Pempa, nous quatre, les pieds sur les sacs, la tête courbée sur le menton, une main accrochée à la barre du toit. Nous sommes ballottés, secoués, dans des paysages de rêve: les collines boisées de cryptoméria, les « quinine nursery ***», les plantations de théyers. Les arbustes ne grandissent que très peu, ils sont tondus en forme de boules régulières comme un jardin de buis à hauteur de genou. De longues files de femmes vêtues d'habits colorés, portent les hottes de jonc

* *Terme tibétain pour le yéti.*
** *Qu'en est-il du dîner.*
*** *Plantation de quinine.*

tressées dans lesquelles elles lanceront les fines pousses de thé. La surprise au détour de la route : un éléphant et son kornac. Arrêt pour acheter des pâtisseries, un autre pour acheter de la viande. Le boucher travaille dans une espèce de cage surélevée. Le treillis serré devrait empêcher les mouches de goûter un peu de tout, mais il faut bien une ouverture pour passer la marchandise aux clients, alors... Il est assis en tailleur, le grand couteau coincé entre le gros orteil et le suivant, la lame côté tranchant vers le haut. Il prend la viande et la coupe sur cette lame en un clin d'œil, tout aussi vite, les mouches s'envolent.

RUMTEK GOMPA

Les discussions concernant la nécessité de mettre en route un hôpital à Rumtek nous permettent d'y voir un peu plus clair. Notre visite au village nous amène à découvrir le site sur lequel nous allons effectuer la construction. Mais tout est à apprendre : comment construire, quels sont les besoins, comment y répondre, où trouver le personnel soignant, comment financer la construction, le roulement de l'hôpital, les salaires. Chaque sujet est en fait une question à résoudre. C'est alors que nous rencontrons S. Rimpoché. Il est régent intérimaire, depuis les décès du XVIe Karmapa et de son secrétaire général. Sur lui repose le fonctionnement du village et du monastère.

En fait la société tibétaine en exil est actuellement encore dépendante de l'instruction et du savoir que les Lamas avaient acquis depuis des lustres. La société commence à naître et son apprentissage balbutie encore pour quelques années. C'est souvent grâce aux différents contacts avec nos habitudes occidentales (je n'ose plus dire « civilisation ») que petit à petit, des comités laïcs de villageois se mettent en route, les structures administratives vont, année après année se perfectionner, afin de pouvoir exprimer clairement quels sont les besoins, comment les satisfaire, dans quel but etc. Donc S. Rimpoché, rapportant de ses voyages à travers le monde des idées pour améliorer la vie si rudimentaire des siens, donne de lui-même absolument tout ce qui est en son pouvoir pour nous aider. Il est aussi très touché de revoir Isabelle qu'il a connue à Genève lorsqu'elle n'avait pas encore cinq ans. Il était

l'un des Lamas qui avaient accompagné le XVIe Karmapa. Par la suite il était venu chez nous, invité par l'association bouddhiste que nous avions créée. Notre amitié est restée intacte et précieuse durant toutes ces années. Il nous présente son administrateur, qui nous aidera considérablement pour la suite de nos différents projets. Nous nous rendons chez chaque famille pour apporter les parrainages. Ici, personne ne pourrait aller à la banque, la plupart des habitants ne savent ni lire ni écrire. Il faut expliquer à chacun que cet argent doit durer deux ans, qu'il faut le garder précieusement et le dépenser parcimonieusement. Nous apportons autour de la ceinture des travellers checks* qu'il nous faut monnayer en allant d'une banque à l'autre par petites sommes. Sans compter que pour parvenir au village, il nous faut, même directement, une semaine entière pour aller de Genève à Rumtek. C'est encore S. Rimpoché qui obtiendra que nos visas soient prolongés, afin que nous puissions régler les problèmes de fonctionnement du dispensaire que nous avions mis en route en attendant que l'hôpital fonctionne.

Le terrain prévu pour l'hôpital est merveilleux, la vue panoramique sur la vallée et les montagnes est splendide. Il offre un ensoleillement maximum. La route d'accès et un petit pont ont déjà été construits. Il sera voisin de la nonnerie, qui est actuellement en construction.

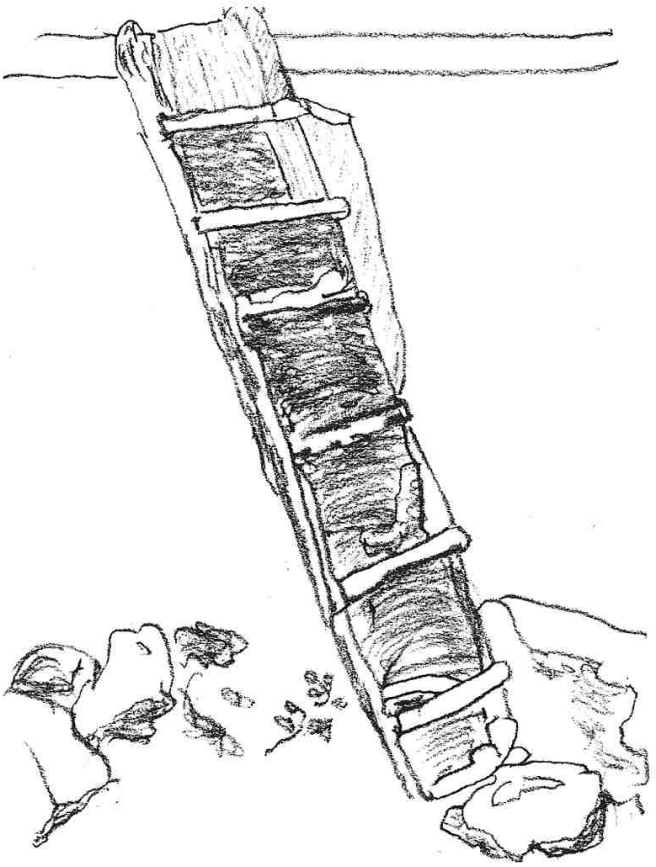
Lama Umze, les larmes aux yeux, apporte de la bière cachée dans son habit de moine. Rémy est heureux, nous aussi.

MANALI (HIMACHAL PRADESH)

Arrivés sales et crottés à trois heures du matin à Chandigarh, les rickshaws s'agglutinent autour de nous et se poussent pour pouvoir saisir l'occasion de nous transporter. A l'hôtel, choisi par notre cycliste, nous réveillons un homme qui demande un prix exorbitant pour la moitié de la nuit, puis nous harcèle durant plus d'une heure pour que nous écrivions en lettres capitales nos coordonnées, dans les bonnes colonnes de son affreux bouquin. Nous sommes tellement épuisés que nous ne voyons pas ce que nous écrivons.

**Chèques de voyages.*

Trois heures plus tard, nous sommes dans le bus, notre chambre nous a coûté 125 roupies de plus que prévu. Le bus est bondé: « Est- ce le bus pour Manali ? »
- Oui.
Une fois à l'intérieur, nous vérifions: il ne va pas à Manali. Nous descendons nos bagages du toit et montons dans un autre bus: « Est- ce le bus pour Manali ? »
- Oui.
Il s'arrêtera à Kullu. Nous avons oublié qu'en Inde, il n'est pas poli de dire non... D'après les renseignements nous aurons pour dix heures de trajet, douze heures d'après le chauffeur, vingt- deux heures effectives. Nous sommes encore plus sales, nous avons pris les places à l'arrière, là où personne n'ose s'asseoir, tant on est balancés et empoussiérés. Nos habits sont froissés, terreux, nos cheveux aussi, mais les voyageurs sont impeccables, chemises blanches des messieurs, sans aucun pli, les saris des dames absolument impeccables. Je ne sais toujours pas comment ils font. Parvenus à Kullu, nous aurons encore quelques heures à rouler en taxi, de nuit. Arrivés à Manali, notre ami Nyma nous attend à l'arrêt du taxi. Nous ne l'avions par averti de notre arrivée. Nouveau mystère.



Echelle contre une maison.

Montagnes, forêts de cèdres noirs, chataîgniers, pommiers, petites maisons comme chez nous: en bois avec toits en ardoise. Un mariage: les messieurs invités attendent au son des tambours et des pétards, le marié arrive : toute sa veste est garnie de guirlande

de billets de banque. Il fait nuit, la mariée est amenée, un capuchon rouge sur la tête, elle doit à peine deviner la bougie que le lama agite devant elle et, peut- être voit- elle le bas du visage de son époux. Elle ne l'a jamais rencontré, ne sait pas qui c'est. Elle pleure. Le lendemain, les invités rejoignent la noce et la jeune mariée, dévoilée pleure encore. Les dames sont reçues dans un endroit, les hommes dans un autre, ils dansent seuls, les bras en l'air.

Le marché de Manali, comme tout marché tibétain propose des habits aux couleurs très vives, des objets de toutes sortes, dans des boutiques minuscules. Les unes en bois, les autres en toiles sales. Des cuisiniers préparent des samossas, (beignets de légumes), dans une poêle sans manche. Ils font frire des galettes de pommes de terre, des gâteaux de pâte sucrée, font bouillir le thé, y ajoutent quatre à cinq cuillères à soupe de sucre, du lait en poudre, des épices, et, à l'aide d'un gobelet, ils versent et reversent le liquide dans la casserole, jusqu'à ce qu'il devienne onctueux, c'est du thé- caramel. Du rebord du toit en tôle gondolée, de longs tuyaux rouillés, inclinés en avant laissent sortir de la fumée, dépassant si bien la toiture, que nous devons les éviter les uns après les autres.

Plus loin, vers la rivière, deux moulins à eau, hauts de moins d'un mètre. On y pénètre à quatre pattes, deux grosses meules de pierres blanchies par la farine tournent à grande vitesse, un bruit doux et calme se fait entendre, ça sent merveilleusement bon. Un frein énorme peut être actionné lorsque le débit de l'eau est trop rapide.

Demain le « bad- man » va venir. Manali se passe le mot de bouche à oreille. Tout le monde connaît le rituel. Le percepteur arrive. Toutes les boutiques sont fermées à clé. Plus de marchand. Plus de client. Seul, le « bad- man » en est pour ses frais. C'est le jour de pique- nique.

Nous visitons un tout petit hôpital, qui servira d'exemple pour celui de Rumtek. Il ne contient que dix lits, mais l'aménagement nous apprend une foule de détails que nous ignorions. Situé un peu hors du village, il est entouré d'une place herbeuse, les toilettes et les douches sont hors du bâtiment, pour des raisons d'évacuation des eaux usées et de l'hygiène des patients. Un petit local cuisine permet aux parents des malades de réchauffer la nourriture, en

participant aux frais de combustible uniquement. Les salles sont propres, simples, pratiques, nous sommes très étonnés de la qualité des soins.

Notre aventure inoubliable est le bain thermal, un peu plus loin : une petite bâtisse assez basse, dont l'intérieur est construit comme un labyrinthe : à gauche le bain pour les femmes, à droite, dans une autre pièce, le bain pour les messieurs. L'eau est chaude, soufrée, il n'y a que nous, c'est un délice. Nyma nous dit que le Dalaï Lama vient se baigner ici lorsqu'il passe à Manali.

TACHI

Dans la petite cabane au fond du jardin de Nyma, loge Tachi. Son lit est de la même longueur que la paroi en bidons aplatis. Il dort tout replié, ses chaussures attachées à son gros orteil. Il habite chez Nyma entre deux trekkings, en échange du logement, il s'occupe des deux petites filles de Nyma et de la cuisine. Petite moustache blanche, peau tannée, genoux solides, mains délicates. Zorba à la tibétaine. Il rit souvent de ses belles dents blanches. Lorsqu'il est sérieux, c'est qu'il récite ses prières en chantant, ou mime à Jeannette les fondements du bouddhisme ou ses commentaires sur les fresques dessinées sur le mur du temple. Il récite encore ses prières, parce que Rémy lui a donné mes souliers de montagne.

Donc, grâce au « bad- man » nous partons pique- niquer. Tachi prend tout ce que contient la cuisine. Nyma fait venir un taxi, nous montons tous dedans : Nyma, ses trois filles, son fils cadet, Tachi, Jeannette, Isabelle, Rémy et moi. Et nous sortons dans le bois, un peu au- dessus de la ville. Installation de la cuisine sur un grand drap : Tachi va préparer le pique- nique durant des heures et des heures. Il va cuisiner des « momo » à partir d'un énorme et magnifique gigot. Il va préparer la pâte, la viande, les oignons, les tomates, les petits pois, le riz, la soupe, tout à la main. Nous resterons là patiemment avant de pouvoir manger et nous régaler. Le lieu est magnifique, nous allons visiter le temple hindou, nous promener dans la forêt. Partout des familles font comme nous. Les petites filles dessinent avec Isabelle.

En fait, il y a quelques semaines, dans cette région, un grand nombres de touristes venaient fabriquer et vendre de la drogue. A tel point qu'un beau jour, la police est venue, a emmené tout le monde dans des camions bâchés. Tous ont été transportés ainsi jusqu'à Delhi et remis à leurs ambassades respectives afin de les rapatrier. Quelques semaines plutôt, nous n'aurions pas pu nous promener là.

En rentrant à la maison, nous trouvons la femme de Nyma, Dolma et son autre fils: ils avaient marché soixante kilomètres, routes bloquées, pas de bus, de Spiti à Manali.

Nous visitons le temple hindou.

LADAKH

Notre arrivée en bus est pour le moins particulière, après deux jours de bus, environ cinq kilomètres avant Leh, le réservoir d'eau est cassé, l'aide- chauffeur, avec un bidon percé, fait le va et vient entre la rivière et le réservoir du bus, réservoir sans bouchon, bien entendu.

En moto, nous allons visiter le village SOS Children à Choglamsar, nous rendre compte de l'installation. Magnifique surprise. L'eau courante vient d'être installée, elle transforme le village caillouteux, réjouissant notre vue de jardins potagers, de pelouses, de parterres fleuris. Le financement est privé, et l'armée indienne a participé au transport des matériaux. L'eau arrive dans un réservoir en été et

dans un puits près de l'Indus en hiver. L'hôpital fonctionne très bien, il est aidé par des associations caritatives européennes. Nous pourrons consacrer notre activité à des camps plus défavorisés, hors des zones touristiques.

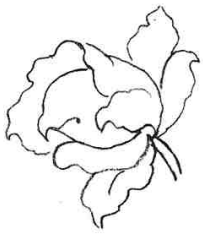
Les temps ont changé à Leh, on ne dit plus « Diulé » (bonjour) à notre arrivée, les habitants ne veulent plus qu'on les photographie. Les enfants mendient, les moines demandent dix roupies pour visiter le château en ruine, l'abandonnant à notre curiosité afin de terminer leur partie de cartes. Mais il y a les amis retrouvés qui ont les larmes aux yeux en nous revoyant et qui nous disent « La petite fille est grande ». Et Palsis, l'amie d'Isabelle qui est mariée à Srinagar. L'employé de banque et sa tasse de thé. La queue pour l'eau potable. Le bon goût des pains d'orge. Le parfum des épices. Les relents d'égouts aux mêmes endroits. La rivière où nous lavons nos habits. Les pierres sur lesquelles sèche la lessive, pendant que nous pique- niquons.

Brassage du thé au beurre.

Un soir, assis sur des planches, nous sommes huit autour d'une assiette, dans laquelle nous piquons des bouts de légumes. L'eau bout pour les pâtes, Nyma y met une livre de beurre. Ici, le beurre de bufflonne est assez odorant et gras, seule Isabelle parvient à manger son repas et le mien, que je lui passe discrètement. L'un des convives mange en même temps un piment, mais il se frotte malencontreusement l'œil. La douleur est violente. Nyma lui passe un morceau de sel et lui demande de se frotter la langue. En quelques seconde la douleur a disparu.

Nous descendons à Srinagar en camion, conduit par un chauffeur Sikh. A mi- chemin, nous nous arrêtons devant un temple minuscule dans lequel notre chauffeur va prier un instant. Il revient les mains

pleines de biscuits soufflés « prasad » (offrande) nous dit- il.
Nous prendrons un bus de Srinagar à Delhi. Un avion pour Abu Dabi, puis Rome. Le personnel de cabine déclare à Isabelle, qui avait dormi tout le long du voyage: « Eh bien, nous n'avons pas pu voir tes yeux de tout le trajet ! » Nous prendrons encore un autre avion de Rome à Genève.



1983 GENÈVE

A la recherche de fonds, nous demandons de l'aide financière à Terre des Hommes et à la Coopération Technique suisse. Nous avons le plaisir d'avoir le Docteur Sharma chez nous pour quelques jours et profitons de ce temps pour peaufiner le projet de l'hôpital de Rumtek. La coopération technique nous propose d'autres alternatives qui nous demandent un travail et une étude de situation considérables. Il nous est demandé d'étudier la construction, dessiner des plans, calculer le coût d'un hôpital de 100 lits, au lieu du tout petit hôpital demandé par le XVIe Karmapa. Puis, il nous faut changer d'idée: un hôpital chameau. Oui, un hôpital chameau. Il s'agit alors de prévoir plusieurs lieux de soins dans les villages parsemés dans la jungle et de former une équipe soignante, équipée ad- hoc, qui s'y rendrait en moto. Rappelons que le pont qui relie Rumtek au reste du monde est très semblable à une voie de chemin de fer: deux rails rejoignent les deux côtés du ravin, des planches disjointes plus ou moins fixées en travers, et des câbles sur lesquels flottent les drapeaux à prière, pour toute barrière. Chacun de nos courrier reçoit comme réponse, une nouvelle question, généralement trois mois plus tard. La dernière goutte qui fait déborder le vase: il nous est demandé le format des briques, alors que depuis le début, notre projet est un petit hôpital en béton. Notre Comité prend alors la décision de réaliser le projet initial, avec l'aide de Terre des Hommes. Vu l'urgence, nous décidons de démarrer la construction de l'hôpital avec Frs. 20'000.- que nous transférons par banque aux responsables du village de Rumtek. Déjà, nous recherchons le financement du salaire de l'infirmière qui travaille dans le dispensaire provisoire.

Grâce à la collaboration de nos 120 membres, nous parvenons à aider financièrement une centaine de réfugiés tibétains vivant principalement dans le Nord de l'Inde, Nous contrôlons la bonne utilisation des fonds transmis et envoyons, en fonction des demandes effectuées par les responsables, des instruments médicaux, dentaires, ainsi que des médicaments.

C'est dans ce laps de temps que nous recevons un téléphone de Berne: « Je suis B. Rimpoché, de Mainpat, j'ai appris que vous aidez Rumtek, s'il vous plaît pourriez- vous prendre soin des réfugiés de Mainpat ? ». Un petit voyage à Berne, rencontre avec B. Rimpoché, c'est le début d'une longue et amicale collaboration.

Entre 1983 et 1985, nous ne pouvons pas nous rendre sur place. Nous avons la chance que des membres de l'association partent bénévolement soit pour étudier les divers problèmes à régler, soit transporter des quantités importantes de médicaments, organiser le dispensaire de Rumtek, trouver une aide- infirmière tibétaine, organiser sa formation auprès de l'école de médecine du Men Tse Khang à Dharamsala. Nous avons également reçu d'un médecin français les traitements anti- tuberculeux qui nous manquaient. 12 jeunes moines de Rumtek sont de passage à Genève et nous les accompagnons durant trois jours visiter Genève.

Les personnes âgées de Rumtek, ont besoin que nous leur apportions leur parrainage en mains propres ; nous avons les médicaments à leur apporter et d'autre part, il faudrait nous rendre à Mainpat, voir d'un peu plus près quels sont les besoins essentiels dans cette région isolée. Nous ignorons encore les dangereuses difficultés qui nous attendent...

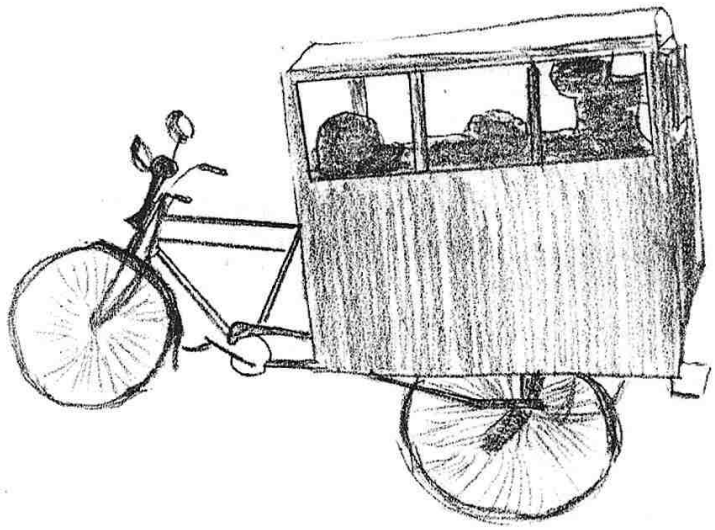
1986 Dora, Francine

Je suis le voyageur et le chemin
M. Darwich - Une rime pour les Mu'allaqât

DELHI

New Delhi change vite, je devine quelque raison officielle, les sans logis ont provisoirement été priés d'aller mendier ailleurs. Les vaches, chevaux, paons, singes se font d'une discrétion exemplaire. Il n'y a plus de voyageurs agglutinés contre les parois des bus. Les rares motards, devançant la mode, portent un casque tout neuf, souvent assorti à leur scooter. Les voitures commencent à circuler plutôt à gauche, le klaxon permet de passer tout droit aux feux rouges, les phares sont encore très peu allumés. Quelques restaurants un peu chics, avec air conditionné, ouvrent petit à petit. Le ciel de Delhi est jaune, la pollution règne au- dessus de la grande ville, rendant la chaleur encore plus suffocante. Cette oppression règne absolument, durant toute la journée. Dans le vieux quartier, Old Delhi, un tout petit peu plus loin, que la grande mosquée, c'est l'entrelacs de ruelles étroites malodorantes, petits commerces dont l'entrée est étroite, les magasins sombres, tout en long, généralement sur plusieurs étages, accessibles par un étroit escalier de hautes marches.

Papèteries vendant des jouets, confiseries où l'on peut acheter toutes sortes de douceurs, et même des gâteaux au chocolat, bijouteries rutilantes, propres, éclairées où les clients sont accueillis avec un verre de thé chaud. Il faut aller chercher l'eau à la pompe, se soulager sur les bas côtés de la ruelle, dans des recoins invisibles mais terriblement odorants. Ici, et pour combien de temps encore, règnent les hommes- chevaux, ceux qui tirent leur charrette à pied, toujours en courant ou marchant très vite, le prix du transport étant la moitié de celui des rickshaws. Eux, pédalent sur leur tricycles à hautes roues, transportent des charges monumentales: matériel en plastique qui déborde de tous côtés, longues barres de fer ou



8 à 10 enfants sont logés dans une toute petite cabine.

de bois qui pendent souplement plus de deux mètres à l'arrière, matelas, planches de bois, 8 à 10 enfants logés dans une toute petite cabine, femmes ventrues en sari, en tchador, généralement accompagnées de leur marmaille. Les vaches broutent les déchets qui jonchent le sol, les corbeaux et les chiens leur arrachent la nourriture de la bouche. Ici, les habits ont couleur de la terre : ils sont lavés dans le ruisseau, tous les jours. Chaque matin toutes les rues sont très soigneusement balayées avant l'ouverture des petits commerces.

Rémy étant souffrant ne peut pas effectuer de voyage cette année. Dora, une amie de longue date, est tout heureuse de m'accompagner dans cette nouvelle aventure. Nous logeons dans un hôtel simple, propre, air conditionné. Notre précédente résidence est maintenant entourée de bâtiments, tous serrés les uns contre les autres. Les fenêtres des uns donnant sur les fenêtres des autres, les bras tendus de part et d'autre peuvent se joindre sans effort. Des égouts se faufilent vers la berge de la Jamuna. Une ruelle étroite longe le mur d'enceinte protégeant du trafic intense sur la grande route. Tout le long de cette ruelle, des petits marchands proposent tout et rien pour presque rien. J'aime particulièrement le marchand de bananes, son singe apprivoisé sur la charrette à toutes petites roues aux pneus pleins. Il mâche du bétel du matin au soir, le sol autour de lui est jonché de taches rouges. Les chiens, bâtards faméliques et galeux dorment en attendant la folle nuit prochaine. Nous n'entendons plus le muezzin, sa prière est assourdie par le ronronnement du trafic.

BÉNARÈS

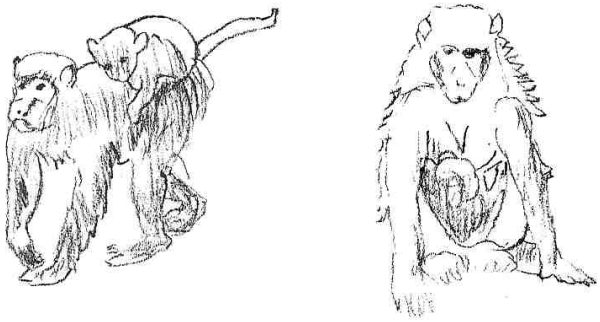
Le train de luxe aux fenêtres bleutées, vastes sièges confortables, wagon climatisé nous transporte silencieusement à travers le plateau indien, le long des lacs et des rizières, des mares où se baignent les buffles sur le dos desquels des enfants pêchent à la ligne.

Nous profitons de quelques heures de repos à Bénares, visitons quelques lieux saints, les bords du Gange, les magasins de tissus, d'instruments musicaux, les marchés. Les rues sont totalement encombrées de rickshaws qui circulent au son de leur sonnette qu'ils font tinter sans discontinuer, de couleurs éblouissantes de toutes part et d'odeurs puissantes, âcres, douces, dans un tel mélange que nous ne pouvons pas savoir si cela sent délicieusement bon ou horriblement mauvais. Jamais, ni auparavant, ni depuis, nous n'avons retrouvé une telle orgie de sensations diverses et opposées.

Visitons quelques lieux saints.

Nous décidons de ne pas quitter la Ville Sainte sans avoir visité le Temple d'Or. Un rickshaw nous transporte à travers le dédale de ruelles de plus en plus étroites, l'encombrement de gens, de vaches, de singes énormes et agressifs, jusqu'à devoir nous laisser continuer à pied : son vélo ne passe plus. Le temple aux toits d'or est tout près. Nous sommes autorisées à y entrer.
Les singes en groupe se faufilent dans tous les sens, sautent sur les murs, grimpent dans les branchages, nous narguent en passant près de nous et, finalement, l'un d'entre eux se sauve avec mes lunettes. Je n'ai rien senti. Il a sauté sur mon épaule, saisi mes lunettes, et

s'est enfui. Un homme qui se trouve là part en courant et, comme par magie, en quelques secondes, me rapporte mes précieuses lunettes. Je le remercie et fouille mon sac pour lui donner un peu d'argent. Lorsque je lui tends le billet, il a disparu.



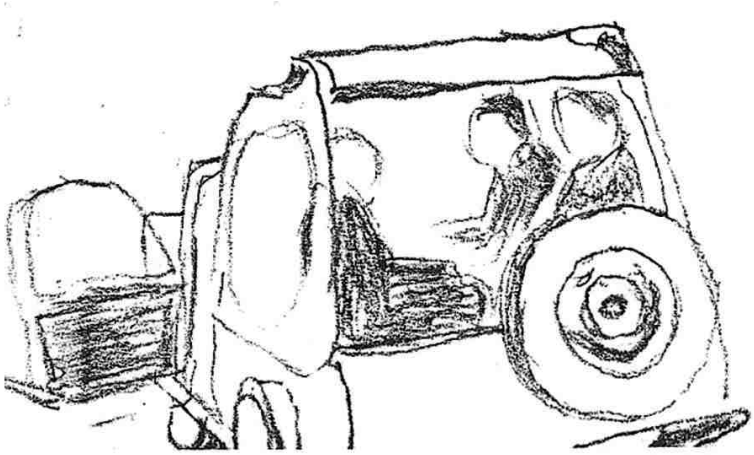
Les singes se faufilent dans tous les sens.

BODHGAYA

Lieu saint entre tous, c'est notre étape nécessaire pour nous rendre ensuite à Mainpat et transmettre nos parrainages. Nous avons également dans nos bagages, quelques menus jouets à remettre aux enfants de la part de leur marraine. Le trajet en train s'est effectué rapidement, la distance est courte. Un jeune couple dans notre compartiment joue aux cartes, elle triche. Le souper est servi à dix- neuf heures : riz, chapati, lentilles, légumes. Arrivées à Bodhgaya, nous sommes prises en charge par deux enfants qui s'emparent de nos sacs et nous choisissent un taxi, délogeant les clients qui s'étaient déjà installés. Nous parviendrons une heure plus tard au monastère de B. Rimpoché, le Lama qui nous avait téléphoné de Berne. Son monastère est en construction. Des moines sont en train de peindre les murs intérieurs du temple. Il a la même configuration que le temple dans lequel nous avions logé à Delhi, mais ici, nos chambres sont spacieuses, des palans brassent l'air, les sanitaires très propres sont au bout de la galerie.

Nous nous reposons agréablement, mais, « Pourquoi cette petite chèvre noire bêle- t- elle toute la nuit ? » C'est l'histoire bouddhiste de la Chèvre de Monsieur Seguin. Petite chèvre noire, aux deux grandes oreilles blanches, petit museau blanc, juste tout au bout, deux minuscules cornes d'un centimètre au plus, elle était destinée au magicien pour être égorgée, afin que le démon de la maladie quitte son ancien propriétaire. Mais une personne du monastère a

passé là, au bon moment, et l'a rachetée. C'est ainsi qu'au centre de la pelouse du Kagyu Vajrayana Bouddhist Monastery, la petite chèvre est bien là, recevant les câlins des visiteurs, le ventre tout rond de toute l'herbe qu'elle mange, bêlant toute la nuit, parce que nous avions laissé la lumière de la cour allumée. C'est entendu, ce soir, nous éteindrons la lumière.



Rimpoché nous prête sa jeep.

MAINPAT

B. Rimpoché, généreux, nous prête la jeep, le chauffeur et son aide, pour nous rendre au-delà du bout du monde, jusqu'au plateau aride où se trouve Mainpat. Il s'agit d'un groupe de villages de réfugiés tibétains accueillis par l'Inde dans ces collines du Bihar. Loin de tout. Dans les temps anciens, c'était un quartier de haute sécurité. Il a été converti en centre d'accueil. Nous traversons la jungle pendant quatre-cents kilomètres, l'orage gronde, les éclairs traversent la nuit illuminant les travées. Dora et moi nous appuyons l'une contre l'autre pour somnoler jusqu'au moment où une chauve-souris s'engouffre dans la jeep, pour échapper à la lumière d'un éclair. La piste rencontre des cours d'eau dans lesquels des camions surchargés de marchandises sont bloqués. Les chauffeurs s'agitent: notre présence d'européens qui n'ont rien à faire là, les inquiète. Nos garde-du-corps, eux, regardent un peu, retroussent le bas de leur pantalon, sondent la rivière avec un bâton, reviennent. Nous démarrons et, tout droit, nous traversons le gué à un mètre en amont du camion.

Ambikapur aux aurores offre la vision d'une petite ville triste, il pleut, le seul hôtel à notre connaissance est sale, haut mur autour de la cour, barreaux aux fenêtres, odeurs de poussière souillée, humide, et de désinfectant heurtent nos narines. Notre nuit blanche, secouée, trempée, l'arrivée dans ce lieu inhospitalier ne nous dit rien qui vaille. Aussi, comme chambre, nous choisissons le dortoir, qui est près des sanitaires. Sur les lits, sautent gaiement les puces, nous saupoudrons le tout, même nos sacs de couchages, nos draps, nos habits, puis nous nous couchons un moment tout habillées.

LOBSANG

Un ami tibétain vient à notre rencontre : Lobsang. Il est grand, sa tresse, mêlée à un ruban rouge, entoure sa tête, selon la coutume des Khampas. Il a une charrette, un cheval et, debout, rênes en mains, nous amène à grand galop auprès du policier en charge de la sécurité. Escaliers étroits, hautes marches, crasse, tout est noir et gras, humide, comme le reste de la ville. Le gros policier louche, nous reproche d'être venues, veut savoir pourquoi, met en doute chaque mot d'anglais qu'il semble comprendre avec difficulté, refuse de nous donner nos visas. Nous savons qu'il les a, mais ne veut pas nous les remettre. Nous n'irons pas à Mainpat. Il veut nous faire repartir tout de suite, mais nous ne nous laissons pas faire et décidons de rester dans cet affreux hôtel, dans notre chambre à puces.

Il n'en reste pas là, place des policiers partout : deux devant le couloir étroit qui mène à notre chambre, deux dans la cour, deux à la porte d'entrée, et même sur le trottoir. Nos amis tibétains n'en restent pas là non plus : ils viennent à notre rencontre, dans notre dortoir, avec leurs enfants. Les messieurs discutent avec les policiers qui crient et les menacent à l'extérieur de notre refuge. Les dames et les enfants restent avec nous. C'est notre première rencontre, nous sommes tous très émus, étant donné que nos parrainages leur parviennent régulièrement depuis plusieurs années. Ce qui les touche le plus, c'est d'avoir des amis aux visages inconnus, qui pensent tant à eux de si loin : certaines personnes âgées comptent encore les distances comme au Tibet bien- aimé : « A combien de

théières habites- tu ? ». C'est à dire combien de fois as- tu fais le thé de chez toi jusqu'ici ? Nous photographions nos amis, ils nous réconfortent, La police crie et menace toujours autant de l'autre côté de la porte. Les enfants et leur maman repartent heureux pour leur camp, les yeux brillant de joie et de larmes, les dames âgées restent dormir dans notre dortoir. Couchées dans leur lit, elle récitent les prières à Tara, la Vénérable Mère Protectrice. Dans les replis de leur robe, elles cachent tout ce qui concerne les parrainages, l'association, les appareils photo, elles viendront en bus et en train à Bodhgaya nous les rendre.

TENZIN

Lorsque B. Rimpoché est arrivé à Berne, il nous a contactés, sachant que nous avions apporté de l'aide au Ladakh, Sonada et Rumtek. L'Association venait de prendre forme, nous pouvions accepter une collaboration pour améliorer un peu les conditions de vie des habitants de Mainpat. Dans un premier temps, il nous fit parvenir des photos, afin que nous puissions prendre en charge quelques familles. Parmi celles- ci une photo de Tenzin.

Afin de collecter des fonds, faire connaître les activités de l'Association, nous préparons chaque année, lors de notre Assemblée générale, un petit événement. Cette année- là, nous avions organisé une exposition d'objets tibétains que nous avions rapportés, ainsi qu'une exposition de photos, dont celles de Mainpat. Dora, vient à notre réunion et me dit : « Tu sais, cette nuit, j'ai rêvé que j'adoptais un enfant handicapé ». Elle passe, regarde les photos, me montre l'une d'elles « C'est lui ». Je regarde de plus près, effectivement, sur la photo, un petit garçon handicapé sourit dans les bras de sa maman.

Mais maintenant, nous sommes là toutes les deux. Les mamans de Mainpat sont venues depuis le village, en bus, avec leurs enfants nous retrouver dans notre chambre, pour nous rencontrer, recevoir les parrainages, faire une séance de photos mémorable. Une femme arrive portant son enfant de sept ans, handicapé, il regarde Dora, sourit, et lui tend les bras.

Bien plus tard dans la soirée, nous faisons le point en mangeant nos chers « salted bisquits » alors que le commissaire de police excité, menaçant, fait irruption dans notre chambre et nous reproche tout à la fois de ne pas avoir été manger dans un restaurant de la ville, et d'avoir fait des photos, parce qu'il n'y a vraiment rien de joli. Nous ne pouvons pas lui parler de l'association, elle sera reconnue par le gouvernement indien dans quelques jours. Nous n'en menons pas large. Puisqu'il veut nos photos, après des palabres infinis, nous lui donnons royalement un film vide. Le reste de la nuit passe sur le lit, à méditer des risques que nous avons de nous faire emprisonner dans cet endroit sauvage, loin de tout et de tous, et, bien avant l'aurore, notre chauffeur qui, lui aussi avait certainement suivi le même raisonnement, charge déjà la jeep. Nous sommes trop tristes. Nous avons sur nous les enveloppes de ceux qui ne sont pas venus. Mainpat, nous serons amis pour toujours.

Une femme arrive, portant son enfant handicapé dans ses bras.

KATHMANDU

Les extrêmes s'atténuent : montagnes, nuages, température douce, les pierres de « Mani » (pierres gravées de prières et déposées le long de murets construits à cet effet). Nous rencontrons la sœur du Vénérable Lama, notre ami depuis plus de dix ans. Sa sœur est sa copie conforme, à tel point que nous en sommes surprises. Nous souhaitons nous rendre dans un lieu de méditation y rencontrer pour la première fois Rigdo.

RIGDO

Il y a cinq ans, déjà, nous avions apporté des médicaments contre la tuberculose et l'un des moines de Rumtek a été guéri. « Chers Papa et Maman, nous écrit- il, grâce aux médicaments, je suis complètement guéri. Le Karmapa m'a préparé du travail pour ma retraite et je me retire dans une grotte au Népal pour y méditer (...) » Avec Karma, notre ami, nous recherchons dans un tout petit bistrot, la personne qui connaît le lieu de la retraite. Il s'agit de grottes dans lesquelles des yoguis pratiquent la méditation depuis plus de quatre mille ans. Nous nous proposons de lui apporter l'offrande rituelle : farine, beurre, thé, sel, le tout dans des proportions adéquates. Nous louons un taxi qui nous emmène parmi les rizières, la campagne, les petites collines lointaines. La route rétrécit de plus en plus, nous dépassons Dashkinkali, puis poursuivons notre chemin à pied, chargés comme des mulets. Nous sommes intriguées de rencontrer cet homme que nous ne connaissons que par une seule lettre, nous demandant comment il peut vivre dans un coin aussi perdu. Au détour d'un chemin arborisé, nous parvenons à une petite maison sur un étage, escaliers raides, et voilà Rigdo, qui sort de sa chambre avec un large sourire sur les lèvres. Il ne nous connaît pas, mais je devine que c'est bien lui que nous venons rencontrer. Sa petite chambre est encombrée de statues, thankas, photos, livres, bols à offrandes. Nous lui expliquons qui nous sommes, il nous décrit ses pratiques de méditation, nous offre du thé tibétain, puis du thé sucré, nous partageons un instant d'éternité comme des amis de longue date, tout est irréel, un rêve, une réalité qui dépasse tout ce qu'on aurait pu imaginer, gentillesse, bonté et joie. Il nous accompagne derrière la maisonnette, où se trouvent les grottes, l'une d'elles a servi à un grand yogui Guru Padma Sambhava au 8e siècle. Une autre grotte est habitée par une vieille nonne édentée. Elle récite des prières et nous montre une statue de Ganesh, le Dieu éléphant hindou, couverte de poudre d'or ainsi qu'une minuscule statue laquelle, dit- on, est sortie spontanément de la pierre : c'est la grotte de Tara Devi. L'hindouisme et le bouddhisme tantrique se méli- mélangent gaiement.

DARJEELING

Le trajet en bus de Kathmandu à Kakavita sera mémorable. Quinze heures de heurts, secousses, sursauts, allant jusqu'à nous heurter la tête à la barre du toit. Les passagers insultent le chauffeur, Dora jette son courrier par la fenêtre, elle ne veut pas mourir dans le ravin avec le courrier que lui a fait parvenir sa famille. Mes pieds sont trempés, chaque flaque d'eau que traverse le bus, nous gicle copieusement. Le réservoir, bidon attaché à l'arrière est branché au moteur par un tuyau en caoutchouc. A chaque changement de vitesse, le moteur hurle et grince. Le centre du volant est vide, il n'y a pas d'essuie glace, le klaxon se branche en contactant deux fils le long de la barre de direction. Nous parviendrons à destination sans accident, sans panne et presque à l'heure. Un taxi nous dépose au Central Hôtel, Darjeeling. Ameublement old british (style anglais XIX^{e}), les lumières baissent, la salle de bain est désuète sans eau chaude, les WC donnent sur la mosquée. Epuisée, Dora s'évanouit. Je commande un repas français dans la chambre, avec des fleurs. Aujourd'hui, c'est son anniversaire.

Le muezzin nous réveille à quatre heures et demie. Nous mettons à jour tout ce qui ne l'est pas... c'est- à- dire tout : toilette, courrier, lessive, comptes, préparation des parrainages à distribuer à Darjeeling, à Ghoom et Sonada, la banque, la poste... plutôt les postes : une pour le courrier, une pour les télégrammes.

Nous sommes entassées parmi plus de dix personnes dans une jeep antédiluvienne. Les genoux sous le menton, chacune un enfant dans les bras. Nous n'avons pas eu le courage de vérifier les pneus, il nous faut aller jusqu'à Ghoom, là où le toy- train s'arrête pour le thé. Pendant que le taxi nous attend, nous suivons un petit garçon avec peine, il marche à vingt mètres devant nous tant il est gêné, sa tête rentrée dans ses épaules. Les passants qui le connaissent ne le manquent pas « Où emmènes- tu ces étrangers ? » Nous remettrons notre enveloppe pour une famille qui a vendu sa seule vache afin de payer le médecin.

LAMA TSERING

Escaliers de boue, pierres, bambous détrempés, fils de fer barbelés, porte verrouillée de l'extérieur, un gros chien monte la garde : c'est l'entrée du Centre de retraite. Ici des moines sont en méditation pour une formation qui va durer trois ans et trois mois, ils en sortiront avec le grade de Lama. Nous tapons à la porte, une voix nous demande ce que nous voulons.

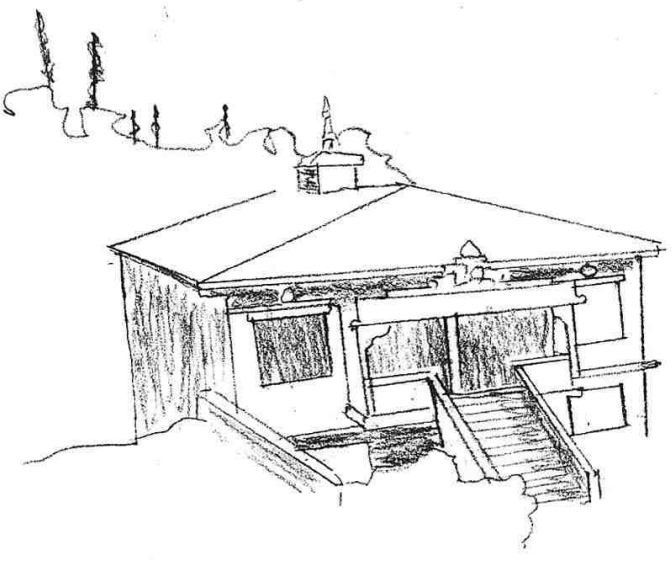
- Lama Tsering, s'il vous plaît.
- Qui êtes- vous ?

C'est bien notre ami, le jeune moine qui habitait en France, mais il ne réalise pas encore. Nous percevons les sons des instruments de musique rituelle : trompes, tambours, gongs, cymbales. Nous nous présentons et redemandons

- Lama Tsering, s'il vous plaît.

Il me répond en anglais « It's me ». Un peu méfiante, je lui demande alors pourquoi il ne parle pas en français. Réalisant la situation, il nous demande de ne pas regarder, ouvre la porte et je lui tends une lettre par l'entrebâillement. Il attrape la lettre, un carnet pour y répondre, un stylo, le paquet que je lui passe par dessus la porte. On échange les francs français contre des roupies, il vérifie tout, nous propose au moins trois fois du thé, il est content, ému. Je me demande où il a atterri dans son monde de prières, d'études, de méditations, si vaste, si différent du nôtre. Il sort bientôt : dans dix mois. Il va bien, son estomac est malade, ses intestins hésitants, sa tête lui fait mal, il a aussi des boutons sur tout le corps. Il va bien. Je lui passe un stylo, un savon dans une jolie boîte rouge, il me rend le cahier. Il est content. Il ferme la porte.

Nous rentrons en bus, courbées en deux tant le plafond est bas, il fait nuit noire.



Sonada Gompa.

TASHI DOLMA.

Nous devons trouver Tashi Dolma. Nous avons traversé une bonne partie de l'Inde : Delhi, Bodhgaya, Mainpat, Kathmandu, Darjeeling, avec ce paquet contenant, entre autre, une poupée de chiffon faite tout exprès pour la petiteTashi Dolma. Nous nous embarquons de bon matin et grimpons la rue commerçante de Darjeeling : magasins de tissus, photos, pharmacie, habits, quelques petits restaurants, nous recherchons le quartier de Bothia Busty. Arrivées tout en haut, sur la place où sont rassemblés les petits chevaux. Ils attendent les touristes pour les balader sur leur pauvre dos décharné. Nous demandons encore et encore. Un monsieur chargé de commissions vient à notre aide. Plus de vingt fois, il demande. C'est plus loin, plus loin, encore plus loin. Nous ne savons ni l'âge, ni le nom de ses parents, ni dans quelle partie de Bothia Busty elle habite, nous recherchons une petite fille inconnue, dans un endroit inconnu, parmi des gens qui ne parlent pas l'anglais... le monsieur aux commissions est un ange. De l'un à l'autre, dix fois, vingt fois, trente fois, il demande encore et encore : les réponses se précisent : « Down » (en bas). Les maisons sont de plus en plus pauvres, délabrées. Et ce n'est pas peu dire. Je sais que c'est là, mais où là ? Une maison sur quinze ou vingt a un numéro. 29, bien plus loin 28, et encore ailleurs le 27 est là devant nous. Une dame sans réaction en sort, elle nous dit être la maman de Tashi Dolma. Par discrétion, pour éviter les curieux, elle nous fait entrer chez elle.

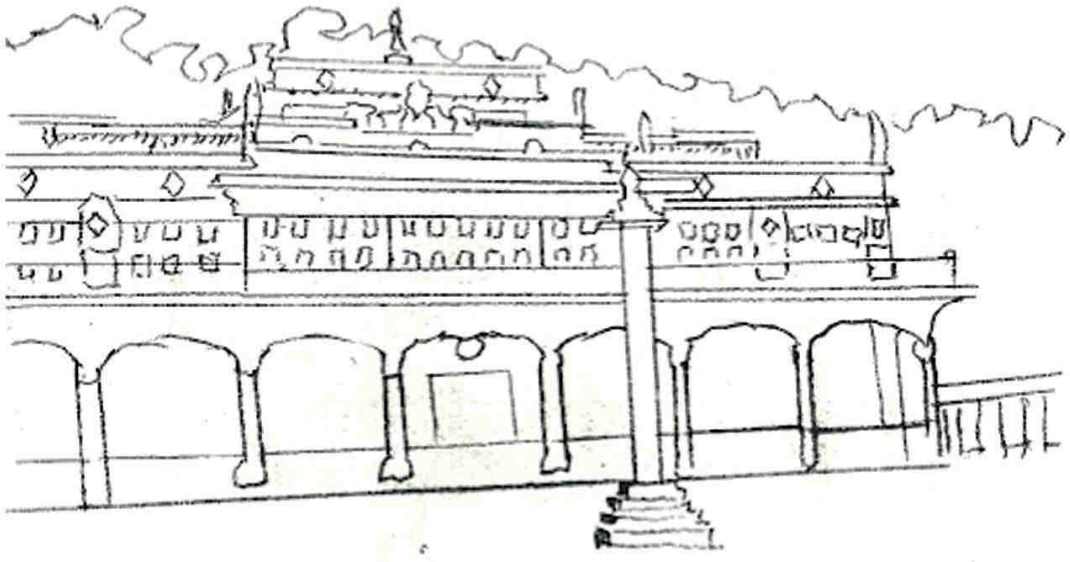
Un immense fourneau est allumé. Une grand- mère récite des prières. Elle débarrasse des habits éparpillés, des objets hétéroclites. Nous sert du thé chaud. Ne dit rien, rien du tout. Pas un mot, pas un signe. Je lui demande si elle a un parrain, elle dit « Oui, je lui ai écrit. ». Je sais que c'est elle. On parle des enfants. C'est alors qu'elle me dit que son mari vient de mourir, à peine une semaine plus tôt. « Un jour de maladie et fini ».

J'ai l'impression que la foudre m'est tombée sur la tête. Quel est cet instinct qui nous a poussées à rechercher cette gamine inconnue ? Tout le matin, dans un quartier de Darjeeling rempli de masures, de chiens galeux, pour finalement découvrir que, pour sa maman, cette enveloppe, c'est la survie. Elle gagne trois cents roupies par mois, pour trois personnes. Que peut- on faire avec quarante

francs par mois pour trois personnes ? On parle d'elle, des enfants, de nous, du parrain qui est à Lausanne, de l'école tibétaine, de son travail, de Lama Tashi qui est en France, de sa maman, elle nous sert des omelettes, du thé, des tranches de pain toast. Je lui parle de ma famille, lui donne le gros coli, l'enveloppe, elle signe la quittance sans regarder le contenu de l'enveloppe, note à nouveau l'adresse du parrain, elle va lui écrire. Il est difficile de partir, elle nous accompagne, porte nos sacs. Sa fille, qu'une amie était allée chercher, arrive. Séance photos avec Tashi Dolma, sa maman, sa grand- mère, on se quitte aussi émues les unes que les autres.

RUMTEK

Toute la nuit les chiens on hurlé, pourchassant les chacals, ils ont été relayés par la radio bien avant sept heures. Nous sommes demandés pour une réunion officielle: l'intendant actuel du Karmapa, le secrétaire, un traducteur. Nous descendons le village, traversons le petit ruisseau, marchons encore jusqu'à la nonnerie et, juste après, dominant la vallée, l'hôpital. Il est presque terminé, déjà peint de chaux blanche, la route d'accès prête à être goudronnée. Les sangsues ont quitté le territoire. Nous parlons des fenêtres. Lors de ma dernière entrevue avec le XVIe Karmapa, il m'avait proposé de l'argent en contribution pour la construction de l'hôpital. Il est décédé peu après, aussi l'intendant nous propose d'offrir l'adduction d'eau et les fenêtres à la place des roupies.



Rumtek Gompa.

Une petite main se glisse dans la mienne, de grands yeux noirs, brillants, mouillés, un sourire fantastique, petits cheveux courts, des haillons crasseux « Dis maman, c'est quoi ton nom ? » En une fraction de seconde je prends Manjou dans les bras, elle est là. Son papa boit, sa maman est morte, sa grand- mère coolie subvient à ses besoins et ceux de son frère. Demain, c'est sûr, je lui achèterai une robe.

Gangtok a doublé depuis notre dernière visite. Les militaires y ont quartier. Le Sikkim est devenu West Bengal. Le village n'a pas trop changé, mais il y a des rumeurs de problèmes grâves aux alentours de Darjeeling et Kalimpong.

Branle- bas de combat à la banque : nous sommes dès notre arrivée, dirigés vers le haut, tout en haut, de la banque, là où les affaires importantes sont gérées directement par l'Administrateur de la banque. En tant que touristes, nous avons une limite précise de retrait maximal. Mais il me faut absolument échanger mes travellers checks en roupies, petites coupures, pour pouvoir distribuer les parrainages. Heureusement, nous sommes escortées par le secrétaire du monastère. Après des heures de discussions, grâce à son intervention efficace, j'obtiens la totalité du retrait. A l'étage inférieur, attente assise sur un long banc de bois, face aux guichets. Chaque employé est installé dans une énorme cage en grillage très épais. Une porte à l'arrière lui permet d'accéder aux autres bureaux. Un tout petit guichet sur le devant lui laisse juste de quoi passer les documents. Mon tour vient enfin pour retirer l'argent. L'employé me donne des liasses épaisses d'environ dix centimètres, agrafées, le tout remplissant mon sac. Les billets sont tous troués, beaucoup sont déchirés ou gribouillés. Le secrétaire et le chauffeur de la jeep m'encadrent, me protégeant ainsi contre toute agression.

Juste un saut au magasin d'habits : jupe brune, brodée, petite blouse beige avec des boutons nacrés, petit pull sans manches, Manjou sera contente.

Afin que l'hôpital puisse fonctionner, il nous faut obtenir une permission du Département de la Santé. Le Secrétaire du Département de la Santé est en conférence. La lettre est prête. Le

Secrétaire du Secrétaire l'a mise au- dessus du dossier, parce qu'on n'a pas le droit de faire lire un dossier à un étranger. Mais le dessus du dossier, c'est autre chose ! Encore faut- il qu'elle soit tapée, et signée. Nous devons revenir à midi.

A midi, je suis là, avec T. Rimpoché : l'Administrateur en personne, le Directeur du Département de la Santé et son Secrétaire aussi. Il faudra deux heures pour que l'employé tape la lettre et qu'elle soit signée. Durant cette nouvelle longue attente, nous parlons gentiment avec le Directeur et son Secrétaire. C'est un homme sensible et intelligent, qui connaît bien son pays et ses possibilités, il est réaliste, modeste, surprenant. Il confirme la nécessité de l'hôpital de Rumtek et que le Gouvernement est d'accord pour un subside annuel de trois cent mille roupies. T. Rimpoché me fait des petits signes : l'important, c'est la signature ; cette lettre, nous l'attendons depuis le mois de janvier. C'est lui qui la reçoit et la met dans sa poche. C'est la reconnaissance officielle de notre Association par le Gouvernement Indien.

Il pleut. Nous rentrons au village, Manjou découvre les trésors contenus dans son paquet. Après avoir préparé les enveloppes pour les parrainages, ce soir, nous mangerons boutanais.

Chacun à son poste aux aurores : T. Rimpoché est dans son bureau, son secrétaire, T. Karma aussi, le traducteur également. C'est le jour de distribution des parrainages. Nous nous organisons :

T. Karma fait signer les quittances, mais en fait, chacun y appose son empreinte, car ici, on ne sait pas écrire, puis repart une enveloppe dans la robe, le sourire édenté, langue tirée, plié en deux, mains jointes, de l'encre au bout du doigt.
T. Rimpoché prend des notes.
Dora fait les photos, inscrit les coordonnées de chacun dans son carnet.
Je distribue les enveloppes.
Un autre secrétaire fait le portier.

Rumtek défile presque au complet : les vieux, les édentés, les gamins, les mamans, les veufs, les orphelins, le petit vieux qui a fait une tresse au bout de sa barbe, la maman qui a déjà quatre

enfants, mais qui a pris en plus la petite orpheline (elles transpirent toutes les deux, elles ont de la fièvre). Chacun est sensé répondre. Respectueusement inclinés en avant, langue tirée, une kathag sur les mains jointes, yeux abaissés. Il ne convient pas de regarder un supérieur dans les yeux. Nous demandons leur identité, leur remettons l'enveloppe qu'ils cachent immédiatement dans leur robe, sans même la regarder. Nous demandons à ceux qui nous apportent du thé à cinq heures du matin, de ne plus le faire : nous n'arrivons pas à redistribuer à mesure les biscuits et les œufs non plus. Nous terminons à midi passé, sans interruption. Viennent ensuite ceux qui n'ont pas de parrainage, ceux qui veulent être pris en photo. Sans prendre le temps de manger, nous pointerons ensuite avec le secrétaire, tous les parrainages, passant chaque famille en revue et constaterons que, cette année, nous parrainons quasiment tout le village.

L'architecte nous trouve au bureau : discussion pour l'hôpital, discussion pour les douches, pour les prix, l'évaluation, les explications. Bref, l'inflation comme les militaires, a gagné le Sikkim. Visite du vieux dispensaire qui s'écroule, visite du nouveau dispensaire provisoire : petite maison de trois pièces dans laquelle on va installer l'eau. Dans une grande pièce sombre et sale, un amoncellement de cartons ramollis par la pluie, déchirés, en désordre total, nous organisons le tri du stock de médicaments récupérés par un organisme français : trois cents kilos d'emballages plus ou moins vides. Les petites nonnes nous aident à jeter tous les liquides pour injections, brûler les médicaments inutilisables, les neuroleptiques, les suppositoires, les passés de date et le reste. Trois jours. Carton après carton. Verser le contenu sur le sol, trier par sorte, regrouper les boîtes identiques, jeter les boîtes isolées, celles qui sont abîmées, ouvertes. Lire chaque explication, la traduire en anglais, l'inscrire en tibétain sur une étiquette qui sera collée sur le rayon qui vient d'être installé. Explosions d'ampoules, fumée noire qui donne mal à la tête, empressement des moinillons qui, à pieds nus, vont chercher à sauver les bouteilles qu'ils cachent dans leur habit. Il faut leur courir après, sous la pluie, les fouiller…

KARMA TSERING

C'est un petit garçon au crâne rasé. Il est moine. Sa famille est au Népal, il est souriant, très fin, son sourire illumine son visage et nous fait craquer. Le matin, très tôt, il ne frappe pas à la porte de la chambre : il l'entrouvre, on ne voit tout d'abord que quatre petits doigts, puis son sourire, puis, il entre. Nous avons l'entraînement, nous savons qu'il va arriver très tôt. Aussi, nous nous réveillons presque en même temps que le soleil. Sans un mot, le moinillon pose une tasse propre pour chacun sur la table, des petits pains d'orge ronds et chauds, et nous sert un thé sucré qu'il apporte dans un thermos parfumé au thé tibétain. Son parrainage est en fait confié à une nonne qui prend soin de lui, il est trop jeune pour gérer l'aide financière qui lui est apportée.

Lorsque nous revenons trois ans plus tard, nous ne le trouvons pas. Karma Tsering n'est pas là. Nous le cherchons auprès de l'un et de l'autre, personne ne l'a vu. Au bout d'un jour ou deux, nous apprenons qu'il est malade. Nous finissons par le trouver assis, la tête penchée, il ne sourit pas, mais il est tout gris, replié sur lui-même, comme une pauvre petite chose qui ne tient plus debout. Nous demandons la permission d'aller consulter le médecin à l'hôpital de la ville. Le médecin diagnostique une infection du sang due à des parasites.

Ce matin, nous recevons la prolongation des visas. Tout est Ok, cependant, la situation semble tendue. Il nous faut impérativement rejoindre Bagdogra après demain. Les enfants qui vont à l'école de Darjeeling sont rapatriés, l'administrateur nous propose de loger chez lui à Calcutta, nous acceptons. Nous voulons terminer notre travail avant de partir.

Nous partons tout de même pour un village situé un peu plus loin dans la jungle. Il s'y trouve un tout petit hôpital qui nous servira de modèle. La route traverse le brouillard, les rivières, les petits éboulis, elle serpente presque horizontalement dans la jungle au- dessus des rizières que nous apercevons entre les nuages et les gouttes de pluie qui tombent dans la voiture. Le médecin responsable vient chaque semaine au dispensaire et notre gestion des médicaments lui a plu. En contrepartie, il décide de fournir les pansements et désinfectants qui manquent à Rumtek.

Le médecin traditionnel « amchi » nous invite le soir pour le repas. En fait, nous sommes assises sur un tapis, devant chacune, une table. Le docteur est très ému, il est au courant de l'aventure de Darjeeling et nous exprime sa reconnaissance pour la veuve et sa famille. Il pleure en nous expliquant que, depuis le décès du Karmapa, nous sommes les seuls à continuer notre aide à Rumtek. Sa femme arrive avec des plats, et des plats : soupe, lentilles, riz, chapatis, légumes, légumes à la viande, et même des œufs bleus. Puis elle repart. Nous sommes un peu gênées, le docteur nous demande de manger, nous sommes seules à manger, et ces œufs bleus… je me lance courageusement à l'assaut. Mais qu'est-ce qu'ils ont bien pu faire à ces œufs pour qu'ils soient bleus… En fait, je ne sais toujours pas. Le docteur nous explique qu'au Tibet, pour honorer des visiteurs importants, on cuit les œufs dans une substance qui les teint. Les œufs sont très bons. Nous mangeons avec appétit et, lorsque nous avons terminé, après avoir été servies trois fois, le docteur nous demande de prendre nos aises. Notre hôtesse emporte les plats, c'est à son tour de manger, à la cuisine. Nous restons là, repues et épuisées, nous partirons dès qu'elle aura fini son repas.

Journée photos malgré la pluie, le brouillard, le pull de laine, le parapluie, il faut ce qu'il faut : demain on part. Les couleurs du Karmapa, bleu et jaune, flottent au-dessus de l'entrée du temple. Le « Kunier* » passe et repasse en traînant ses patinettes sur le plancher ciré, tout autour du stupa de bronze. Les petits moines, eux, chahutent pendant la longue prière, le maître de discipline fait ses puja ailleurs. Ailleurs, c'est la maison de la défunte, celle dont le fils est Rimpoché. Quarante-neuf jours de prières, Lama Umze, Lama Euser sont de la partie, Ama Udi et Dolma Lhamo sont de cuisine. Nous descendons ensuite le petit chemin en pente abrupte, boueux, aux marches irrégulières et glissantes : il y a la maison d'Ani Tayé, toute en bidons et en détritus ; celle d'Ani Jang Chub, qu'elle partage avec la chèvre donnée par le Karmapa, qui mange beaucoup et l'autre qui fait beaucoup de petits. Ani Jang Chub habite juste au-dessus de ses chèvres, dans la minuscule chambre encombrée de riens, toute noire, mais qui ne l'empêche pas de danser ses puja (prières). Il y a la maison de la maman de S. Rimpoché où l'on fabrique les tapis, dont je sais maintenant le

**Concierge, plus exactement celui qui garde les clés.*

prix, et qui a recueilli la vache de Ledang Dondup Punsok, parce qu'elle l'avait vendue pour acheter des remèdes. Retournons une dernière fois au vieux temple, là-bas dans la jungle, évitons les hautes herbes et leurs sangsues, nous nous laissons assourdir par le chant des criquets.

CALCUTTA

Il fait encore nuit quand nous roulons nos sacs et les vidons des cadavres de bestioles écrabouillées pendant la nuit. Le garçon qui sautille nous apporte le thé noir et emporte nos bagages dans la jeep. Gala, le chauffeur, ne va pas prendre la route de Gangtok : elle est coupée. Nous passerons à l'est puis rejoindrons Rangpo après un énorme détour. Au « check-point » le douanier inscrit une date vieille d'une semaine parce qu'aujourd'hui c'est « un jour noir ». De Rangpo, nous prenons la route de Darjeeling : coupée. Revenons en arrière, pour nous diriger sur Kalimpong : zig-zags, éboulements, rivières grossies par des jours et des jours de pluie incessante, après une montée difficile, même pour une jeep, entre la voiture et le pont, une pente vertigineuse, droite, tout en boue grise. La voiture descend, glisse, et passe le pont sans que nous ayons repris notre souffle. Le chauffeur chante ses mantras à mi-voix... il a un bon Lama, lui aussi. Lorsque nous parvenons finalement à l'intersection, un gendarme nous arrête : route pour Kalimpong coupée. Nous partons alors en direction du Bouthan, très loin à l'est jusqu'au poste de contrôle d'un village inconnu. Au sommet d'un col « View point » : le panneau « Vue panoramique » nous fait admirer les montagnes, entre les caprices du brouillard.

L'arrivée en train à Calcutta est étrange : douze heures de train, nous sommes sales, en pantalon parmi les femmes en sari, messieurs en chemises blanches. Nous sommes les seules à avoir des sacs de montagne. Nous sommes mal dans notre peau, fatiguées. La personne qui doit nous accueillir file devant nous. Il doit avoir honte de notre accoutrement, ou bien il a trop attendu, ou alors, je ne sais pas. Une voiture nous attend et nous passons devant des maisons toutes petites, entassées, délavées, des quantités de bidons-villes qui sentent si fort et si mauvais. Dépassons des scooters, des rickshaw, des hommes-chevaux, des décharges

gigantesques, fourmillant de familles entières recherchant de quoi subsister jour après jour. Ici, il y a ceux qui mangent cinq fois par jour, ceux qui mangent trois fois par jour, ceux qui ne mangent que deux fois, ceux qui mangent une fois et ceux qui ne mangent pas chaque jour.

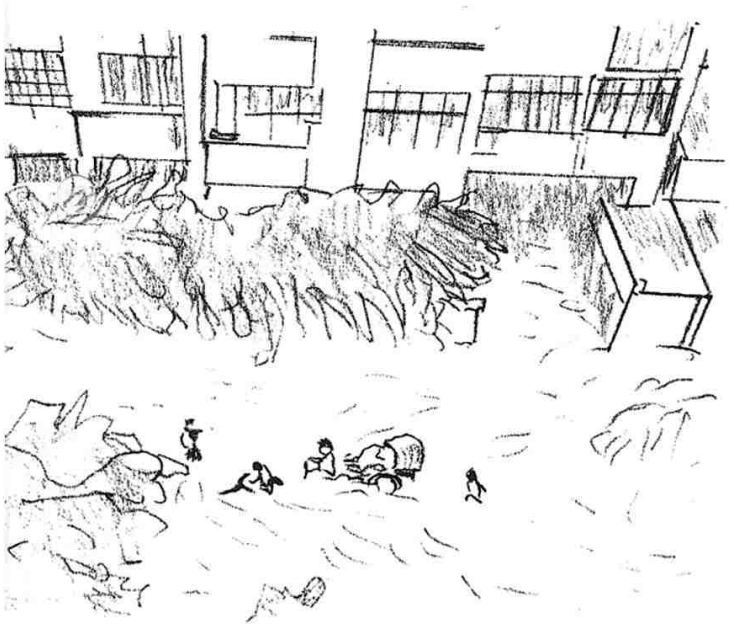
C'est monlam, la fête musulmane pour deux jours. Musée, poste, banque, tout est fermé. Les musulmans, sabre au clair, défilent dans des camions décorés, en scandant des incantations, rythmées par les heurts des sabres contre la carrosserie des camions. Nous nous blottissons dans le taxi, à l'abri de leur regard mais pas à l'abri de la pluie.

Nous trouvons quelques moments de paix au bord du Gange, dans la mission de Ramakrishna. Chacun peut librement venir y méditer, prier dans le grand temple propre et aéré, tout un chacun est tranquille, calme, nous y sommes à l'aise. Le temple de Kali est tout- à- fait le contraire. C'est l'endroit le plus saint de l'Inde pour le culte de Kali. Il est encombré de mendiants, d'handicapés, de marchands de colliers de fleurs, une foule dense en prière devant une statue voilée dont nous ne pouvons voir que les trois yeux pour le prix d'une roupie et demie. L'arbre de la fécondité est garni de fleurs et de petites pierres tranchantes qui sont confiées aux femmes désirant avoir un enfant, et qu'elles rapportent une fois que le bébé est né. Chaque jour, les chèvres sont immolées, gorge tranchée. La Déesse garde la tête, le corps est distribué aux mendiants. Dans la cuisine sacrée, les chèvres, le riz, les légumes apportés en offrande par les dévots, sont préparés pour être distribués.

Caniveaux nauséabonds, décharges pestilentielles, tas de boue encombrés de détritus à côté desquels dorment des enfants sur des bouts de cartons, habits couleur de terre, gens de couleur terre, cheveux couleur terre, une mère, assise sur un carton, masse son tout petit bébé entre ses jambes Un tas de haillons dans un recoin, c'est un dormeur qui respire les gaz de voitures, qui n'entend plus le vacarme incessant des moteurs et des klaxons, grelots, sonnettes et cris divers des conducteurs, qui oublie quelques instants le tuyau crevé qui se déverse dans la boue, les bœufs qui paressent nonchalamment, les chiens maigres qui ont faim, eux aussi.

Des marchands proposent du riz et des lentilles disposés sur des feuilles de bananier, à même le sol, ils vendent le repas de la journée pour une demi- roupie. C'est en voyant cela que nous avons créé notre programme : une pièce de cinq centimes égale un repas journalier en Inde.

Mais la Terre des Dieux a des ressources de bonté et de générosité aussi grandes que le besoin des humains. Tout commence à être découvert le lendemain de monlam, un dimanche providentiel. Ciel bleu sur Calcutta.



L'eau arrive à la taille des hommes.

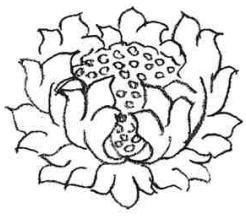
Taux d'humidité à 95%. Il a tant plu, tonné, foudroyé, qu'à cinq heures, dans la rue, l'eau arrive à la taille des hommes. Plus de taxi, ni de voitures, seuls les richshaws et les hommes- chevaux, courageux, pieds nus, chaussures à la main, remontant leur dothi afin qu'il soit le moins mouillé possible. Je m'inquiète pour toutes ces personnes vivant totalement sur leur carton, dans la rue. En fait, leur place est fixe, et les habitants les connaissent. Aussi, lorsqu'il pleut ainsi, que l'eau ne peut pas s'écouler, parce que le Gange est au même niveau que la mer, ils sont invités à dormir dans les allées ou chez les particuliers, le temps que tout rentre dans l'ordre.

Dans un tout autre quartier de la ville, nous nous rendons dans l'orphelinat de Mère Thérésa. Il est vaste, éclairé, il sent bon et les enfants jouent gaiement avec les soeurs. Nous sommes étonnées de voir dans une très vaste chambre près d'une centaine de petits lits dans lesquels dorment à plat ventre deux enfants par lit. On ne voit que leur petites têtes noires et les draps blancs.

- Ma Sœur, mais comment pouvez- vous acheter tant de lait chaque jour, ici à Calcutta ?
- Nous n'achetons pas de lait. Chaque matin, devant la porte, nous trouvons l'exacte quantité de lait dont nous avons besoin.

Près du temple de Kali, le mouroir de Mère Thérésa est tout aussi propre et clair que l'orphelinat, Les soeurs, douces, jeunes, belles. Ici aussi, propreté immaculée. Il règne une telle atmosphère d'amour et de respect, de perfection, que la notion de mort est totalement absente. Sœur Luc m'explique comment elle parvient à garder cette propreté, cette douceur paisible, dans une chambre de 50 lits, où les mourants ne peuvent plus se mouvoir :
- Nous ne faisons pas un travail social, tout ce que nous faisons, c'est pour Jésus. Nous travaillons parfaitement, puisque Jésus est parfait : il n'y a pas de travail propre, ou de travail sale, s'il faut nettoyer, je nettoie.

Calcutta, double security- check (contrôle de sécurité). Longue attente. Encore une heure plus tard, les étourdis ressortent de l'avion pour cocher l'étiquette sur leur bagage. Rumeur, silence, un respectable ministre monte enfin à bord. L'avion décolle. Les aérations fument, on les arrête. Pendant la collation, quelques petits débris de suie nous tombent dessus. Le capitaine demande si il y a un médecin à bord de l'avion : deux médecins et deux infirmières se regroupent juste devant nous. Piqûres, auscultations, médicaments : une femme se sent mal. A l'arrivée : police et officiels pour le ministre, ambulance pour la dame, direction maternité.



1986 GENÈVE

Les contingences internationales, la distance, les différences de fonctionnement des administrations, font que nous devons suivre quelques règles qui se présentent à nous : répondre au besoin si possible, mais ne pas proposer de solutions, même excellentes à notre avis. Il n'est plus possible d'envoyer des habits par avion ou par poste, ils sont taxés trois fois leur valeur. L'argent des parrainages doit également être apporté en mains propres : par poste, il n'arrive pas toujours. Les conditions climatiques, les distances,

les différences de langue - les tibétains les plus pauvres, qui sont pris en charge par notre association - ne parlent pas forcément le hindi. Par la banque, pas possible - très peu de nos amis possèdent une pièce d'identité et ne savent pas du tout ce qu'est une banque, encore moins comment ouvrir un compte. Certains d'entre eux ne savent pas comment utiliser l'argent qu'on leur donne. C'est une personne de confiance qui le leur explique. La meilleure solution consiste à transmettre l'argent par l'intermédiaire d'un touriste qui changera les travellers checks à la banque et donnera le montant en roupies au destinataire.

En fonction d'un projet étudié par notre ami le Vénérable Lama, Rumtek nous demande d'installer des WC et des douches pour le public. Ils sont immédiatement financés par une donatrice française en collaboration avec Espace et Vie, Association sise à Anduze. Question: qui va les nettoyer ? Notre Vénérable Lama propose d'envoyer le salaire pour deux dames- pipi. Deux autres personnes du village suivent des cours de soins au Delek Hospital à Dharamsala. Elles pourront ainsi être mieux à même de soigner les malades. Cela permet d'avoir un personnel soignant de langue et de tradition tibétaine, de fournir du travail aux villageois.

Après notre entrevue avec les responsables de Mainpat, nous sommes conscients que l'urgent est de mettre en route la cantine scolaire, il va falloir la rénover, acheter les ustensiles, participer aux frais de nourriture des enfants, même pour ceux qui ne sont pas parrainés. Les enfants recevront ainsi un bon repas par jour. Les parents ne peuvent leur donner que du thé tibétain matin et soir, ils n'ont pas les moyens de participer financièrement au repas de midi, même une demie roupie par jour. Les habitants sont si pauvres, que B. Rimpoché propose de gérer la distribution de l'argent. C'est la mise en route des comptes Charitable Trust, qui permettent de transférer les montants par banque sur un compte dispensé d'impôt. B. Rimpoché prend également à sa charge de faire soigner les enfants. C'est pourquoi, nous avions pu les rencontrer dans notre mémorable hôtel : ils allaient pour un contrôle à l'hôpital de la ville.
- Comme chaque année, un bel article paraît dans l'hebdomadaire genevois, le GHI, et de nombreux lecteurs nous contactent avec intérêt.

- Une information publique à grande échelle fait connaître notre association en France, qui donne naissance à des collaborations diverses :
- Avec l'aide des Ingénieurs sans Frontières de Grenoble, nous mettons sur pied un projet d'adduction d'eau potable à Mainpat, sous forme de forage et installation de pompes manuelles, étant donné le fait que l'électricité n'y est pas encore installée...
- L'Association Paloise pour l'Art et la Culture du Tibet organise une semaine d'activités afin de fournir des fonds et des parrainages pour Mainpat. C'est le début d'une longue, efficace et fraternelle collaboration qui fonctionne encore actuellement.
- L'Association ART, à Sallanches, anime une soirée d'information par la présentation de diapositives afin de trouver des fonds pour l'envoi de médicaments, parrainages, l'aide sanitaire à Rumtek.
- Terre des Hommes Genève fournit le montant nécessaire pour acheter le matériel indispensable à l'hôpital.
- L'association SEVA verse en deux acomptes un important montant pour la construction de l'hôpital, ses cuisines et l'incinérateur.
- Le roulement du dispensaire est assuré par ETRE pour les mois à venir.

En décembre, nous avons la joie de recevoir Lama Samphel, moine à Mainpat. Il va passer deux ou trois jours chez nous. Je prévois un bon repas et vais acheter un gâteau à la pâtisserie. Je choisis « une religieuse », c'est un gâteau léger à base de blancs d'eufs et d'amandes, je suis sûre qu'il va apprécier. Comme je ne veux pas transporter ce gâteau à la gare, je le pose au- dessus des boîtes aux lettres et vais accueillir Lama Samphel à la sortie du train. Nous marchons, chargés des bagages et, parvenus dans la maison, il n'y a plus de gâteau sur les boîtes aux lettres. Je suis consternée. Mais, comment dire en tibétain que le gâteau a été volé ?: « Lama, lama, on a pris la nonne ». « Tout va bien, répond- il, offre- là au Bouddha ! ».

Nous organisons à la maison, une réunion pour le moins exotique : Les Vénérables Lamas J. Rimpoché, représentant officiel de Rumtek, en Europe ; Vénérable Lama faisant le lien entre les différents lieux nécessitant notre aide, Lama Samphel, représentant B. Rimpoché de Mainpat, l'Association ETRE représentant également les amis français. Nous étudions les modalités de transfert de fonds, les

requêtes, et les possibilités de chacun.

Nous apprenons qu'à Rumtek, la construction de l'hôpital est terminée, les lavabos et wc sont installés, les fenêtres et l'adduction d'eau offertes selon le souhait qui avait été exprimé par le XVIe Karmapa. Le Comité du village choisit, parmi les demandes d'emploi, les candidats pour les postes de médecin, infirmière et pharmacien.

1987 - 1988

En fonction de tous ces projets, ces deux années se passent en activité administrative intense : Isabelle, du haut de ses onze ans est chef photocopieuse. Une énorme photocopieuse qui nous a été offerte par un ami. Rémy aux comptes, gestion, organisation, moi au courrier : recherches de fonds et correspondance avec les donateurs, renseignements, téléphone etc. traduction et correspondance avec nos correspondants en Inde. Nous nous rendons à la gare envoyer le premier fax de notre vie... la mise en route du chantier de Rumtek, les demandes qui arrivent nous occupent à plein temps.

Une nouvelle réunion se rassemble à la maison : Son Eminence Jamgon Kontrul Rimpoché, l'un des plus hauts Lamas de la lignée Kagyupa prend la responsabilité de l'aide médicale à Rumtek. Lama J. Rimpoché, représentant de Sa Sainteté le Karmapa en Europe, fonde officiellement l'Association paloise pour l'Art et la Culture du Tibet. Vénérable Lama, responsable du centre d'études tibétaines, fondateur et membre d'honneur de notre petite association. Un docteur, qui a travaillé à l'OMS en Inde, représente la fondation SEVA. M. Rémy Champion, fondateur de l'Association ETRE, président, expert comptable, responsable de la gestion de l'Association. Mme Francine Champion, secrétaire, cuisinière, chauffeur, traductrice, et bien heureuse de l'être.

Une demande d'adduction d'eau potable nous est faite par un Lama au Népal. Nous mettons en route une grande demande de fonds sous le titre « De l'eau pour les Lamas ». Nous la transmettons dans le monde entier. Près de deux cents lettres vont rapporter en tout et pour tout cinq dollars de Taiwan. Il s'agit de construire une

pompe pour amener l'eau tout en haut de la colline sur laquelle se situe le monastère. Actuellement des porteurs d'eau nepali font la navette. Deux amis, se rendent au Népal, vont étudier la situation. L'un d'eux, qui à ses débuts dans la langue anglaise, s'étonne « Your are many monkies, here ? », et les Lamas de répondre en riant « Yes ». En fait il s'agit d'un jeu de mots malencontreux : monks moines, monkies = singes ! Le Lama se rend compte qu'une pompe peut être installée, mais que cela supprimerait le travail des porteurs d'eau. Le projet est abandonné.

Dans le cadre de la sauvegarde de la culture tibétaine, nous acceptons de répondre à la demande formulée par les responsables d'un camp près de Bylakuppe et finançons l'habillement et l'achat de couvertures pour les jeunes arrivants du Tibet.

Noël 1988: c'est le départ de notre grande campagne 5 centimes. Souvenir de notre voyage à Calcutta, nous décidons de financer les cantines scolaires avec les pièces de 5 centimes, afin d'éviter la discrimination entre enfants parrainés et ceux qui ne le sont pas. Un centime permet de procurer un repas journalier pour un enfant. Un kilo de pièce vaut environ Fr. 30.- , ce qui correspond en outre à un parrainage mensuel d'une famille.

1989 - 1990

Temps de travail soutenu, bénévole, cependant très enrichissant. Nous sommes témoins au jour le jour de l'évolution du développement social de l'Inde, le développement des réseaux routiers, électriques, hydrauliques, téléphoniques dans les lieux les plus reculés de l'Inde, ainsi qu'à la mise en route d'une structure démocratique dans les villages de réfugiés tibétains.

Nous constatons que le courrier, qui parvenait au destinataire un mois après l'envoi - et dont les réponses prenaient le même temps - nous parvient dans la semaine. Auparavant, les timbres des aérogrammes, ces lettres repliées sur elles- mêmes et qui forment ainsi l'enveloppe étaient collés avec de la glu, maintenant, ils sont imprimés. Les adresses sont maintenant généralement justes. Nous

avions reçu, grâce à l'astuce des postiers genevois, une lettre dont l'adresse était : « Cham Pe Yang - Geneva - Swiss » ! Les pages sont très longues et dépassent en haut et en bas de nos classeurs. Le papier des fax s'assombrit tandis que l'encre s'éclaircit.

Afin de financer les projets, nous réunissons les membres de l'Association ETRE lors d'assemblées générales que nous animons de manières diverses : exposition d'objets tibétains ; description de la vie à Rumtek et de la construction de l'hôpital par S. Rimpoché, concert de 3 harpistes, pour lequel nous avons collé des affiches, dûment timbrées officiellement, dans tous les lieux d'affichages du canton de Genève ; nous sommes invités par une école primaire pour présenter notre Association et parler aux enfants de la collecte des pièces de 5 centimes.

Depuis la création de l'Association ETRE, nous animons, parallèlement, une association afin de permettre au Vénérable Lama de donner mensuellement un enseignement ou une conférence à Genève. Les deux associations, ayant une activité différente, nous permettent de maintenir un contact régulier avec les tibétains ce qui nous facilite la tâche, vu la distance entre la Suisse et l'Inde, et plus encore entre Genève et les villages tibétains que nous aidons. Donc, le Vénérable Lama, accompagné d'un traducteur, vient chaque mois passer un week- end à la maison, partageant son temps entre conférences ou enseignements dans des salles publiques et les multiples heures à nous aider pour les constructions, transferts d'argent, études de nouveaux projets.

Les 11 et 12 décembre, Genève fête l'Escalade. Les enfants se déguisent. Les magasins fabriquent des marmites en chocolat, les remplissent de bonbons en pâte d'amande en forme de légumes et de pétards enveloppés de papier brillant rouge et jaune, aux couleurs de

La marmite en chocolat

l'écusson genevois. C'est la commémoration de l'attaque de la ville, en pleine nuit sans lune en décembre 1602. Les habitants se sont défendus corps et âme. Une habitante de la cité, la Mère Royaume, avait jeté sa marmite de soupe sur la tête d'un assaillant. C'est le jour de cette fête que nous recevons le Vénérable Bokar Tulku, accompagné de son collègue, le Vénérable Khempo, tous deux Lama à Sonada, que nous aidons depuis plusieurs années. Bokar Tulku est l'abbé responsable des retraites que font les moines afin d'obtenir leur titre de Lama. Repas de fête à la maison, et, comme dessert: la marmite d'Escalade. Nous racontons donc l'histoire, le traducteur traduit, et finalement, comme il se doit, le plus jeune de l'assemblée et le plus âgé sont sensés écraser la marmite avec leur poings assemblés. Isabelle, qui bien sûr est de toutes les fêtes, prend sans autre cérémonie la main de Bokar Tulku et lui dit « Comme ça Lama » en écrasant la marmite en chocolat en mille morceaux, les bonbons éparpillés sur la table. Je revois les Lamas descendre à pied les trois étages, chacun son sachet rempli de chocolat et de bonbons à la main, faisant exploser les pétards dans l'allée.

Le soir, nous sommes tous invités chez une amie. Des enfants déguisés sonnent à la porte. Selon la coutume, ils passent en chantant afin de récolter bonbons, fruits ou quelques pièces de monnaie. Je les fais entrer. Ils voient tous ces Lamas en robe rouge et jaune. Ils ne savent pas si ils sont déguisés ou pas. Les Lamas ont eux aussi les yeux écarquillés se demandant ce qui se passe. Alors, les enfants se mettent à chanter le Cé qué lé no, en patois *, devant les moines ébahis.

En fait, bien que nous ayons beaucoup de plaisir et de surprises, notre travail bénévole, lui, nous occupe plus d'un mi-temps : permanence administrative, travaux de secrétariat, (parfois avec des aides occasionnelles lors d'expéditions), recherche de fonds et de parrainages, contacts personnalisés avec les membres, avec les autorités, les médias, manifestations publiques, réunions des membres, séances avec les responsables de projets, élaboration des dossiers, conseils à d'autres association et même participation à leur création, conseils à des particuliers, des touristes, relations avec d'autres associations suisses ou étrangères, tenue des livres

**Chant populaire composé en patois, qui relate l'histoire de l'Escalade.*

comptables, fichiers, état financier : banques, impôts, subventions. Répartition et contrôle de la distribution des parrainages, rapports pour le Contrôle financier cantonal.

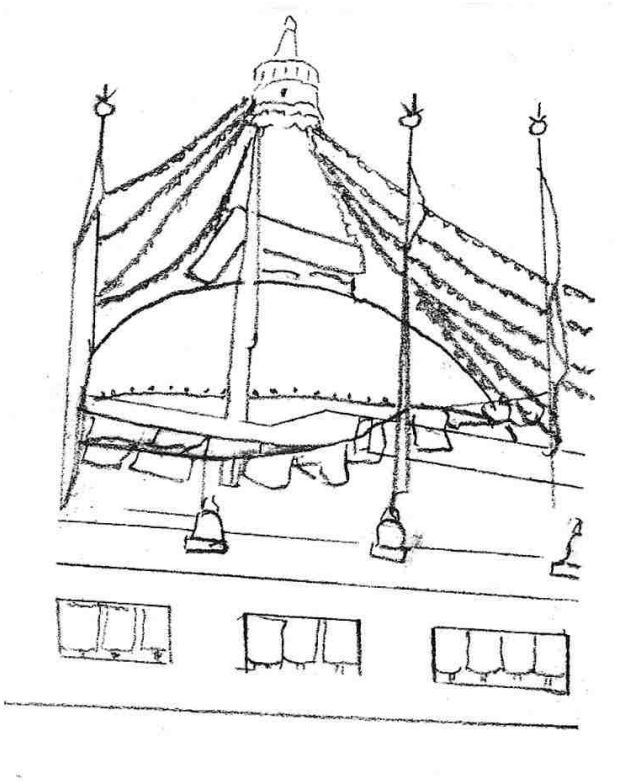
Rimpoché habite quelques mois chaque année au Népal, nous projetons de le rencontrer à Kathmandou. D'après la carte de géographie que nous consultons, le trajet rectiligne de Kathmandou à Darjeeling devrait simplifier considérablement le déplacement : le plus court chemin d'un point à un autre étant la ligne droite, n'est- il- pas ?

1991 Rémy, Francine, Nyma

Nous sommes les pièces d'un jeu,
le Ciel est le joueur
O. Khayam - Rubayat

KATHMANDU - BODHNATH

Notre rendez- vous avec Lama Samphel est manqué, il n'est pas là. Nous le cherchons parmi les pèlerins, dévots, marchands, badauds qui défilent en cortège tout autour du grand stupa blanc qui vient d'être passé à la chaux, les drapeaux à prière n'ont pas encore eu le temps de déteindre leurs longues coulées aux couleurs du Bouddha vert, jaune, rouge, bleu, blanc. Il y a les échangeurs de monnaie: pour un billet de 50 ou 100 roupies, les marchands ont préparé de petits sacs en plastique contenant de la monnaie sonnante et trébuchante, mais d'un montant un peu moins élevé que leur valeur. « It is business, my dear ».



Le grand Stupa de Bodhnath vient d'être passé à la chaux.

Une voix m'appèle « Ponci, Ponci », c'est Detchen, la femme du Lama responsable de Mainpat. Quelle chance, nous avons eu tant et tant de difficultés pour aller à Mainpat, nous nous retrouvons ici. Detchen nous prête des kathags et nous rejoignons B. Rimpoché qui nous offre le thé, les biscuits, et la conversation: projet de 25 blocs sanitaires wc- douches à Mainpat. Chaque famille se charge elle- même de la construction, nous, du matériel, B. Rimpoché des achats et transport des matériaux. Il nous donne la bonne nouvelle :

l'école de Mainpat est reconstruite. Il veille à ce que les parrainages soient transmis régulièrement.

Aujourd'hui, c'est mon anniversaire. Petit déjeuner au bistrot, pain toast, omelette aux oignons, marmelade, thé sans lait... après la lessive dans la douche, je reçois un livre et un magnifique collier tibétain.

Nous longeons le tour du stupa, faisant tourner les moulins à prière en leur donnant un petit élan de la main. En forme de cylindres, ils sont remplis de textes sacrés, de prières, et du bout des doigts, les dévots les font tourner sur leur axe. Le grincement doux et souple se succède tout autour du stupa. Nous allumons puis plaçons soigneusement une à une cent huit lampes à beurre dans la petite chapelle. Un Lama m'appèle « Ponci, Ponci », décidément, « vous ne me reconnaissez pas ? Je suis Lama Samphel. Rimpoché vous invite ce soir, il vous envoie un taxi à sept heures ». A l'heure dite, un homme vient, et, sans un mot nous dirige vers un bus, un vieux bus, un tout vieux bus tout vide. Il fait nuit, le bus roule, nous sommes seuls avec cet homme muet qui semble trouver cela complètement naturel. Nous ne connaissons pas l'endroit où nous sommes, mais voyons, de plus en plus inquiets, la route devenir plus étroite, plus boueuse et, dans une impasse totalement obscure, le bus recule, fait demi- tour. A l'arrière, la porte s'ouvre... B. Rimpoché monte, suivi d'une quinzaine de personnes : européennes en robe longue, tibétaines dans leur plus belle « chouba », nous ne comprenons pas grand chose mais à notre inquiétude s'ajoute la surprise. Le bus repart et roule longtemps pour s'arrêter finalement à la porte d'un hôtel, chacun descend en prenant soin de sa robe, sauf Rémy et moi qui sommes en pull et pantalons pas très repassés. Nous pénétrons dans la salle à manger, B. Rimpoché s'assoit, me place en face de lui. Quand chacun est installé, il annonce « Aujourd'hui, c'est mon anniversaire ». « Le mien aussi, Rimpoché ». Tout le monde est ahuri. Il y a quarante- cinq bougies sur notre gâteau.

Le trajet de Kathmandu à Darjeeling est prévu en bus. Je l'ai expérimenté lors de mon dernier voyage et bien qu'il soit un peu long, les paysages sont de toute beauté. Aussi, nous sommes en train d'attendre le bus. Il a du retard, il semblerait qu'il y ait des problèmes sur la route. Finalement, il démarre en convoi, certains

camions nous dépassent allègrement. En fait, durant près de trois heures, nous voyons ici et là de nombreux éboulements de terre lourde, grasse, rouge. Cependant à la nuit, malgré la pluie qui n'a pas cessé depuis notre départ, nous nous arrêtons dans une auberge pour déguster un repas très copieux de lentilles, de légumes et de riz. Précaution oblige, je me retire à l'arrière de l'auberge, il n'y a pas de toilettes, seulement une surface de boue détrempée qui absorbe l'une de mes chaussures. C'est un enfant qui la retrouve et la rince au robinet que je n'avais pas vu, il fait nuit noire.

Nyma entend parler de route bloquée, mais le convoi repart, puis c'est l'arrêt. En pleine campagne. Les passagers des bus précédents, ceux qui nous ont doublé, sont en train de s'installer pour dormir sur la route. Les passagers des camions aussi. Beaucoup dorment déjà. Rémy et moi, pendant que Nyma dort, allons repérer ce qui se passe. Notre lampe de poche éclaire quelques cailloux sur la route, nous ne pouvons rien faire, aussi nous allons nous coucher, comme les autres, sur la route. Rémy prend l'oreiller gonflable, moi mon châle, il fait chaud, la terre sent bon, on est bien, les étoiles brillent, une bonne âme apporte à la « maharani » un siège du bus comme oreiller, une petite fille, couchée près de moi, m'apprend à compter les lucioles en hindi, nous sommes bien. Une pluie chaude commence à nous déloger et nous rentrons dans le bus. Certains voyageurs étaient restés dormir à l'intérieur, les lumières sont éteintes, tout est calme, chaud, humide, je m'assois dans le vide, le siège que l'on m'a généreusement prêté est le mien ! Tout à coup un cri, au fond du bus, et presque en même temps d'autres cris lui répondent. Cavalcade. Rémy est heurté par le fuyard qui s'étale dans la travée, se fait attraper, et jeter dehors. Tout le monde est réveillé, les lumières allumées, tout est agité. Le voleur en est pour ses frais.

Au petit matin, je vais voir : la montagne est sur la route, la pente descend jusqu'au fleuve. Il pleut à nouveau, nous ne savons pas si nous pouvons passer à pied, avec des coolies, si nous devons attendre, retourner à Kathmandou, Devant notre bus, une longue file d'autres bus, au moins une trentaine, plus des camions, arrêtés à la queue leu- leu. Les voyageurs passent devant la fenêtre avec leurs affaires de toilette à la main. Je fais comme eux, et je les entends murmurer « La maharani va se laver, la maharani va se

laver ». Un tout petit peu plus loin, une cascade, une large mare, des rochers tout au bord, je fais celle qui est très à l'aise, entre dans l'eau toute habillée, et savonne tout ce qui est pudiquement accessible. Je fais sensation, mais je tourne le dos à ces gens, je m'en fiche. L'eau est tiède, exactement comme je l'aime, c'est la première fois de ma vie que je me baigne au pied d'une cascade, et les autres, en slip ne se gênent pas pour rire à mes dépends. Je n'avais jamais pensé combien il peut être important d'être propre. J'ai l'impression d'avoir lavé ma cervelle. Je reviens au bus, longeant la longue file. Rémy à son tour sort un moment. Nyma nous apporte une casserole de « cho- mien ».

Deux pelleteuses font lentement descendre les rochers, les spectateurs agglutinés me laissent passer et je peux enfin demander à l'ingénieur ce qu'il en est « Il y a du travail pour 24 h. pour trois tracks ». A traduire: presque une semaine de chantier, on ne travaille pas 24 h. sur 24, même en Inde, et il n'y a que deux machines. Des dizaines de rescapés grimpent déjà par groupes, d'autres quittent la route pour traverser le fleuve sur un pont suspendu. Le fleuve dans lequel glisse le monticule de terre est trois fois plus large que le Rhône. Nyma rassemble déjà nos affaires et nous rejoignons Rémy au bas de la déclivité. La peur me rejoint et grossit comme un ballon de baudruche: comment grimper là-haut avec mes chaussures agrandies par la boue, la buée qui ne quitte plus mes lunettes, et le vertige affolant quand je regarde l'à- pic au- dessus de l'eau boueuse. Si une seule personne glisse, elle entraîne toutes les autres.

Le chauffeur du bus se joint à nous, trois porteurs se chargent de nos plus gros bagages, nous grimpons le long de l'avalanche, nous ne regardons que devant nous, croisant les files de voyageurs descendant de notre côté: ils vont à Kathmandu. Arrivés au sommet de l'éboulis, Rémy et moi nous tenons la main en sachant clairement « Ou nous passons, ou nous glissons tous les deux ». « Lama Kunchok » dit Nyma, exprimant à haute voix notre prière silencieuse. Nous nous accrochons les uns aux autres pour descendre de l'autre côté, le danger est incroyable, les cailloux roulent de tous côtés, glissades qui se terminent directement tout en bas, dans le fleuve agité. Tant bien que mal, nous parvenons sur la route, garnie d'une longue rangée de bus.

Lama kunchok dit Nyma.

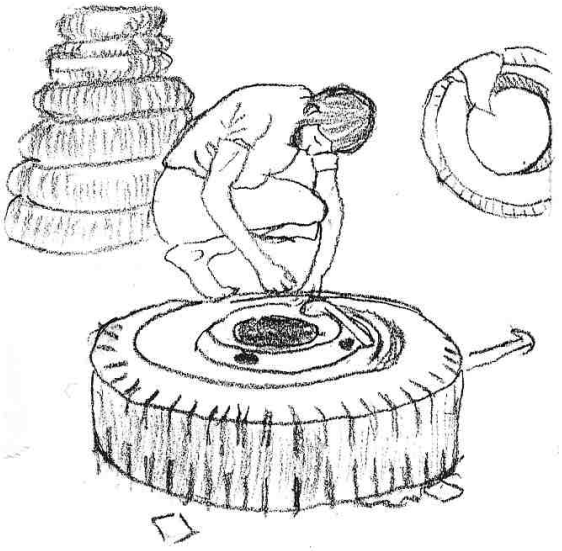
Le billet que nous avions acheté jusqu'à Kakavita n'est plus qu'un doux rêve. Ici, il nous faut payer à prix d'or nos places pour le terminus. Nous avons donc payé le trajet entier jusqu'à l'éboulement, et plus que le trajet entier, après l'éboulement. C'est un bus local, barreaux aux fenêtres, bondé à craquer, un voyageur nous explique qu'il ne va que jusqu'à la frontière, tout là- bas, et que nous y trouverons un hôtel. C'est si loin, nous ne savons pas le nom de l'endroit, nous sommes complètement épuisés, le bus longe des plaines et des plaines inondées. Il fait nuit, les grenouilles chantent à tue- tête, le paysage noir se reflète dans l'eau noire, la boue, encore, la boue, nous sortons du bus, perdus, une ombre nous indique un tourist- lodge, un gendarme nous voit « Zone frontière... visa spécial... allez à la police là- bas. » Nyma répond diplomatiquement « Yes, yes, yes » et nous emmène au tourist- lodge. On se croirait dans une prison, grillages par terre, pas de lumière, un lavabo crasseux, des wc inabordables, il n'y a d'accessible que la douche dans laquelle nous irons, avec nos chaussures aux pieds. La chambre donne sur une coursive, elle est déjà habitée par des colonies de puces et de cafards énormes. Le patron vient réclamer nos passeports, mais Nyma parvient à nous inscrire à son nom.

La peur revient: on est dans de beaux draps, on ne sait pas où nous sommes, pas de visa, personne ne peut nous retrouver, et si le patron nous annonce à la police ? Nyma rumine, Rémy ne dit rien, moi, je cache les appareils photos. Quand le patron revient, je fais l'âne « Monsieur, est- ce qu'il faut aller se présenter à la police, même si nous partons demain ? »

« Mais non, vous avez un visa pour le Népal, c'est O.K., demain à trois heures vous prenez le bus, Kakavita est à quatre- cents kilomètres, la frontière qui est là va vers Patna et c'est en Inde qu'il faut des visas spéciaux. » Soulagement extrême, nous ne mangeons pas, mais nous nous couchons immédiatement.

Trois heures du matin, sac sur le dos, nous quittons cet hôtel-prison, longeons les rues de boue, d'une flaque à l'autre, et trouvons un vieux bus dont nous réveillons le chauffeur. Nyma, grâce à sa méthode de persuasion très particulière et quelques palabres incompréhensibles à nos oreilles, place nos sacs auprès du chauffeur, nous nous installons juste derrière lui. Tout commence bien : le chauffeur fait sa prière, se lave les pieds, change d'habits. Nous réglons pour la troisième fois le prix du trajet. Les passagers commencent à arriver, le mécanicien ouvre le capot du moteur, allume une torche et chauffe ainsi le moteur tandis que l'essence gicle par un petit trou. Un peu de ruban adhésif va le boucher.

Et ce n'est que le commencement d'un long voyage épique... Nous en aurons pour notre argent : vingt heures de trajet, sept pannes, six roues à changer, une septième qui sautera dix kilomètres avant l'arrivée à Kakavita. Deux ou trois heures d'attente au pied du pipal* à discuter avec quelques dames, toutes heureuses de faire la connaissance d'européens. Le mécanicien répare les roues en plantant des clous avec un marteau pour faire tenir les pneus.



Le mécanicien répare les roues,

Des heures ensuite, avec l'un ou l'autre gosse sur les genoux, dîner atroce que nous laisserons dans les assiettes, arrivée de nuit, bien sûr, dans un coin perdu : « Ne pas passer la frontière le soir, please, il n'y a pas d'hôtel de l'autre côté. »

** Arbre à la très vaste ramure.*

Hôtel crasseux, fermé à neuf heures, cho- mien gras, servi dans des assiettes sales, verres à eau douteux, un serviteur vient les essuyer avec un linge de bain gris, brun, sale… c'est le coup de grâce, coca chaud, douche, cafards, puces, moustiques, tout nous gratte. Nous nous couchons tout habillés. Il est onze heures. Demain qu'est-ce qui peut encore nous arriver ? La pluie, bien- sûr, ces torrents d'eau qui nous tombent dessus. Le repas d'hier soir encore sur l'estomac, nous refusons le petit- déjeuner, payons, nous en allons, à pied, toujours dans la boue, sortons du Népal, marchons deux kilomètres, heureux d'être debout, en vie, en Inde. Cette fois, dans sa guérite, un douanier nous fait asseoir, nous sert du thé, nous écoute avec attention, l'histoire du transfert de bus au « Moogli slide road » l'intéresse. Et pendant ce temps, Nyma s'est transformé en coolie ratatiné : il a une peur terrible des douaniers, et encore plus des gendarmes. Mais, celui- là nous vient en aide : il fait venir un taxi, décide du prix pour Gangtok et menace le chauffeur du pire si il change de prix ou prend d'autres passagers avec nous. Le beau taxi démarre, roule, sous la pluie, sur les routes défoncées, dépasse Siliguri et crève… la roue de secours est inutilisable… nouvel arrêt au garage qui répare les deux roues, achat d'un pneu neuf que Rémy fait placer, nouvel arrêt pour la pompe. Nous arrivons directement à Rumtek en sept heures.

RUMTEK

Rumtek, les gens, les chiens, les maisons vieillissent. Des gamins cruels rient de voir un chien se faire écraser par une voiture. Décidément, nous allons intervenir au sujet des chiens.

Certains ont la gale, d'autres une sorte de cancer, leur corps part en lambeaux, beaucoup boitent, infections de la peau, sanguinolents, ulcères, œil crevé. Nous demandons une réunion des responsables, Rémy propose de faire venir le vétérinaire indien pour les endormir, mais nos amis bouddhistes ne l'entendent pas de cette oreille, c'est la solution de la déportation dans la jungle plusieurs fois par année, qui sera décidée. Nous apprécions le partage et la bonne volonté qui règne lors de la discussion, il y a les parrainages, les soins, les constructions, le projet d'une école. Le médecin indien, qui travaille à plein temps à l'hôpital, est très satisfait et

les habitants également. En fait, au cours des années, la gestion du village s'est élargie, un conseil de village regroupe des Lamas, le nouvel administrateur, le docteur, l'infirmière, un représentant des villageois, une secrétaire. L'électricité, le téléphone sont installés. Nous visitons tous en cortège, les wc que nous avons fait construire pour le public, il n'y a pas encore de toilettes dans chaque maison. Ils sont tout propres, bien nettoyés, l'odeur de désinfectant agresse nos sens, les cuisines sont impeccables, il n'y a pas de chien dans le monastère... pour l'instant. Les WC douches jouxtant l'école primaire permettent aux enfants de répondre aux exigences d'hygiène requises par leurs enseignants. En relation avec la santé des enfants, la santé des chiens sera finalement prise en charge par Vétérinaires sans Frontières qui seront contactés.

Certains chiens ont la gale.

Un peu plus haut, dominant le temple et son village, il y a le centre de retraite. L'abbé, Bokar Tulku, qui dirigeait la retraite à Sonada lorsque nous y étions passés en 1986, est actuellement responsable de celle de Rumtek. Nous demandons à un enfant, puis à une dame de nous accompagner, mais ils nous laissent en route. Nous découvrons vite pourquoi: il nous faut monter au moins un kilomètre de marches d'escalier. Arrivés haletants à la porte, nous constatons que la sonnette ne fonctionne pas. Nyma essaye de guigner. Rémy essaye d'entrer. Je les retiens juste au moment où une voix nous répond de derrière la tenture... encore un moment et c'est la surprise: la main donne un grand tapis, puis un tabouret, nous nous asseyons sur le tapis, Bokar Tulku surpris et heureux, sur le tabouret. La main passe des biscuits, du thé, on papotte un bon moment. Il ne pleut plus.

Nous sommes heureux de constater que l'hôpital fonctionne, sur deux niveaux, il accueille la population indigène sans distinction de race ou de religion. Les consultations sont gratuites, le docteur reçoit cinq mille personnes en une année. Il est aidé

par trois personnes polyvalentes: une infirmière, nurse; une pharmacienne ; une secrétaire. Les frais médicaux sont pris en charge conjointement par le monastère et par le gouvernement. Nous sommes particulièrement fiers de constater que le bâtiment a subi sans dommage un tremblement de terre, qui a partiellement endommagé le complexe monastique. Un étage supplémentaire va être construit pour le logement du personnel médical. Notre Association s'engage au financement du salaire du médecin, pour une période de cinq ans.

Nous sommes confrontés à une difficulté totalement imprévue. Quelques personnes sont venues contrôler le fonctionnement de l'hôpital, prenant des notes, des photos, même des films en se faisant passer pour des membres délégués par notre association. Le docteur indien n'est pas content du tout. Les responsables du village, ministres, administrateurs, secrétaires, traducteurs, nous parlent, quant à eux, d'une réunion qui a été organisée en leur présence, et en notre nom, afin de leur suggérer d'utiliser comme combustible des excréments de vaches mêlés à de la paille, puis séchés. Cette pratique existe en Inde depuis la nuit des temps... Nous sommes furieux de cette ingérence de la part d'inconnus, d'autant plus que certains d'entre- eux ont essayé de se faire inviter par les personnes- même qu'ils venaient « aider ». Tous ensemble mettons sur pied des conditions précises à respecter de part et d'autre afin que ce genre de tourisme ne se produise plus.

Un jeune homme est présent au guest- house, mais, nous n'avons pas le temps de faire connaissance: son visa est refusé, il doit repartir sur le champ.

Nous distribuons à nouveau les parrainages en mains propres, prenons des photos des personnes qui ne sont pas encore bénéficiaires. Depuis le décès du Karmapa, le village peine à survivre.

Notre voyage s'achève et nous rentrons en avion jusqu'à Delhi, puis de Delhi à Genève.

1991 GENÈVE

Un Article dans le journal local vient à point nommé relancer le public. Nous sommes sollicités de présenter nos activités, sous forme de conférences publiques dans le cadre des Centres de Loisirs d'Aïre, Chêne- Bourg, La Gradelle, d'écoles et de collèges. Les radios locales nous consacrent leurs émissions. Nous rédigeons un dépliant financé par l'un de nos membres et dessiné par M. Buchschacher. Le nombre de membres bienfaiteurs grandit, si bien que nous ne pouvons plus financer de notre poche les frais d'administration. Les cotisations volontaires des membres permettent de garder intacts les montants reçus pour nos actions en Inde. Plusieurs membres offrent leur collaboration à titre gracieux.

L'Association ETRE finance la totalité de la construction du second étage de l'hôpital.

La gestion du village de Rumtek est assurée par l'ex- ministre du Sikkim, le secrétaire général et coordinateur. Suivant leurs propositions, nous posons des limites à l'interférence de touristes qui apportent promesses en l'air et plans de réforme sans queue ni tête.

Avec la participation d'autres associations, nous construisons une cuisine collective, une boulangerie, des dortoirs, pour l'accueil des nouveaux arrivants dans le Nord de l'Inde, ainsi qu'à Karnataka.

Pour les 23 blocs sanitaires du village de Mainpat, nous finançons le matériel, raccords et fosses, B. Rimpoché le transport et les habitants la main d'œuvre.

Mais, bien évidemment, notre travail bénévole ne nous donne pas à manger. Les heurs et malheurs de l'existence ne nous épargnent pas. En ce moment, je suis secrétaire dans une banque, à 80 %, je donne des cours de yoga depuis plus de 10 ans, assure les travaux ménagers et garde un contact avec les membres de ma famille.

Rémy, de son côté, administre plusieurs petites entreprises privées en plus de sa fidèle activité au marché aux puces. Nous sommes donc actifs de 5 heures le matin jusqu'au soir assez tard.

LAMA EUSER

C'est ainsi qu'un beau jour, je reçois un appel téléphonique à mon travail :

- Ponci, c'est Jamgon Kontrul Rimpoché, je suis en Roumanie.
- Oh ! Tashi Delek Rimpoché, (Bonjour Précieux Lama) qu'est- ce qui se passe ?
- Ponci, mon Lama est malade, tu peux demander à ton Association de le soigner ?
- Ici, à Genève ? Euh... Oui, Rimpoché.

Il me faut reconnaître qu'en plein travail à la banque, entendre un Lama tibétain, qui m'appelle pour soigner son moine, est pour le moins surprenant. Ce qui fut dit, fut fait.

Lit de camp dans la salle à manger. Lama Euser arrive, il tousse, il est fatigué, heureux de nous voir. Nous essayons de nous comprendre, notre tibétain est toujours aussi rudimentaire, heureusement Isabelle, nous aide un peu lorsqu'elle rentre de l'école : ses copines se font un plaisir de venir voir le Lama, les enfants du voisinage qui le rencontrent dans l'escalier le nomment « Le Monsieur Rouge », Jeannette (qui était venue en Inde en 1983) s'occupe de l'emmener chez l'opticien et de lui offrir des lunettes adaptées. Une amie médecin diagnostique une simple grippe. Lama Euser récite ses prières à mi- voix du matin au soir, assis sur son lit de camp. Il se retrouve invité chez ma maman, avec toute la famille, pour l'anniversaire de mon neveu.

- Ça fait tout chaud ici, dit- il en se frottant l'estomac, ma Maman est morte, le Karmapa est mort, et là, j'ai une maman.

  De son côté, Maman me dit « C'est bizarre, on dirait que c'est mon fils. »

Lorsque Jamgon Kontrul Rimpoché a passé à Genève récupérer notre invité, il était heureux : « Ponci, tu as guéri mon Lama ! ».

Lama Euser va partir à Kalimpong effectuer sa retraite de trois ans et trois mois. Nous allons à Berne dire au revoir à Lama Umze, à Jamgon Rimpoché, à Lama Euser, nous ne reverrons aucun des trois...

1993 Rémy, Francine, Nyma

Le nuage du sud, les éclairs et la foudre,
Qui du ciel même sont venus,
Dans le ciel même se dissolvent
Milarépa - Les Cent- mille chants

BODHGAYA

L'express Delhi- Calcutta nous offre un compartiment pour deux personnes, air- conditionné. Au cours de la nuit, la locomotive électrique est remplacée par une locomotive à diesel, le wagon générateur propulse allègrement le gaz carbonique dans la ventilation. Il fait froid sur la couchette d'en haut, mais le paysage défile, lever de soleil, les oiseaux blancs pêchent dans des étangs parsemés de nénuphars, les maisons en terre, en torchis, en paille, les buffles balançant leur tête de gauche à droite. Les quelques kilomètres séparant Gaya de Bodhgaya s'effectuent dans une petite charrette tirée par un minuscule cheval vigoureux. Son pas tranquille nous permet d'entrer quelques instants dans la vie matinale des villages bordant la route : les vieux un peu surpris, les gosses qui récitent leurs prières, déjà alignés pour entrer dans l'école, nous font de petits signes en cachette, échappant quelques instants à la discipline. Quelques femmes, assises sur leurs talons discutent en tondant l'herbe avec une serpette. Le petit cheval arrive épuisé à Bodhgaya, son maître, un homme tout tordu, maladif, le soigne gentiment comme il peut. Les mendiants lépreux nous attendrissent.

Entre les pannes d'électricité, le ventilateur essaye de chasser l'air chaud, nous essayons vainement de contacter B. Rimpoché au Népal pour une question simple : « Comment irons- nous à Ambikapur ? »

Bodhgaya - la Terre du Bouddha - est le lieu de pèlerinage par excellence. Nous allons marcher autour du stupa. Le monument a été érigé par le roi indien Ashoka. Pèlerins, touristes et mendiants en font le tour, à pieds nus, circulant toujours à gauche du monument. A l'arrière, entouré d'une barrière, pousse l'Arbre de Bodhi : une

repousse de l'arbre sous lequel le Bouddha a atteint l'état ultime, l'état d'Illumination. Des dévots japonais ont recouvert le sol de marbre. Les plaques nous brûlent les pieds, et nous ne sommes pas autorisés à garder nos chaussures. Les marchands commencent à arriver, les petites lampes éparses s'allument dans les maisons basses en terre très épaisse, recouvertes de paille.

Un peu plus loin en contrebas du grand temple.

Un peu plus loin, en contrebas du grand temple, le roi de Ceylan a financé la construction d'une centaine de maisons pour des familles pauvres, il est rentré au pays et il est mort. « Tout jeune » dit Nyma.

Rémy achète des biscuits pour la chienne pupuce, la bien nommée. Elle garde avec moi la chambre aux trésors. Nyma parvient à convaincre Rémy de laisser dans notre chambre son harnachement de responsabilités diverses: papiers, visas, chèques, loupe, portefeuille, lampe de poche et autres gadgets inaccessibles aux pauvres humains dont je fais habituellement partie, ses deux poches- révolvers (une sous le bras droit, l'autre sous le bras gauche) lanières de cuir par dessus les épaules, pincettes pour les maintenir au pantalon, chemise flottante par dessus. Mais encore, le sac précieux contenant ces choses bizarres et utiles en ces lieux, tels que tâteur électrique, tournevis, couteau suisse, épingles, carnets de notes, médicaments d'urgence, lui permettant à tout instant de soigner, coudre, faire démarrer une voiture, même en pleine nuit, réparer mes montres éphémères.

Aux aurores, cinq ou six enfants nous attendent pour nous emmener visiter le temple Lo Druk Kawa, un peu à l'écart de la foule. Il est resté vénéré depuis des centaines d'années en souvenir de la longue méditation du Bouddha. C'est Kumar qui sera notre guide pour vingt- cinq roupies de la journée. Il est tout petit, souriant et débrouillard, il a peut- être dix ans. Avalons notre petit déjeuner, prenons nos appareils photos, passons devant la poste, le palais royal gardé par des oies toutes blanches, tournons à droite vers les gaths, les escaliers qui descendent à la rivière. Remontons nos pantalons, portons nos sacs un peu plus haut, chaussures à la main, nous traversons la rivière sablonneuse, malgré le courant. Croisons des enfants, un mendiant qui demande l'aumône, en plein milieu du courant. L'eau est chaude et sablonneuse, je prends des photos. Nous parvenons à la rive, dans la campagne, quelques ruines de briques d'un château oublié, des maisons de terre, très basses, couvertes de briques romaines, des indiens gardant l'accès au petit temple, courtois, cultivés, quelques saddus (religieux itinérants) en prières.

La rentrée aurait pu passer sous silence, inaperçue, mais, pour cela il n'aurait pas fallu être en Inde... la surprise nous guettait sur le chemin : deux gamins bien mis, dont l'un en vélo, attendaient notre Kumar pour percevoir leur dû, c'est- à- dire, le salaire de sa journée. Indian rackett. Mais nous avons remis l'argent directement à sa maman, 20 roupies et lui avons donné 5 roupies. Lorsque Kumar a revu ses racketteurs, il a décidé qu'il pouvait travailler seul et, s'ils voulaient l'employer, à l'avenir il partagerait son gain, pas plus. Ce fut accepté à l'unanimité. Kumar a trouvé le moyen de faire du commerce avec Rémy qui lui donne son couteau suisse et une commission sur la vente. C'est Byzance, son boss n'est pas au courant !

Lobsang arrive de Mainpat. La poste ne sert pas les femmes. Le banquier dit ne pas accepter ce genre de chèques. La voiture de Rimpoché est fermée à clé. Par téléphone du Népal, il ne nous permet pas de la prendre pour aller à Mainpat. Les tibétains nous attendent à Ambikapur avec honneurs et kathag, et nous, à quatre cents kilomètres, sommes bloqués. La banque est fermée, c'est samedi. Le directeur nous propose un rendez- vous pour lundi. Lundi : banque fermée jusqu'à jeudi. Nous profitons de ce contre-

temps pour mettre au point la gestion de notre aide pour Mainpat, Lobsang est rejoint par Apala, gérons la construction des sanitaires, des parrainages, des petits- sous, des habits et des cantines pour les tout petits. En fin de journée, le directeur de la banque vient en personne, il ne peut pas nous donner d'argent contre nos chèques-voyage.

Nous partirons demain, nous verrons bien. Kumar, assis sur la marche d'escalier, dit tout discrètement dans son langage gestuel « Ne va pas à Mainpat. Demain, ils vous attendent dans la jungle. Ils savent tout ». Merci Kumar. Rémy est interloqué d'avoir pu saisir le sens de cette mise en garde. Nous n'avions pas imaginé que nos faits et gestes étaient observés et qu'un comité d'accueil avait été prévu pour soulager notre bourse. Tout s'explique : Rimpoché qui nous refuse sa voiture, le banquier, qui ne peut pas nous le dire clairement avait eu vent de la chose et, d'une ruse à l'autre, avait décidé de nous protéger en ne donnant pas l'argent. L'Inde est peut- être la terre des Dieux, elle est aussi celle de la Bonne Etoile.

Changement de destination, nous partons pour Darjeeling.

En route pour Patna, trafic terrible, c'est la fête de Krishna, les égouts ne fonctionnent pas, le bruit est partout: les grelots des petits chevaux, les sonnettes des rickshaws, les klaxons, les timbales et les mélodies des prières. Par dessus, le soleil. Sur leur podium au centre des carrefours, quelques vaillants gendarmes casqués, armés d'un gourdin gèrent un trafic impossible. Un homme très mince et vieux, longue barbe blanche, porte son petit fils à califourchon sur une épaule, le protégeant du soleil avec son dothi; un taximan sympathique, trois tibétains dont le moral est à zéro, nous nous serrons tous les sept dans la petite voiture. Il n'y a pas de train: mousson oblige. Nous ferons le trajet pour Siliguri en bus, de luxe: « sièges rembourrés, inclinables, service de nuit, places deux et trois, very cheap* ». Dixit Nyma.

En attendant le fameux bus, nos tibétains nous emmènent dans un restaurant très chic (musique), très sombre (rideaux tirés, lampes de vingt- cinq watts), très frais (air conditionné et palans qui

**très bon marché*

envoient tout voltiger), sanitaires à l'indienne (très propres), repas délicieux : chapati, viande de mouton pour les uns, un poulet entier pour Rémy. Sous les yeux d'un attroupement d'indiens ébahis, nos trois tibétains, mains jointes, remettent à chacun, en pleurant, une longue écharpe de soie blanche autour du cou. Nous attendons dans la gare routière le bus de luxe pour Siliguri. Eux, tête basse, rentrent à Mainpat : 24 heures de train.

La gare est jonchée d'hommes qui attendent nonchalamment le train, le bus, que le temps passe. Il y a très peu de femmes. Nous, par terre, servons d'attraction sans fin : notre accoutrement, nos bagages, nos visages cramoisis, une femme cheveux courts, en pantalons, c'est beaucoup, notre tenue est correcte, mais elle a bien vécu. Nous patientons dans la poussière, tout près de nous une vache noire et blanche soulève sa queue et se soulage, éclat de rire à nos dépends. Une femme dort avec son fils, à même le sol, dès qu'elle se réveille, elle racole, sari sale, en guenilles, puis elle revient et tape son gamin. De temps en temps, l'un ou l'autre passe devant nous pour cracher sa chique de béthel. Le petit cireur de chaussures trouve quelques clients, brosse consciencieusement les chaussures en mettant du cirage partout.

Arrive le bus de luxe.

Arrive le bus de luxe. Une espèce de ruine roulante, rouillée, sièges défoncés, arrachés, fixes, les ressorts pointent, les dossiers de travers. Nos énormes bagages coincés dans les paniers au- dessus de nous, la barre de sécurité de la fenêtre juste à hauteur de nos yeux, mais, heureusement pour nous, notre fenêtre s'ouvre. Le paysage parfumé de senteurs exotiques compense largement l'inconfort : les maisonnettes de terre rouge assorties aux murets

comprenant les vasques d'eau fraîche et les mangeoires pour les vaches, les buffles gris aux larges cornes, les petites chèvres, les cochons, les vaches blanches attachées à leur pieu. La chaleur les garde immobiles, elle semblent plantées là, comme la végétation, c'est l'époque des petits, la tendresse des animaux est perceptible.

Sur de longues distances, le paysage est aride, dur, l'herbe rare et sèche, les sentiers poussiéreux, les femmes portent de lourdes jarres sur la tête, les maintiennent d'un geste précis, ferme, très gracieux. Au fur et à mesure que le soleil se couche, dans les maisons s'allument des petites lampes à huile, à pétrole. Traversons les villages animés. Au centre de ces villages, la place dégagée autour d'un arbre immense sous lequel discutent paisiblement les villageois. Durant toute la nuit, les temples décorés d'ampoules électriques, ou de lampes à huile, retentissent de la musique des prières rythmées. C'est la fête. Arrêt à chaque heure pour le passage du train, pour soulager mère nature, pour le thé chaud parfumé de bergamote et bouilli avec le sucre. Nous allons à Darjeeling, puis à Rumtek.

DARJEELING

Hôtel Prestige, chambre claire, salle de bain, eau chaude, garçon compétent. Nyma a une chambre séparée qui donne directement à l'extérieur, il peut donc aller boire ses petites bières en cachette et tailler la bavette avec les minettes. Banque, visas pour la région de Darjeeling, petit déjeuner traditionnel : toasts avec de la confiture purement chimique, omelette à l'oignon, thé noir sucré. Nous prenons une jeep. Nous partons quand elle est pleine : quatre personnes devant, quatre personnes sur le banc arrière. Dans le coffre, la place pour ceux qui montent en route. Arrivés à Sonada, nous sommes douze. Nous montons le chemin boueux et remettons les parrainages aux familles qui en ont bien besoin.

L'usine à thé de Darjeeling fonctionne sans arrêt. Les femmes apportent leur hotte remplie de pousses tendres, qui sont déversées dans des hangars ventilés, puis le thé passe au tri avant d'être mis en paquets hermétiques. Pendant la première averse, nous allons boire du thé. Pendant la deuxième averse, nous admirons

la dextérité d'un artisan qui répare des antiquités dans un garage. Pendant la troisième averse, nous nous régalons au Glenary's Le Restaurant de Darjeeling. Juste à côté, la boulangerie où nous pouvons nous procurer: des croissants, gâteaux, chocolat, et même du gruyère made in Kalimpong. Le rêve absolu. Pendant la quatrième averse, nous faisons la sieste. Pendant la cinquième, les bagages pour demain.

C'est la fête de l'indépendance : rues propres, drapeaux indiens plantés ici et là, partout, petit bus privé, rouge et blanc. A la réservation, promis juré : une personne - un siège, bagages sur le toit. En fait: bagages coincés sous les sièges, dans le couloir les gens sont debout, tête courbée. L'un d'eux tient à bout de bras une tête de chèvre sanguinolente. Une femme vomit par la fenêtre. L'arrière pays de Darjeeling est superbe: des collines et des collines recouvertes de ces petits plants de thé en forme de coussins arrondis, des cryptoméria, des acacias. Le sous-bois se cache sous les hautes fougères dont les pointes sont délicieuses, au goût semblable à celui des asperges, les chaumières en torchis, le brouillard, le soleil, parfums de terre, d'épices, peu de trafic, nous retrouvons la Testa boueuse et sauvage. Tout semble aller pour le mieux.

Ah ! j'oublie, nous sommes en Inde....

GANGTOK

A notre arrivée à Gangtok, Mangyur Hôtel, nous entreprenons les démarches habituelles: banque, poste, contact avec les amis responsables de nos projets: « Désolé, problèmes routiers, vous ne pouvez pas aller à Rumtek ». Nous sommes consternés : nous n'avons pas pu nous rendre à Mainpat, et maintenant, nous ne pouvons pas aller à Rumtek non plus. C'est donc à Gangtok, que nous nous entretenons avec chaque responsable séparément, prenons les décisions nécessaires. Curieusement, jamais lors de nos visites, nous n'avions rencontré autant de personnes officielles: le docteur, officiellement mandaté pour superviser le personnel soignant, le Ministre de la santé, secrétaires, régents, administrateurs.

Pour une fois, décidons de visiter le pays. Balades, shopping, voyages touristiques sur la route nationale qui traverse ruisseaux, cascades, éboulis, effondrements divers, quelques ponts périlleux. Découvrons les maisons légères en bambou tressé, les bœufs à bosse, les militaires postés là où nous aurions justement voulu prendre des photos. La signalisation routière est nouvellement peinte sur les rochers bordant l'étroite route. Elle est claire, précise, encourageante, hautement philosophique et terriblement efficace :
« Rouler vite, c'est le plus court chemin pour le paradis »
« Repose- toi »
« Va lentement, ton but n'est pas loin »
« Rouler lentement prolonge tes jours »
« Eboulis en tête »
« Ta femme et tes enfants t'attendent »
« Regrettons les inconvénients »

A l'arrière des camions décorés :
« Corne quand tu dépasses »,
« Fais des signaux lumineux la nuit ».

Sur la route, les vaches, les chèvres, les chiens, les chats, les travailleurs, les cantonniers, les enfants, notamment le petit bout de chou, haut de ses trois ans, qui a voulu jouer à chasser la voiture, comme on chasse les poules. Il s'est jeté sur la route pour chasser notre voiture, il est tombé à quelques centimètres de notre roue. Le chauffeur est vert, et moi, pas loin de m'évanouir. Il nous faut un temps fou pour nous remettre.

Nyma, qui couche dans un dortoir de son choix, fait la connaissance d'une jeune nonne qui n'a que quatre cents roupies pour se rendre à Dehradun. C'est à dire, deux milles kilomètres de là. Quatre jours et quatre nuits de trajet. Le billet combiné Gangtok- Siliguri- Delhi coûte trois cent dix roupies. Le bus Delhi - Chandigarh - Dehradun septante roupies, plus une nuit à Siliguri, une à Delhi, repas, thé, bref, Nyma se demande comment elle va faire. Rémy pense que pour une jeune fille, c'est très dangereux. Il donne à Nyma un billet de deux cents roupies et lui suggère de le remettre à la nonne, prétextant avoir réalisé une bonne affaire. Mais voilà, Nyma est un grand Seigneur : il explique à la jeune fille tout le parcours, lui indique chaque endroit où elle peut manger, dormir, être en

sécurité pour pas cher, et même gratuitement, lui demande ses coordonnées pour prendre de ses nouvelles et lui donne le billet en déclarant
- Pour votre thé, ma sœur.

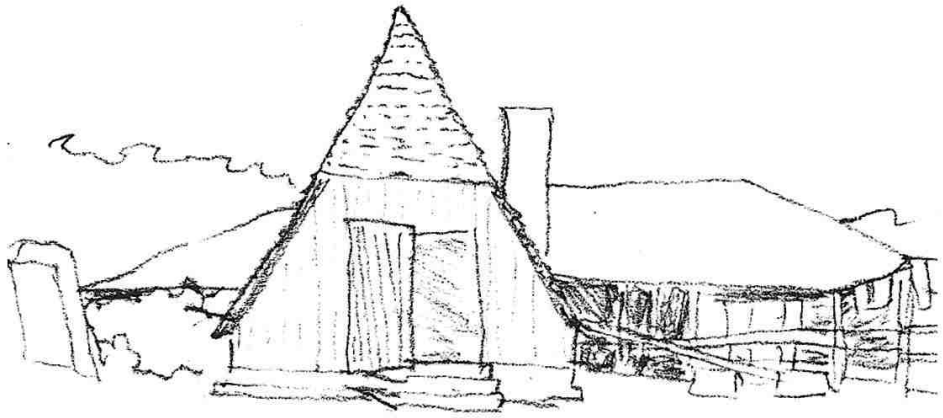
KALIMPONG

En fait, nous n'avons qu'un seul parrainage à apporter. Lama Euser est en retraite à la frontière du Bouthan. Nous l'aimons bien, Lama Euser, nous avons eu la joie de l'avoir à la maison, à Genève, pendant quelques semaines, et toute la famille l'a adopté, c'est lui que nos voisins appelaient « Le Monsieur Rouge ».
- Pas Loin, six kilomètres.
- Un peu loin, treize kilomètres.

Finalement, vraiment très loin, trente-deux kilomètres de piste dans la jungle, à la frontière entre le Sikkim et le Bouthan, 2000 mètres d'altitude. Fidèles à nos extravagances : brouillard et pluie, photos impossibles. Le parapluie multicolore dont je rêvais depuis longtemps acheté à Darjeeling déteint en lignes arc-en-ciel sur mon pull blanc, on dirait le stupa de Bodhnath. Lama Euser, en retraite complète : « Pas voir, pas parler ». Le serviteur lui a apporté l'enveloppe et nous a remis son cadeau : son châle de méditation.

A Kalimpong, le marché couvert s'est transformé en cascades alignées. Mon très cher parapluie s'accroche aux avant-toits de plastique, il n'y a plus de dentistes qui vendent de vieilles dents au détail, mais des articles à la mode, sacs d'école, bottes, fruits, légumes, que nous ne connaissons pas. Un enfant tient un sachet plastique dans lequel il y a un tout petit cochon qui hurle. Une petite fille si belle avec ses yeux passés au kohl, robe jaune sur sa peau soyeuse. Un homme arrive portant sur son épaule un énorme ballot, qu'il déverse par terre : des centaines de paires de lunettes optiques tombent en vrac, les clients se ruent sur cette aubaine et, pour quelques roupies, s'en vont ravis. Un marchand vend, à notre étonnement, des chaussures disparates à la pièce. Deux petits enfants tout nus que leur maman lave dans une écuelle. Une centaine de moinillons récitent leurs prières ; certains s'exercent à souffler dans une trompe trois fois plus grande qu'eux, d'autres soufflent dans les tibias rituels au rythme des gongs et tambours à double face, les petites chaussures alignées à l'entrée du temple.

Une éclaircie dégage un arc- en- ciel tout en rond autour du soleil. Le sourire de la fille de Nyma, quand elle s'est jetée dans nos bras. Nous demandons un congé spécial au responsble de son internat. Son père lui achète des habits, des livres, même des draps, pour son long séjour à l'école. Moi, je vais lui acheter des sous- vêtements qu'elle n'ose pas demander à son Papa, Rémy lui offre des petits cadeaux précieux. Au hasard des chemins, nous découvrons un temple d'architecture et peinture tibétaines, surmonté d'une croix: c'est l'Eglise des Soeurs de la Charité. A l'intérieur, une croix, un autel. Contre les murs: un chemin de croix, Jésus ressemble à Bouddha, les apôtres portent un costume tibétain. Dehors, quelques tableaux représentent les miracles accomplis par Jésus, il est peint debout sur un lotus avec une protubérance crânienne dorée. Nous avons appris que le prêtre, un missionnaire suisse, avait ouvert une ferme, produit du gruyère, des sucettes au caramel, du yogourth.



Il n'est pas facile de quitter Kalimpong.

Il n'est pas facile de quitter Kalimpong: le tenancier de l'hôtel refuse notre billet de cinq cents roupies, il craint que ce soit un faux. Nous devons attendre l'ouverture de la banque pour obtenir du change. Nous sommes chanceux de trouver enfin un chauffeur qui nous transporte jusqu'à Siliguri, la jeep date de la guerre, seuls les pneus sont neufs, une manette ouvre le pare- brise, les fenêtres n'existent pas, ce sont des parties de la bâche qui sont roulées entre deux averses. La seule route praticable ouverte aux insensés qui se déplacent par ce temps nous fait découvrir d'autres forêts, plantations de quinine, cardamome, fougères, un éléphant caché dans un bois. Plaines immergées, nuages, pluie. Notre chauffeur

tibétain fait des merveilles, nous arrivons à temps pour prendre notre avion, trois parrainages seulement ont pu être remis aux destinataires.
L'aéroport de Bagdogra se modernise. Nous découvrons les employés, derrière leur comptoir tout neuf, leurs ordinateurs ronronnant, même en pleine nuit, nous leur demandons l'adresse d'un hôtel, leur réglons le prix du trajet en taxi, passons à la banque.

DELHI

Arrivés à Delhi, nous prenons un taxi. La grande avenue est goudronnée en son milieu, sur les bords de la route, des piles de pneus de camions indiquent des garages. Notre taxi s'arrête pour réparer un pneu crevé. Je me ballade et remarque sur le bord de la route, un clou énorme, tordu complètement, puis un autre, et encore un autre. Le « réparateur » en a une petite réserve dans un bidon... pourquoi ? Hôtel indien, salle de bain en marbre, baignoire en marbre, room- service vingt quatre heures sur vingt quatre, air conditionné, ventilateur, draps blancs, télévision couleur, fax et téléphone. Dehors, trafic intense, passages piétons souterrains, feux aux carrefours, barrières de protection le long des trottoirs les plus exposés, trottoirs surélevés, mais défoncés, trafic en sens inverse. C'est décidé, l'Inde roule à gauche.

Un homme accoste Rémy sur un ton un peu sec « Merde » dit- il. Nous marchons encore un peu « Merde » nous répète un cireur de chaussures. Effectivement, sur la chaussure droite de mon noble époux, il y a une belle crotte. « Good luck * » continue le cireur qui enlève la chose. Je lui donne deux roupies. « Oh, Madame, je ne suis pas un mendiant, je veux cent cinquante roupies. » Là, nous rions de bon cœur à la plaisanterie. « Vous comprenez, je suis infecté ». C'est un passant qui parviendra à nous sauver de cette situation : il a vu le premier compère essayer de prendre mon sac au moment où je regardais la chaussure qu'il a intentionnellement crottée.

Nous nous tordons les pieds, il n'y a plus de vaches, ni de singes, ni de chameaux, mais des écureuils perchés sur des murs plantés de bris de verre, des chats sur les toits grillagés des décharges.

** chance*

Eparses et rares, quelques familles vivent par terre et cuisinent les chapatis pendant que nous passons entre le fourneau et leur vache étalée dans la poussière. Sourire éblouissant, fugitif, complice, inoubliable. Les vendeurs d'eau ont disparu, remplacés par les vendeurs de soda, qui s'annoncent en frappant les bouteilles de leurs ouvre- boîtes, les mendiants mendient, Wimpy, Pizza, Ketchup, Soda, c'est Delhi.

La circulation dense et périlleuse nous fournit nombre d'émotions diverses. Nous choisissons enfin de nous déplacer en pétrolette: chauffeur au guidon, nous trois derrière bien serrés. Certains chauffeurs trichent sur le prix, d'autres sur le trajet, d'autres mettent le compteur en route, mais il n'est pas réglé à zéro au départ. Des lignes jaunes ont fait leur apparition au centre des rues. Il y a par endroit des perchoirs à piétons, particulièrement aux centre des carrefours décorés de feux rouges. C'est là que les mendiants exercent leur spécialité: la mendicité à l'usure. C'est pire lorsqu'on est à pied, nul n'y échappe : si nous les ignorons, ils partent au bout d'un long moment. Si nous tournons la tête pour les regarder, dire non, ou autre, c'est fichu, ils ne nous lâchent plus. Si nous tournons la tête de l'autre côté, c'est pire : ils savent qu'on va craquer. Les enfants ont des territoires délimités. Si nous donnons à l'un, il en vient une dizaine. Un adulte ne réclame pas deux fois au même client, mais, certains réclament plus d'argent, d'autres nous insultent. La pétrolette nous sauve une fois de plus. Parfois, ce sont les gendarmes armés de gourdin qui prennent pitié des touristes affolés.

MISTER SINGH

Rémy et Nyma ont sévi au Majit- Market, leur technique est parfaite, ils sont redoutables. Il faut tout- de- même savoir qu'ils ont une sorte de langage particulier : Nyma parle un tout petit peu d'anglais, Rémy guère plus, mais il utilise quelques mots d'allemand, à peine trois de tibétain. Lorsqu'ils arrivent dans une échoppe, le marchand se frotte les mains avec le sourire. Nyma marchande, Rémy fait des signes cabalistiques, on pèse, on compte, on montre le total avec la calculette, le sourire du marchand diminue proportionnellement à la diminution du prix de vente. Finalement, Nyma et Rémy

partent avec le sourire... le marchand les remercie, rajoute un petit cadeau, offre à boire Limca et Coca, nous dit à la prochaine fois en donnant sa carte de visite. En fait il a tout de même gagné une très bonne journée. Mr Singh nous voit revenir à chaque voyage, nous connaissons sa famille, lui la nôtre, il connaît notre fille, il verra notre petite- fille également. Il est devenu un ami à barbe blanche. Pour nous, il n'y a pas de Delhi sans lui.

1993 GENÈVE

Nous sommes donc revenus après avoir pu distribuer trois parrainages seulement. Notre voyage a cependant permis de parler longuement avec les divers responsables, qui sont venus à notre rencontre. Nous avons étudié soigneusement l'attribution des parrainages. En effet, la situation familiale, l'âge, les lieux de résidence sont autant de paramètre à prendre en compte. Nous avons également insisté afin que les double- parrainages par famille soient évités. Nous avons demandé que les personnes en âge de travailler le fassent. Nous mettons au clair le calcul du change francs suisses - dollars - roupies en tenant compte des frais bancaires et sommes satisfaits d'apprendre que le montant intégral reçu par la banque est distribué pour les parrainages ou les projets.

C'est dans cette période que notre bureau échange la machine à écrire contre un ordinateur tout neuf et que le même phénomène se passe en Inde.

L'organisation des divers villages de réfugiés se répartit de plus en plus entre les autorités religieuses, laïques, médicales et tient compte de la collaboration de représentants désignés par les ressortissants tibétains. A notre très grand soulagement, nous obtenons des subventions d'autres organismes, fondations, et collectivités. Ce qui nous permet de répondre rapidement et efficacement aux différentes demandes qui nous parviennent de camps dans lesquels arrivent encore et encore de nouveaux tibétains réfugiés.

La campagne 5 centimes bat son plein et nous avons la confiance de certains commerçants qui mettent une tirelire dans leur magasin. Nous recevons ainsi un montant de Frs. 10'000.- de piécettes. Notre collecte permet de nourrir les élèves de différents villages, leur fournir un costume scolaire, financer le salaire de la cuisinière et fournir le matériel de cuisine et la vaisselle. En octobre, la première tranche de 200'000 roupies sera versée pour la construction des sanitaires de Mainpat. Nous recherchons des fonds pour l'achat d'une jeep ou d'un tracteur, étant donné l'isolement du camp.

A ce sujet, nous avons rencontré à Delhi, Madame la directrice du Tibetan Medical and Astro Institut de Dharamsala, le docteur et l'administrateur, tous deux de Rumtek. Nous avons précisé encore quelques points de détail fort utiles, étant donné que nous n'avions pas pu nous rendre dans le village. Nous avons également eu la joie de revoir S. Rimpoché avec lequel nous avons eu un entretien chaleureux et efficace.

1994

Les amis retroussent les manches et présentent l'Association lors de fêtes, semaines tibétaines, manifestations culturelles, articles dans les journaux. La quantité de travail augmente en proportion, nous sommes en contact avec huit camps différents. Nous sommes sollicités pour présenter notre action 5 centimes = un repas scolaire auprès de plusieurs écoles en Suisse romande, ainsi que des clubs d'aînés. Ce sont des moments de joie, de découvertes et de partage intensifs et chaleureux. Nous découvrons que les participants, petits et grands, sont très motivés, intéressés et contents de collaborer à cette aventure.

Cette année nous battons notre record : 365 kilos de piécettes, un kilo par jour, 200'000 piécettes. Cependant, nous avons besoin de plus du double ! Nous nous souvenons qu'en 1989, la première année de notre récolte, un an avant l'action française « pièces jaunes », c'est 45 kilos qui nous avaient été remis...

1995

A Bandhara, la famille d'une jeune fille nous demande de l'aide pour financer ses études d'infirmière. Nous acceptons, mais entre- temps la jeune fille meurt d'une déficience cardiaque. La famille avait emprunté à tout le voisinage pour couvrir les frais d'accompagnement et d'hospitalisation, de transport, etc. Nous avons accepté de rembourser la dette et c'est Mr Norbu qui nous remercie.

NORBU

C'est le chef laïc du camp. Le « Representative » comme on dit. Quand on le rencontre, les corps s'inclinent, les mains se joignent devant soi et, respectueusement, on lui tire la langue. A sa demande, ETRE construira un dispensaire, des dizaines de toilettes : nous ne paierons que le matériel nécessaire, les habitants, eux, fourniront la main d'œuvre. Mais, à notre grande surprise, les astucieux et économes tibétains ont profité de leur fosse septique pour y planter de jolis tuyaux fins et ainsi amener le bio- gaz à la cuisine. Nous achèterons également l'ambulance, les habits scolaires, les repas, financerons les salaires des maîtresses et personnel soignant du home pour personnes âgées, nous leur installerons des ventilateurs.

Nous assurons les repas scolaires, salaires et frais d'ambulance. C'est à Bandhara, que les jeunes adultes ayant quitté trop vite l'école pour aider leurs parents, vont bénéficier de « l'école du dimanche » que nous finançons sur trois ans, afin de recevoir des cours donnés par des spécialistes concernant : l'hygiène, la gestion familiale, la politique indienne, la religion, etc...

1997

Le jour de son arrivée à Chauntra, lorsqu'il s'est assis à sa table de travail, Norbu nous a envoyé la toute première lettre de son nouveau mandat. Le village a souffert d'un incendie, tout est à faire, la longue liste suit, ETRE a été d'accord pour tout. Vraiment tout: route, champs, ambulance, achat de bétail, micro- projets pour donner du travail aux personnes sans qualification tels que la ferme, atelier de tissage, fabrique de nouilles, cours tailleurs-couturiers, groupes folkloriques, et les parrainages, là aussi, de personnes âgées, les compléments nutritionnels scolaires pour trois cent cinquante enfants, construction de la crèche, salaires des maîtresses, repas, achat et construction de place de jeux pour les enfants de « Toutim », ainsi que les compléments nutritionnels.

Nous finançons les programmes nutritionnels aux crèches et écoles, ainsi que l'aide aux personnes âgées, les fournitures de costumes traditionnels, développons la fabrique de nouilles, mettons en route la construction du centre artisanal baptisé « shopping-complex » qui abritera 8 magasins et un restaurant, afin de vendre les produits des ateliers.

Cette période de demandes intensives, nous emmène dans un développement que nous n'aurions pas soupçonné il y a quelques mois seulement: vingt cinq sanitaires, et une ambulance pour le Madya Pradesh, cinquante sanitaires pour Bandhara, création d'un dispensaire, locaux d'étude, fonctionnement de la crèche, les repas scolaires, ambulance, logement pour enseignants dans le Nord Kanara, troisième étage de l'hôpital au Sikkim, réparation des sanitaires pour l'Himachal Pradesh.

Tout en assumant notre travail en Inde, nous recevons des demandes de renseignements en tous genres concernant le Tibet, l'Inde, l'aide possible, les voyages possibles, même parfois les adoptions possibles. Heureusement de nouveaux amis, groupements, commerçants nous rejoignent, leur aide efficace pour les collectes, gestions informatiques, informations, représentations, nous est infiniment précieuse. Nous sommes demandés pour présenter nos projets auprès de la presse, la radio locale, par des associations identiques à l'étranger, offres d'emploi, le téléphone sonne même le dimanche.

Nous préparons l'organisation d'une visite du sud et du centre de l'Inde, afin de rencontrer les responsables des nouveaux camps que nous aidons, mais que nous ne connaissons pas encore. Nous avons tout un ensemble de démarches compliquées à effectuer, qui nous demandent des semaines et des semaines de travail. Pour chaque endroit, nous allons demander des visas spéciaux pour « restricted area » (région protégée). Il s'agit de faire coïncider les différents délais requis par les autorités locales, tout à la fois avec les dates prévues pour le voyage de Suisse en Inde et les délais nécessaires pour l'obtention du visa indien. Nous nous efforçons énergiquement à organiser notre programme, mais ne savons absolument pas ce qu'il nous sera possible de réaliser.

1998 Rémy, Francine, Nyma, Tachi

Ceux qui marchaient hors du chemin
on atteint la ville,
ceux qui suivaient la route se sont perdus
Kabir - K.Gr.pada 175

DELHI

A notre débarquement dans le grand hall du Indira Gandhi Airport, Norbu sa femme nous attendent tenant en évidence un carton « attendons Remy et Francine Champion ». Les formalités facilitées au maximum, nous permettent de récupérer nos bagages, toujours aussi volumineux, malgré notre désir de voyager léger, de passer au guichet de la banque, la douane « lumière verte », de trouver un taxi nous emportant dans la nuit jusqu'à notre hôtel. Dans la chambre, le repas composé d'omelette aux oignons, toasts, fruits, nous attend recouvert d'un délicat papier blanc, il est deux heures du matin, nous buvons le champagne reçu dans l'avion tous les quatre, nos amis tibétains le préfèrent délayé dans du coca- cola.

Au réveil, nous sortons pour constater les ravages de la civilisation : autoroute sous les fenêtres, voitures emmêlées, le même tintamarre, mais hélas, plus de piétons, plus de mendiants, plus d'humains dans les rues : des chauffeurs- chauffards, des femmes en sari et casque assortis à la couleur de leur moto. Les sikhs remplacent leur turban traditionnel par le casque. Il n'y a plus de Tibetan market, il est repris de fond en combles par les marchands cachemiris, qui ont dû quitter Shrinagar pour pouvoir subsister. Sur une place en plein soleil, un attroupement autour de 7 tibétains qui font la grève de la faim. Le Dalaï Lama a passé leur rendre visite ce matin, nous leur apportons à chacun un litre d'eau et une kathag, quelques soldats indiens veillent à leur sécurité et à la nôtre.

Les Tibétains de Delhi ont fermé leur échoppe pour la journée et c'est ainsi que nous allons nous reposer quelques heures dans le Fort Rouge. A l'entrée de l'enceinte fortifiée, les marchands nous proposent toutes sortes de marchandises attrayantes, colorées,

parfumées d'épices, avec un sourire engageant et des yeux de biche. Nous savons que notre voyage sera long, c'est la seule raison qui nous aide à ne pas nous laisser céder à la tentation. Quelques mètres plus loin, les jardins moghols nous attendent, les femmes en sari multicolore marchent nonchalamment dans les allées ou se prélassent sur le gazon bien frais, bien vert. Les vieux bâtiments aux motifs de marbre incrustés, plafonds rehaussés de verre argent et or, afin que les coupoles, éclairées par le soleil, se reflètent dans l'eau qui ruisselle dans les différentes pièces.

Dans le parc, les enfants courent partout, les familles pique-niquent dans l'herbe, les mendiants se regroupent à l'ombre des grands arbres, c'est là, il y a longtemps, que nous avions vu des montreurs d'ours pour la première fois. Eux aussi ne sont plus là.

Après une sieste bien méritée, nous nous retrouvons tous les quatre pour aller nous régaler dans un restaurant choisi pour la qualité de ses momo*. Tsering Lhamo nous indique l'agence de voyages qui réservera les billets de bus pour nous jusqu'à Dharamsala et l'avion pour Goa, elle nous montre également où se trouve l'arrêt du bus. Et c'est là que, tout à coup, Rémy réalise qu'il a oublié son sac. Le précieux sac qui contient les billets d'avion pour notre retour, les passeports, les visas et autres ingrédients totalement indispensables à notre voyage. Envolée de quatre ahuris qui courent dans la ruelle encombrée de chiens, de charrettes, de joueurs de carambole, et finalement parviennent au restaurant : le sac est là, intact. Merci Bonne étoile.

Debout aux aurores, car, naturellement, ni la montre, ni le réveil n'ont sonné, forcément, j'avais arrêté les deux sonneries. Le taxi nous emporte tous au terminal « Delhi domestic airport », attendons longtemps avant de prendre l'avion, attendons encore patiemment dans l'avion avant qu'il ne décolle, et, finalement, après un petit déjeuner copieux, nous montrons nos billets à l'équipage : nous sommes en train de manquer la correspondance Bombay- Goa. Aidés de l'équipage, nous descendons de l'avion au moment où les passagers pour Goa sont en train d'embarquer. Escortés d'un employé, nous courons prendre un bus, sortons de l'aéroport, y rentrons à nouveau par une autre porte, trouvons par miracle le

**petits raviolis tibétains*

poste de contrôle, passons à un autre contrôle, courons dans un bus qui nous attend et qui nous emmène à l'identification des bagages et courons attraper notre avion au vol... enfin presque.

GOA

A l'atterrissage à Goa, nous sommes stupéfaits de découvrir que tout est là : nous, les bagages, Nyma en shorts rouges, Tachi, toujours le même, nous met le collier de fleurs autour du cou, les kathags, les larmes aux yeux, (cette fois, je ne suis pas la seule), et ces affreux touristes (les autres, bien sûr), qui nous regardent bizarrement.

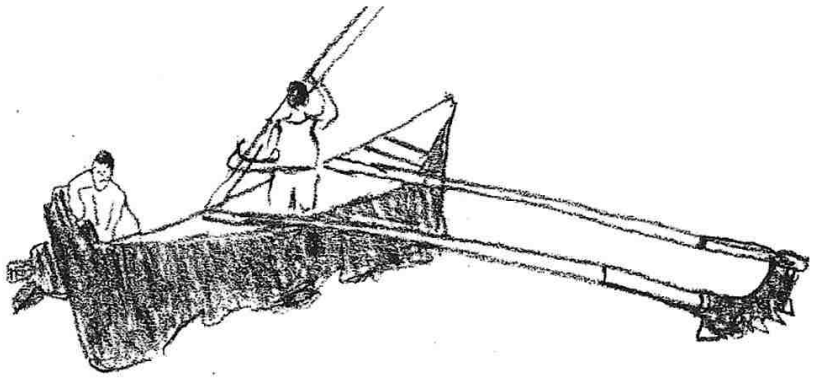
Nous arrivons à notre pension, au bord de la mer. C'est la première fois que Tachi voit la mer. Il la goûte, elle est salée. Nous marchons pieds nus le long du rivage, le soleil descend à l'horizon, le pêcheur n'a trouvé qu'un seul poisson. Tachi, Nyma et nous, la tombée de la nuit, le repas végétarien, et nous discutons, discutons, discutons : nous avons 15 ans à rattraper. Rentrons à la nuit tombée, ensuivant les guirlandes de lumières multicolores.

C'est d'accord, Tachi et Nyma viennent avec nous pendant un mois.

C'est en nous rendant en bus visiter Goa, que Nyma nous fait descendre au milieu de nulle-part. Nous le suivons, moitié confiants, moitié méfiants, il nous fait signe de le suivre, et nous attire au bord de la mer, où un tout vieux bac bleu, rouillé, fumant, attend les passagers. Tachi est tout pâle, il met les pieds pour la première fois sur un appareil flottant. Pour se rassurer, il regarde tout, scrute chaque détail, constatant qu'il n'est pas encore noyé, il se détend et la fin du parcours lui redonne le sourire.

Old Goa, centre touristique et pèlerinage, la plus grande basilique de l'Inde dédiée à Saint François Xavier, missionnaire et bras droit de Saint Ignace de Loyola, venu convertir les moghols du moment. Parti ensuite pour convertir la Chine, il est mort de fièvre. Son corps, rapatrié à Goa, est demeuré intact pendant plusieurs années. L'intérieur de l'édifice est orné de fresques dorées, de statues. Dans le clocher une cloche d'or sonne l'heure, nous avons plus l'impression d'être au Portugal qu'en Inde.

Ce soir: momo cérémonie chez Nyma, Tachi cuisine. Deux pièces vides, un wc, le ménage a été fait, la cuisine et les commissions également: kérozène, légumes, farine, viande de mouton. Dans l'espace vide, contre un mur, deux cantines l'une nommée « Nyma », l'autre « Leh- Goa », dans le coin cuisine: une natte bien propre qui sert de table de cuisine, deux, peut- être trois assiettes en alu, les services empruntés au voisin, c'est un marin qui n'est là que deux mois par an. Selon la coutume, Tachi se met au travail: il lui faudra deux heures pour préparer les momos pour Rémy et moi, et une autre heure pour les préparer pour lui et Nyma. Tout d'abord, préparation de la pâte: farine, sel, bien mélanger, faire des boulettes de la grosseur d'une noix, toutes absolument identiques, rondes, parfaites. Ensuite, hacher menu un beau morceau de mouton - le gigot de préférence - au couteau, ainsi que l'oignon, à parts égales, puis quelques épices, mélanger le tout. Aplatir très soigneusement les boulettes, placer en leur centre les rations égales du mélange, les refermer en les pinçant joliment pour faire des petits paquets élégants, les cuire à la vapeur du bouillon préparé avec les os du gigot assaisonnés de quelques herbes tout ceci chauffant tranquillement sur le petit fourneau à kérozène.



Nous louons un bateau à balancier.

Ce matin, la mer est calme, nous louons un bateau à balancier pour aller voir les dauphins. Tachi est encore plus blanc qu'hier. Nyma n'en mène pas large non plus. Le bateau monte et descend les vagues, nous sommes secoués, giclés, les dauphins prudents tout- de- même nous montrent leur dos puis glissent dans la mer. Nous sommes heureux. Plus tard dans la journée, les trois hommes m'accompagnent à la plage, afin que je puisse enfin me baigner.

En fait, même à la plage les coutumes sont légèrement différentes des nôtres. En un instant des dizaines d'hommes sont apparus, dès que je me suis retrouvée en costume de bains. Quelques familles d'indiens se baignent en poussant des cris stridents, en riant, je me suis donc jointe aux dames en sari, dans l'eau, les messieurs en slip, jouent un peu plus loin. J'ai attendu qu'ils repartent pour oser sortir de l'eau en courant et me cacher derrière mon linge de bain. Mes trois gardes du corps ont disparu.

Aujourd'hui, c'est un jour tranquille. En fait, ça aurait pu l'être si ... il n'y avait pas eu une nuit blanche pour Rémy qui a entendu les singes jouer sur le toit de tôles; si nous avions pu atteindre Mundgod au téléphone pour les prévenir de notre passage et savoir si les visas sont bien arrivés pour nous; si Rémy n'avait pas malencontreusement vidé la salière dans son omelette du matin; si - cette fois c'est moi - je n'avais pas secoué les puces à la serveuse parce que la salière avait un bouchon qui était resté ouvert; si je ne m'étais pas dégagée par une astuce de kick- boxing d'une personne qui s'était saisie de moi des deux mains pour m'obliger à acheter des bricoles.

Tachi et Nyma sont en quête d'un chauffeur et de son véhicule pour partir demain pour Mundgod.

Deux cents trente- deux kilomètres. Huit heures de taxi. Un minibus Maruti blanc, tout neuf, tout propre, un chauffeur très gentil et son fils de dix ans. Nous quittons notre ami porc- épic, gourmand et fructivore gardien du jardin de notre pension, dont nous sommes très fiers de caresser le bout du museau et lui offrir les bananes qu'il saisit de ses deux pattes avant.

Des kilomètres de jungle, des termitières.

Des kilomètres de jungle: des roseaux très fins, des singes, des termitières, des villages de maisons au toit de tuiles, des bœufs andins parfois décorés de guirlandes de fleurs, les cornes peintes

chacune d'une couleur différente, l'une bleue, l'autre jaune, les charrettes en bois tirées par des vaches, des buffles, partout se promènent des petits cochons noirs, des chevrettes. Des chiens, des corbeaux, se disputent les déchets jonchant les décharges malodorantes. Les parfums sucrés des fleurs d'hybiscus, bougainvilliers, bégonias, acacias se mêlent aux senteurs d'épices cuisinés à toute heure de la journée dans ces maisons de briques sèches, basses et fraîches. Dans la jungle, des pancartes nous préviennent de rester dans les voitures, « danger tigres ».

MUNDGOD

Arrivés à Mundgod, nous nous trouvons dans le cœur d'un campus de trois mille étudiants tibétains. Il en sort de partout. L'Abbé du monastère nous octroie un traducteur, accompagnateur, secrétaire, polyvalent et efficace dans tout ce qu'il fait. Dans des villages avoisinant, il y a un total de dix mille habitants, tous réfugiés. Une chambre nous est préparée, il y a l'eau courante dans la salle de bain. L'Abbé nous fait la conversation, le secrétaire note, le traducteur interprète, un moine part à la ville chercher nos visas et réserver nos places dans le train pour la suite de notre périple.

La triste nouvelle nous parvient : trois des grévistes sont morts à Delhi. Ce soir, une marche aux flambeaux rassemblera tous les habitants pour une prière.

Les jeunes moines ont des journées bien remplies : debout à quatre heures pour les enseignements dans le temple. Ils sont si nombreux, que beaucoup sont dans la cour. Sept heures : petit déjeuner de thé tibétain, puis une ou deux heures d'étude. A dix heures, chacun court se changer pour travailler : agriculture, construction, imprimerie, reliure, cuisine, marché, bureau etc. Casquette visière sur la nuque, blue- jeans, T- shirts colorés, changement de décors. Vers quinze heures retour au monastère pour les cours de logique. Par groupe de sept ou huit, l'un d'entre eux debout, faisant de grands gestes et des frappements de mains, semble menacer celui qu'il interroge, les autres aident à répondre, puis on change, les notes seront données sur la qualité des réponses, ainsi que celle

des questions. Le soir venu, prières, études, logique, jusqu'à neuf heures, les accros terminent à minuit. A l'âge de dix-huit ans chacun décide de son avenir religieux ou laïc.

La chaleur augmente. Nous visitons en voiture les différents villages qui forment le camp. L'hôpital est très rationnel : une salle de soins, une pour l'oculiste, une pour le dentiste, une pour les prothèses, une pour les accouchements, une pour les pansements. Deux grandes chambres de treize lits : pour les femmes, et pour les hommes. Une fois par mois le médecin de cet hôpital vient dans le dispensaire que nous avons créé. Il est sous la responsabilité d'un moine, ancien infirmier à l'armée. Cet homme dévoué soigne les petits bobos, distribue les médicaments que les malades viennent demander en passant leur bras par la fenêtre. Le dispensaire comporte une pièce de soins, une pièce d'accueil, une salle de pansements. Les médicaments sont fournis par une association hollandaise.

A l'école, une coordinatrice gère les parrainages des enfants. Ici, les parrainages nominatifs sont partagés entre tous et l'excédent est réservé pour les personnes âgées. Elles aussi ont maintenant une jolie maison toute neuve, elles sont environ une centaine, peuvent sortir dans le village et jouissent d'une salle couverte pour se réunir le soir et écouter les enseignements du Dalaï Lama à la radio. La fabrique de tapis tourne à plein rendement et il manque des tapissières. A la librairie, on recopie à l'ordinateur des livres qui ont été sauvés du Tibet, ils servent aux enseignements, à l'étude, à la vente dans les autres écoles. La fabrique de nouilles, également tenue par les jeunes moinillons, est d'une propreté surprenante, tout brille, sent bon. Les nouilles très longues sèchent au soleil ou dans une pièce réservée lorsqu'il pleut. On dirait de grandes tentures souples et délicates.

La cuisine est démesurée à nos yeux : trois machines brassent les quatre cents kilos de farine nécessaires à la fabrication de chapatis (galettes), la casserole est portée par six personnes, nous avons vu une vache à côté, elle aurait pu entrer dedans sans aucun problème. Une cuisinière de plus de trois mètres de côtés, comportant trois foyers allumés tous ensemble sert à la confection des chapatis, deux autres cuisinières, bien plus vastes de huit foyers, pour le thé et les casseroles de légumes.

Le centre pour étudiants auquel nous avons contribué à la réalisation est maintenant construit, cent cinq élèves sont en formation et des chambres sont réservées pour les nouveaux arrivants. Le dispensaire soigne une centaine de patients chaque jour et nous envisageons la construction d'un petit hôpital, un peu comme celui de Rumtek.

KOLLEGAL

Pour nous rendre chez Tachi, qui tient absolument à nous recevoir « C'est tout près » nous allons jouir de vingt- deux heures de train jusqu'à Bangalore. Photos, souhaits, cadeaux, kathag, larmes aux yeux, nous quittons nos amis sur le quai de la gare, encombré de bagages, de familles qui dorment sur le quai, de marchands ambulants qui hurlent et nous trouvons enfin notre wagon, notre compartiment, chacun sa place, tous séparés les uns des autres. Dans chaque compartiment il y a six couchettes, plus deux face à la porte, dans le couloir. Chaque fenêtre est protégée par cinq barreaux horizontaux, trois ventilateurs brassent l'air chaud inlassablement. Chacun s'installe dans son drap de couleur, les jambes repliées, fait semblant d'ignorer la crasse, les pieds sales, le balancement du train. Nos bagages enchaînés au- dessous des banquettes.

Arrivés à Bengalore, nous prenons un taxi pour les cent quatre-vingt kilomètres restants, il nous faudra huit heures. Dès le départ, nous réalisons que, soit la voiture est totalement en ruine, soit le chauffeur n'a jamais conduit. Tout part dans tous les sens. Jusqu'à la panne, en pleine campagne, le chauffeur part sur le porte-bagages d'une bicyclette chercher un bidon d'huile, je suis assise dans les racines d'un arbre centenaire, les buffles me regardent, Tachi dort, Nyma aussi. Rémy reste dans la voiture pour la garder, le carter est cassé, le ressort de je ne sais quoi tient avec un fil de fer que Nyma a accroché, le radiateur coule, coule, coule, le chauffeur n'est pas content, nous non plus...

Traversons le pays des singes à tête rouge, des lézards, des oiseaux, des éléphants sauvages, des sangliers, des petites routes sinueuses, des petites pannes, encore, jusqu'au village où toute la famille

nous attend, maman, grand- mère, enfants, chacun nous accueille, nous nous écrivons depuis de si nombreuses années. Le lieu est propre, simple accueillant, la cuisine se fait par terre, le bâtiment qui regroupe cuisine et écurie a été construit à la main avec les pierres qui ressortaient du champ de maïs. Le maïs aime qu'on le soigne, pour venir à maturité, il demande de l'eau, des soins, et, c'est à ce moment- là, juste avant la récolte, que les éléphants viennent tout écraser pour se régaler des épis juteux.

Nous rencontrerons le chef du camp, pour nos visas. Nous visiterons l'école où vingt- sept enfants s'entassent dans neuf mètres carrés, nous verrons les petits faire la prière avant de manger leur dal-rice (riz- lentilles), L'enseignant doit se tenir sur le pas de la porte pour dispenser ses cours. En ce lieu, les parents sont très pauvres : nous acceptons de prendre en charge le soutien financier pour les repas scolaires, ainsi que la construction de deux nouvelles classes nettement plus grandes.

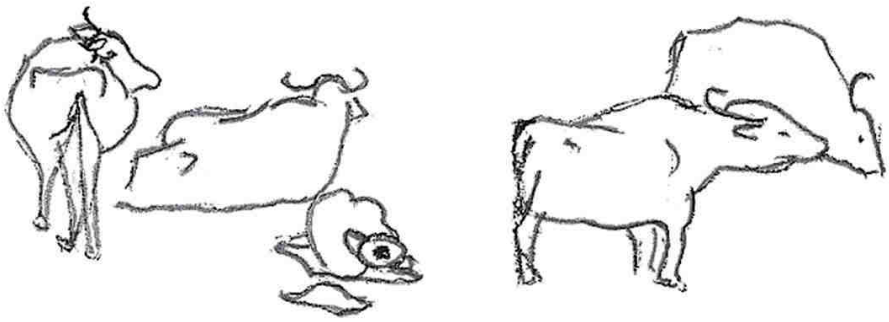
Rémy ira faire la sieste, j'irai discuter avec les mamis, nous mangerons comme des rois, seuls, dans la chambre, tous les autres à la cuisine, nous dormirons comme des bébés dans notre belle chambre propre, tous les autres à la belle étoile, le chauffeur dans sa voiture.

Le chauffeur est brahmine: il ne mange pas d'œuf, de lait, de beurre, de viande, Rémy ne mange pas de piments, moi, pas de lait ni de beurre, Nyma a trouvé son médicament (hem ! comprendre : whisky). Tout le monde rigole, Dawa, la femme de Tachi, le bébé dans le dos, et moi nous promenons. Tachi Happy.

Retour en dix heures de taxi: avons quitté notre paradis à huit heures, subi notre première panne à dix heures, c'est bientôt midi. L'arbre sous lequel nous nous abritons est grand, son ombre fraîche, nous vivons à l'indienne: une dame qui nourrit son mouton à la main m'offre des chapatis, le berger dort, ses buffles autour de lui.

Le carter est bel et bien fendu, notre chauffeur a de nouveau fait du vélo- stop. Il est revenu en pétrolette avec le garagiste, qui a essayé en vain d'ôter le carter. Le garagiste est reparti en stop chercher du

mastic pour colmater la fente. Revenu en vélo avec le mastic, il a reboulonné, remis de l'huile. Avons encore attendu que le mastic soit sec. Les bus nous dépassent, les minibus aussi. Ce soir, nous mangerons chinois... peut- être.



Le berger dort, ses buffles autour de lui.

BANDHARA

Fax, banque, confirmation des « tickets ok », sourire de l'employé. Nous nous imaginons ce soir, tous les quatre, dans un compartiment climatisé, pour « 4 person only » (4 personnes seulement), tranquilles, deux mille kilomètres dans un hôtel roulant.

Notre taxi a déjà chargé la montagne de bagages hétéroclites qui nous accompagne depuis Goa. Trouver notre train n'est pas si simple. Nyma s'étant fâché avec les coolies au sujet du prix, nous sommes bons pour le suivre chargés comme des mules. Passer sur le pont d'acier qui enjambe les voies, descendre les escaliers, trouver le panneau d'affichage sur lequel nous pouvons lire notre nom, les numéros du train, du wagon, du compartiment. En fait, les coolies, ont un rôle important lorsqu'on voyage: ils transportent les bagages, nous guident dans le dédale des gares, savent trouver le train, installer les bagages dans les bons compartiments. Nyma et Tachi nous laissent avec les bagages pour découvrir que leur place sera dans un wagon populaire. Notre wagon touriste n'existe pas, il n'y a qu'un seul d'entre nous dont la place est confirmée, c'est le même entassement que pour venir, nous serons neuf à coucher sur nos six couchettes. Nous allons donc vivre dans cet espace étroit avec une dame, sa mère, ses deux garçons, qui, eux

n'ont qu'un seul billet OK. L'air conditionné ne fonctionne pas durant les arrêts. Nous apprenons à vivre sans bouger, une fois les colis solidement fixés à l'anneau sous le siège, les jambes coincées tant que nous ne sommes pas assis en tailleur.

L'Inde plate, régulière, défile derrière les vitres opaques et rayées, les bœufs blancs et maigres, les buffles gris, les chèvres brunes et noires, les petites gares qui passent trop vite. Le train est si long, que nous ne voyons ni le début, ni la fin. Nous n'entendons pas le sifflet que le cheminot actionne presque sans arrêt, ni tous ces bruits de gares, cris des marchands, des enfants, les annonces par haut- parleurs. Lors des arrêts, notre wagon est bien en dehors de la gare. Dans le wagon précédent : la cuisine, fort bien installée, on peut commander tout ce qu'on veut et nous nous régalons de tout ce qu'on nous apporte : tchai*, thé noir, café, riz, légumes, chapatis, viande, œufs, soupes, jus de fruits.

Les femmes en sari grimpent sur les couchettes supérieures avec aisance et froufrou, à l'abri relatif des passants, des gamins, des vendeurs en tous genres qui montent à chaque arrêt. Avant la nuit, distribution d'oreillers, couvertures, draps propres qui embarrassent d'autant les petits espaces qu'on croyait libres. Pour dormir quelques petites heures, Rémy et moi dormons tête bêche sur une seule couchette étroite : si tu bouges, je tombe, pendant que la pauvre maman passe son temps de sommeil à choyer sa mère, ses enfants exigeants, qui tous la traitent en esclave.

Nous pensons à Tachi et Nyma qui sont debout dans un compartiment de troisième ou même quatrième classe, sans bagages, puisqu'ils sont au- dessous de notre banquette, enchaînés aux nôtres. Les gamins sont de plus en plus insupportables et odieux avec leur maman. Elle a des cernes profonds sous les yeux. Nous économisons nos forces durant la journée de voyage, ce soir, nous aurons encore deux cents kilomètres en jeep avant de parvenir au Bandhara Tibetan camp.

Il fait nuit depuis longtemps lorsque le train s'arrête enfin. Rémy décharge les bagages, nos deux compagnons nous rejoignent, ils ont voyagé debout, sans air conditionné, fenêtres fermées, pendant les vingt- huit heures de trajet. Nous attendons les amis de Bandhara,

mais les quais se vident, nous restons tous les quatre. A la sortie, personne. J'essaye d'aller téléphoner dans une de ces petites échoppes ouvertes nuit et jour, mais la ligne ne fonctionne pas. Rémy insiste pour attendre encore. Coolies, rickshaws, mendiants nous harcèlent, on nous dit que Bandhara est à sept cent cinquante kilomètres. Impossible d'y aller de nuit en taxi. Comment et où dormir. Si notre contact ne vient pas, c'est la fin de notre voyage, nous ne pouvons nous rendre dans les camps suivants, mais on nous y attend depuis si longtemps...

C'est alors qu'arrive en courant un tibétain à casquette. La gare a trois accès, nous attendions à une sortie, ils étaient depuis trois heures à l'autre bout. Notre chauffeur et son aide nous installent dans un petit hôtel simple et nous nous jetons sur les lits sans prendre le temps de rien du tout. Nos quatre larrons vont manger quelque part, et arroser leur rencontre.

Nous aurons pour cinq heures de route. Le Bandhara dans lequel nous nous rendons n'est qu'à 80 kilomètres. Il existe effectivement un autre village du même nom à plus de 700 kilomètres. Nous admirons les maisons basses leur toit en deux parties, en briques recouvertes de terre, peintes en bleu, une grande belle route, des vélos, des singes à longue queue recourbée sur le dos, des temples dédiés à un bienfaiteur qui, bien que de caste inférieure, a grimpé les échelons de la société pour parvenir au gouvernement et obtenir que les « low- cast* » obtiennent l'accès à l'école, la gratuité, ainsi que l'accès à une pratique religieuse. Longeons un canal rectiligne bordé d'acacias en fleurs, croisons les chars attelés à deux bœufs à bosse, cornes bleue et jaune, le pas tranquille et régulier, les travailleurs en dothis colorés. Au barrage d'irrigation, les enfants jouent dans l'eau, les autres vont à l'école à deux ou trois par vélo. Le plus beau, c'est ce tout petit garçon qui pédale en danseuse sur son énorme vélo noir, sa grand- mère édentée assise en amazone sur la selle.

Le barrage a créé un lac immense, qui apporte une touche inattendue de fraîcheur dans cette partie de la jungle un peu sèche, les tigres ne sont pas loin, leur odeur de fauve flotte ici et là, les singes ont mis leur culotte rouge, les termitières, chefs- d'oeuvres

**personnes de la caste des intouchables*

d'architecture, nous étonnent par leur diversité, j'aimerais les photographier toutes. La chaleur intense oblige tout être vivant à se mettre à l'abri et faire une sieste jusqu'en fin d'après- midi. Même à l'abri, il fait plus de 40 degrés.

Découvrons avec soulagement le village propre, bien nettoyé par chacun de ses habitants. Sous un grand acacias fleuri de jaune, tout près du temple et du réservoir, un petit bungalow, une véranda un peu surélevée à l'abri du soleil, deux chambres toutes simples meublées de deux lits couverts de draps neufs, une table, un ventilateur, un gros lézard, une grande souris, et, sur le toit, a grands bruits d'ailes et cri guttural, s'envole majestueusement le paon, notre voisin du dessus. Salle de bain, wc turc, eau tiède. Le village est tranquille, paisible, le soir, au coucher du soleil, tous les habitants se retrouvent sur la place pour réciter les prières quotidiennes, la Longue Vie au Dalaï Lama, et les prières pour les grévistes de la faim.

Eh oui, c'était une fausse nouvelle, ils sont tous en vie.

Le ciel se garnit d'étoiles toutes proches, les lucioles voltigent, il fait moins chaud, personne n'a envie d'aller se coucher. Notre Nyma a fait la leçon au cuisinier, la nourriture est délicieuse, sans épices, buvons de l'eau en bouteille, du thé noir, servis discrètement par un serviteur pas très beau. Toujours souriant, efficace, un peu plié en avant, il voit tout, nous sert avant que quelque chose nous manque. Il marche en balançant son corps de gauche à droite, les jambes courbes, pantalons retroussés aux genoux. Il est vraiment unique.

Visite du camp dans lequel, nous avons financé la construction des sanitaires. Les habitants ont profité d'installer le bio- gaz. Jouxtant les wc, une fosse à ciel ouvert dans laquelle est ajouté du fumier, de l'eau. La chaleur dégagée par les gaz est récupérée dans de fins tuyaux qui alimentent le réchaud dans la cuisine. L'école, qui fait partie des actions « 5 centimes », abrite les classes des petits. Ils nous attendent en costume, fleurs et kathag en main; les maîtresses leur ont appris des chants en tibétain et en anglais qu'ils chantent pour nous. Nous sommes très émus par tant de délicatesse, retenons nos larmes une fois de plus, prenons

des photos, et admirons la cuisine. Grâce aux pièces de 5 ct. nous finançons également le salaire des deux cuisiniers. Leur cuisine est minuscule, peut- être deux mètres carrés pas plus. Un fourneau de terre dont le foyer éclaire l'espace. Une toute grande casserole chauffe de l'eau pour le thé. En fait, il est de coutume de construire soi- même sa cuisinière. De la terre glaise, de l'eau, et l'on érige une structure rectangulaire, vide en son centre, puis, à l'aide d'une bouteille, on creuse un cercle qui permettra d'aérer le foyer. Sur le devant une assez grande ouverture permet d'introduire petit à petit dans le foyer une longue bûche à la fois. L'école n'a pas le bio- gaz.

Le dispensaire, dont nous assurons la complète rénovation et l'agrandissement, est en bonne voie. L'hôpital le plus proche est à quatre- vingt kilomètres. Nous étudions la possibilité de participer au financement de la maison des personnes âgées qui sont nombreuses dans ce village. Le village est très soigné et propre, les sanitaires munis de tuyaux pour le chauffage au bio- gaz sont entretenus scrupuleusement. Nous allons acheter une centaine de vaches pour contribuer à l'alimentation des deux cent vingt- cinq familles indiennes et tibétaines qui habitent dans cette région.

Le soir, nous sommes réunis dans la cour à ciel étoilé, électricité intermittente, lucioles facétieuses. Instants précieux d'amitié, de partage, le responsable du village, les membres du comité, nous sommes tous là, demain, il nous faudra bien partir.

A deux heures du matin, le paon n'a pas eu le temps de nous réveiller. Deux chauffeurs se relaieront pour le trajet de cinq cent quatre- vingt kilomètres à travers le Madya Pradesh. Le cuisinier nous sert du thé, notre ami serviteur nous offre les kathag, un repas pour midi est caché sous le siège. Le chauffeur attitré de la jeep a la permission de conduire d'un état à l'autre, ce qui n'est pas toujours le cas. La jeep, que nous avions financée, peut servir d'ambulance et tous les habitants du camp ont la possibilité de l'utiliser en cas d'urgence. Elle est toute propre, dorlotée, soignée par le chauffeur tout fier.

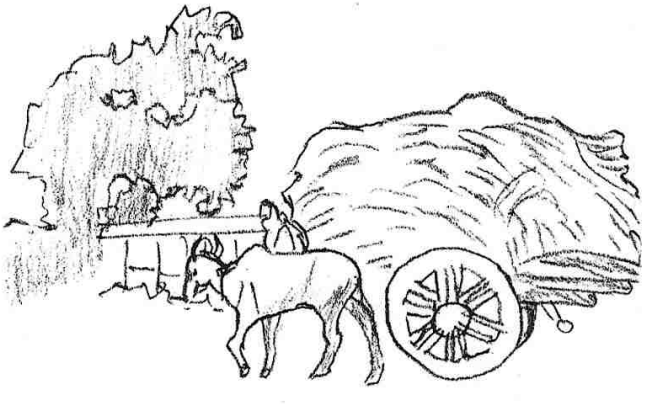
MAINPAT

Nous longeons le canal et les oiseaux réveillés par les phares s'envolent dans de grands bruissements d'ailes. Le véhicule est confortable, le chauffeur prudent, compétent. Petit à petit l'Inde des sentiers se réveille, Les villages très éloignés les uns des autres, sont séparés par des kilomètres de campagne plate, de forêts un peu sèches. Déjà, les travailleurs marchent sur le chemin pendant des kilomètres, transportant sur la tête, ou dans les paniers suspendus à une longue tige de bois posée sur leurs épaules maigres, des marchandises de toutes sortes: nourriture, vêtements, bricoles en tous genres. Leur démarche ondulante limite le balancement des panières surchargées. Les singes, ici, sont bien plus grands, leur ventre tout jaune. Parfois des vautours planent en cercles, des orchidées squattent les arbres qui se laissent faire par tant de beauté. Les échoppes ne sont pas encore ouvertes, et leur propriétaire balaie énergiquement la terre de l'Inde.

Nous nous arrêtons devant une maisonnette. Dans la cour, des sommiers éparpillés. Ils sont faits d'un entrelacs de ficelles plates entrecroisées entre les quatre côtés d'un cadre de bois. En fait, il fait si chaud, même la nuit, qu'il est bien plus agréable de dormir dehors, à la belle étoile, que dans les maisons. La cour est celle d'un restaurant. Nous prenons notre petit déjeuner assis sur ces lits. Une petite planche placée devant nous sert de table pour poser notre timbale en alu, bien astiquée et brillante, et notre assiette d'omelette aux oignons, et les si merveilleuses puri (galettes frittes) toutes chaudes, bol de légumes, pommes de terre, lentilles onctueuses et, pour Rémy, un plat de yogourth bien frais. Nyma nous fait cuire du thé noir. Les arrêts pipi sont tout simples pour les messieurs, un peu moins pour la dame: se mettre à l'écart des humains, ne pas entrer dans la jungle à cause des tigres, ne pas se faire piquer par les plantes urticantes, ni les serpents, ni les scorpions. Bien heureusement, grâce à la chaleur moite qui nous fait transpirer, ce genre d'arrêt est assez rare.

Les maisons changent de toit: en briques, en tuiles, en chaume, en palmes, même, parfois en tôles. En fait, nous verrons aussi cela à Mainpat, l'idéal serait un toit de tôle, pour empêcher l'eau de couler dans la maison, recouvert de tuiles, pour protéger de

la chaleur intense du soleil sur la tôle. La plupart des maisons n'ont pas de fenêtre, et la porte est très basse. Le paysage devient de plus en plus accidenté. La route traverse des collines chaotiques, des bouleversements d'énormes rochers arrondis par les intempéries. Les roues des chars sont très grandes, en bois, et, fixée sur quatre montants, une bâche abrite le chariot.

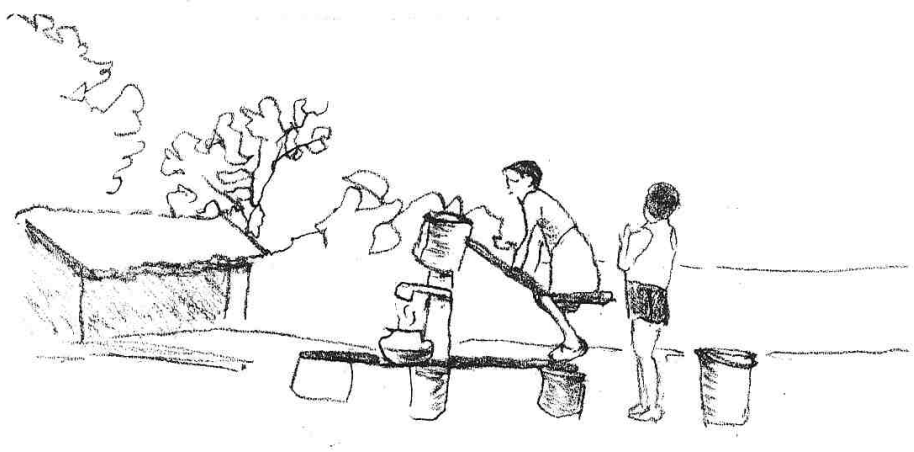


Les roues des chars sont en bois.

Environ quinze heures de route nous amènent à Ambikapour. Ici grouille un monde fou. Nous nous sentons observés. Le souvenir de notre dernière visite - celle de Dora et moi en 1986 - est ravivé par cette sensation de malaise assez particulier à cet endroit. Encore soixante kilomètres de piste de cailloux, de cahots, de forêt. Trois loups, pas du tout effrayés, nous regardent passer. La fatigue s'installe, la poussière recouvre notre peau et nos cheveux sont poisseux, nous nous réjouissons d'arriver, de nous laver.

Mais notre destin batifole un peu: le représentative part pour l'Amérique rejoindre sa femme. Grand, gros, bouffi, cigarettes, bière et mahjong. Son vocabulaire, un anglais plutôt cockney que indian. C'est sa fête, on dérange. Adieu, la petite maison sous l'acacias en fleurs. Une chambre vide, on y apporte en courant deux lits, un fauteuil, des bougies, puis, on disparaît. Rémy et moi dans une pièce, Nyma et Tachi dans l'autre, les chauffeurs préfèrent dormir dans la jeep.

L'eau courante arrive au pas de course dans deux bidons, ainsi que le très précieux petit pot en plastic, qui sert à arroser le bas du dos car ici, le papier wc n'existe pas. Nous gérons nos hésitations gastriques tant bien que mal. Il n'y aura pas de douche, nos cheveux en paille attendront des temps meilleurs. Nous nous retrouvons tous deux, le reste de notre compagnie a disparu: Nyma, Tachi, les deux chauffeurs, le représentative, les serviteurs. Une soupe nous est apportée, on nous laisse une bougie, nous essayons de dormir,



L'eau courante arrive au pas de course.

mais dans une autre partie de la maison, la fête bat son plein, nous patientons jusqu'au matin, seconde nuit blanche d'affilée, la forme et le moral ont un peu fondu...

Dix- sept ans, voilà dix- sept ans que nous souhaitons venir ici, rencontrer nos amis, ceux qui nous avaient aidés lorsque j'étais arrivée jusqu'à Ambikapur avec Dora, ceux qui nous ont rejoints Rémy et moi à Bodhgaya en 1993. Et nous sommes là épuisés, sales, dans une chambre sordide, décidément, encore heureux que cette fois- ci, nous avons nos visas avec nous !

Holà, mais ici, tu es en Inde ! Comment peux- tu imaginer un instant que tu puisses prévoir quoi que ce soit ? L'avenir n'appartient qu'à Dieu : humour et fantaisie.

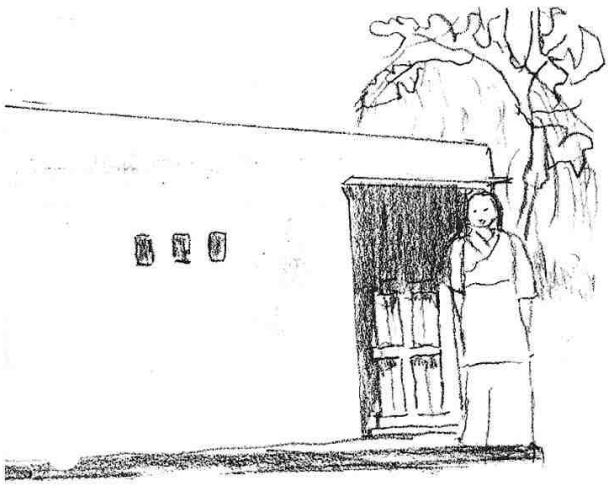
Sept heures du matin. Le petit déjeuner est servi avec le sourire, Tachi et Nyma se joignent à nous, les chauffeurs ont congé, demain ils repartent chez eux à Bandhara. Arrivent Lobsang qui a coupé ses beaux cheveux tressés, Apala, qui trépigne de joie en nous retrouvant, son fils, un copain. A partir de maintenant, ils nous escortent. Désormais nous sommes en sécurité. Allons visiter le camp II, retrouvons avec joie B. Rimpoché, sa femme Detchen et leur dernier né. Thé, coca, petites histoires, bonheur, jusqu'à l'arrivée intempestive d'un trouble- fête qui nous demande poliment, fermement, de l'accompagner au poste de police, munis de nos passeports, de nos visas, en personne, avant dix heures. Il est dix heures et quart.

Mainpat est un haut plateau vallonné. Les camps sont répartis sur des collines différentes, reliés par des pistes, ou des tronçons de routes empierrées. La jeep cahote d'une pierre à l'autre jusqu'au poste. Trois pièces : une entrée sans fenêtre, sombre, le bureau, et deux cellules. On nous fait asseoir et nous attendons, attendons. Le chef, habillé en gendarme, nous installe devant son bureau. Il range ses feuilles. Il coud ses archives. Eh oui. Il coud ses archives. Il range ses tiroirs. Il demande à Rémy son passeport. Il le lit lentement. Page par page. Un passeport suisse ne suit pas la logique indienne. Nos passeports ont été prolongés tout à fait officiellement, ce qui fait que les informations de base se trouvent tout à la fin. Il y a, dans nos précieux passeports, un bon nombre de visas indiens. Silencieusement, immobiles, nous attendons, attendons, attendons. Je perds patience, l'impression de la voir s'évaporer autour de moi. La colère monte, je n'arrive plus à la distinguer de la chaleur ambiante.

Rebelotte pour mon passeport. Je l'observe, ce chef de personne, puisqu'il est le seul gendarme. Sa tenue est impeccable, kaki, parfaitement propre et repassée, ses cheveux lisses noirs, bien coupés, ses mains souples et agiles, il souffre moins de la chaleur que nous. Le ventilateur attend que l'électricité se mette en route. Il demande nos permis spéciaux et déclare que, du fait que nous avons perdu du temps (perdre du temps en Inde c'est une galéjade), nous pouvons rester la journée et partir le lendemain avant le lever du soleil. Dix- sept ans d'attente pour trente heures de séjour. Merci. Je lui propose de le prendre en photo, je ne veux pas l'oublier.

Sans perdre un instant, tout ce que nous avions prévu de faire durant notre séjour va se condenser en une seule demi- journée. Nous nous préparons à vivre dans l'intensité de l'instant présent, et non pas dans la durée, chacun s'y met. Toutes les personnes parrainées sont rassemblées pour une mémorable séance de photo- rigolades. B. Rimpoché, pendant ce temps assemble tous les responsables dans son salon et nous organise une conférence au sommet, amicale, utile et très efficace. Il prend en main l'étude de la situation pour laquelle nous sommes ici : le hall communautaire, commencé l'an dernier, est en suspend pour causes climatiques, la construction reprendra sous peu. La ferme d'élevage et de produits laitiers trouve progressivement son rythme, le bétail est en bonne

forme, la descendance est assurée. Les vingt élèves tibétains et indiens reçoivent leur repas journalier. Nous examinons les requêtes concernant la réfection de toutes les toitures du village et l'implantation de paratonnerres, démarrons la construction des cinquante sanitaires familiaux.



Les sanitaires sont construits.

Pendant la conférence il nous mijote un buffet chaud, délicieux de momos, légumes, de la viande de mouton au curry, du riz, des fruits. Nous quittons notre hôte pour aller voir les projets en cours, et les photographier.

Epuisés, nous avisons une petite échoppe devant laquelle il y a un parasol ouvert, une table accueillante et nous entrons dans ce jardin des délices pour commander un coca bien frais. Mais voilà, c'est l'épicier en personne, nous sommes chez lui, dans son joli jardin fleuri. Tout content de notre méprise, il discute avec nous, et nous lui payons notre dû.

C'était sans compter la Sécurité du Territoire. Sous forme d'un tibétain un peu sec, que nous avions déjà repéré lors de notre séance photos, en civil, nous priant de passer chez lui, en personne, avec nos passeports, et nos visas, qui sont dans les mains de notre gendarme bien- aimé. Il nous fait asseoir devant son bureau. Il étudie nos passeports page par page. Il les copie dans un carnet. Il justifie son intervention en évoquant je ne sais quelle raison. Il nous offre à boire. Nous refusons.

Nous retrouvons notre chambre, le représentative vient nous dire au revoir, puis, nous laissant seuls à nouveau, s'en va donner à boire « aux hommes ». Nous mangeons seuls dans notre chambre à la lueur des chandelles. « Les hommes » boivent dans l'autre pièce. Demain, il part pour l'Amérique, nous, pour Bodhgaya.

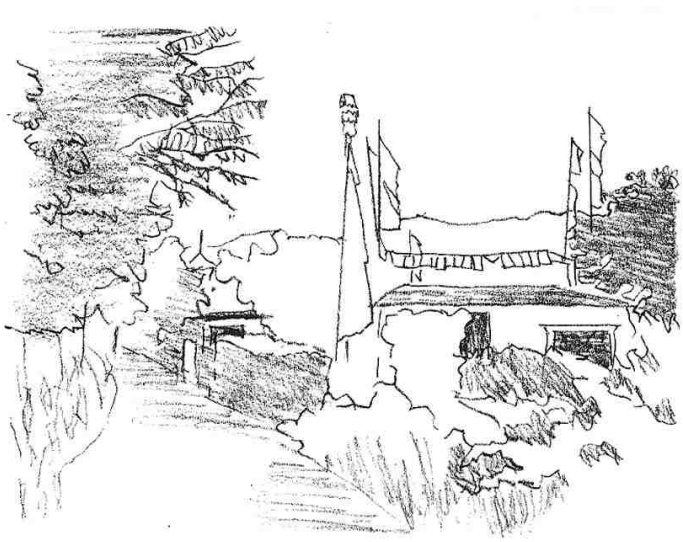
En fait, à deux heures du matin, nous découvrons que « les hommes » sont en fait nos deux compères et les deux chauffeurs qui n'ont pas dormi dans la jeep, mais fêté le départ du futur américain. Aucun n'a dormi. Leur pas chancelant n'a rien à faire avec une simple nuit blanche. Rémy passe un savon géant à tous ceux qui ont tant fêté durant la nuit, puis nous partons avec le chauffeur de Mainpat, dans une autre jeep.

- Tachi silencieux.
- Nyma muet.
- Rémy fâché.
- J'essaye de survivre à trois nuits blanches consécutives.

CHAUNTRA

Parvenus à Dharamsala, nous cédons aux insistances souriantes et fermes de Norbu qui veut nous emmener à Chauntra. Petit nécessaire de toilette en main, nous grimpons dans la jeep conduite par la main du Maître- chauffeur, diplômé es- émotions, j'ai nommé Sarwan. Rien ne résiste à la conduite de notre ami hormis quelques sueurs froides sous le climat tropical : sur la route, le sauve- qui-peut est général, les cailloux giclent, les vaches se sauvent, les singes déguerpissent à quatre pattes, mais en fait nous parvenons sains et saufs, grâce aux prières de tous ceux que nous avons effrayés le long du trajet.

En route, nous nous arrêtons dans un restaurant. L'expérience me fait tout d'abord regarder ce qui est servi aux autres clients. Sur la table d'à côté : deux petits pots de thé. J'en commande aussitôt deux. Arrivent deux énormes théières. Heureusement, Nyma et Tachi nous rejoignent et nous partageons. Puis, dans le restaurant suivant, je commande un pot. Pour deux,



Chauntra, sur un replat, nous attend au soleil.

c'est largement suffisant. Et l'on nous sert royalement un verre de thé. Comme par magie, une énorme cruche en terre passe tout le long d'un mur construit à hauteur d'homme. Les petites routes, les caravanes de petits chevaux qui transportent casseroles, tentes, sacs de toutes sortes. Quelques villages, aux noms inconnus, étirés le long de la route, quelques ponts rares, étroits, au- dessus des rivières boueuses, empierrées d'énormes blocs de granit.

Chauntra, sur un replat nous attend étalé au soleil : champs d'orge brillant, champs d'avoine vert tendre, maisons espacées. Le Guest-House * où nous attend un succulent repas préparé par les membres du bureau. Trouvons avec reconnaissance une chambre, une salle de bain avec douche, qui fonctionne, à l'eau chaude, chauffée par panneau solaire, des lits aux draps neufs. Nous mangeons rapidement.

Exceptionnellement, aujourd'hui, nos hôtes nous demandent de faire vite. Norbu nous fait comprendre que les enfants nous attendent. Aussi, nous nous hâtons de manger, et le suivons sur le petit sentier qui conduit à l'école. On entend les enfants qui réagissent à notre approche, deux d'entre- eux sont là, kathag en main, ils nous font entrer dans un grand hall et là, une centaine d'enfants se lèvent. Derrière eux, des chaises devant lesquelles sont placées des tables, tasses à thé, petits gâteaux, derrière, tous les membres du village, assis par terre, qui discutent tout excités. Devant nous, sur l'estrade, un grand décor représente le Potala (le palais du Dalaï Lama à Lhassa). Le spectacle commence : les enfants et les professeurs présentent des danses, des sketches, de la musique, nous enchantent par la qualité et la sincérité qui se ressent dans chaque note, chaque attitude. C'est magnifique.

En fin de spectacle, chacun se lève pour entendre et chanter l'hymne national. Le Directeur prononce une courte allocution et je prends également la parole pour expliquer aux enfants d'où vient l'argent qui permet de financer leurs repas, qui nous sommes, et les remercier du fond du cœur. Nous avons à peine goûté les biscuits, tant nous étions pris par l'étonnement et l'admiration. Chauntra étant un village pour lequel l'Association a réalisé quelques projets, nous sommes invités à visiter nos différentes

**maison d'hôtes*

réalisations : le centre de formation de tissage pour 13 apprenties, dont 4 indiennes, la ferme et son annexe, les belles vaches, le couvert aéré sous lequel elles ruminent à l'abri de la pluie, le centre d'horticulture qui va servir à financer le salaire des employés du bureau. Nous prévoyons la construction de la route et l'achat d'une ambulance, ici également, la ville est très loin et les malades ou les blessés y sont transportés en tracteur.

DHARAMSALA

Notre retour s'est effectué sans encombres, mais la ville est en effervescence : les tibétains ont fermé boutique, ils font la grève, assis devant leurs échoppes, ils récitent des prières. Le murmure envahit toutes les rues, les maisons. Les camions, les pétrolettes, les taxis sont arrêtés. Nous visitons le centre d'accueil des nouveaux réfugiés arrivant du Tibet. Ils souffrent de brûlures en même temps que de gelures : les orteils, ou leurs pieds gelés, parfois même amputés. L'administration du Dalaï Lama les loge dans des dortoirs immenses, en prend soin et chacun sera reçu en personne par le Dalaï Lama qui les aidera à prendre des décisions pour leur avenir.

En face de notre fenêtre à barreaux horizontaux serrés, les singes sautent sur les toits de tôles. Malgré les barreaux nous devons soigneusement fermer les fenêtres.

DELHI

Arrivée en bus à cinq heures du matin, les jambes enflées comme des troncs d'arbre, nous parvenons à notre hôtel propre, simple, silencieux et décidons de nous y reposer avant d'aller en ville. Ici, les marchands tibétains sont encore en grève, les achats que nous avions prévus d'effectuer à Dharamsala, nous ne les ferons pas non plus à Delhi. Nous irons choisir quelques objets à l'Emporium, grande surface tenue par le gouvernement indien, où nous achetons les cadeaux et babioles que nous souhaitons emporter. Nous allons, bien sûr, dire un petit bonjour à Mr Singh, et lui acheter quelques objets qu'il vend au poids.

Tachi et Nyma vont de leur côté festoyer en des lieux inconnus. Après avoir mangé une petite soupe à la tomate, vu l'état délicat de notre système digestif, Rémy propose une sortie nocturne, tous les deux, une ballade dans l'ancien village de Majnu Khatila, de l'autre côté de la route. Il faut dire que traverser cette double artère de nuit et s'en sortir vivant est en soi un exploit. Bras dessus, bras dessous, nous marchons tranquillement dans les ruelles éclairées par les échoppes. Il fait nuit, c'est l'heure indienne du shopping. Soudain, à l'extrémité de la ruelle, nous voyons passer des candélabres allumés. Ils se déplacent dans la nuit, au milieux d'un tintamarre fantastique, d'une agitation invraisemblable. Des chevaux blancs tirent un char totalement illuminé de toutes les couleurs, suivi de deux porteurs de générateurs électriques ronflant au maximum de leur puissance. Sur le char, un prince des Mille et une Nuits, tout habillé de blanc, coiffé d'un turban décoré de paillettes, ainsi que son habit de soie. Un orchestre l'accompagne jouant une musique à arracher nos oreilles. C'est un mariage. Ici, ce ne sont que les hommes. Les femmes sont ailleurs, nous ne les voyons pas. Une vaste tente illumine la nuit, elle est prête à accueillir les invités. Les plats chauds attendent, parfumant les alentours d'odeurs épicées, une autre tente abrite les cadeaux, gardée par des personnages peu avenants. Nous nous faisons discrets, et traversons la grande route jusqu'au refuge du centre, les voitures passent devant nous, derrière nous, il faut attendre.

Une douleur violente dans une jambe me fait sursauter. Je me retourne, personne. Une douleur encore plus violente dans le dos. J'ai mal, j'ai peur, je crie. On me lapide. Rémy, qui se demande ce qui se passe, ne voit rien que les pierres qui tombent. Il me ramène rapidement à l'hôtel. Cette nuit, nous quittons Nyma et Tachi en pleurant, puis nous nous envolons pour Genève.

1998 - 1999 GENÈVE

L'administration centrale tibétaine de Dharamsala invite ses représentatives à des cours annuels afin d'harmoniser la gestion des différents camps et faciliter la relation avec les organismes occidentaux qui participent à la survie des villageois. Le format du courrier est maintenant identique au nôtre, il n'y plus de pages qui débordent des classeurs. Les demandes sont très précises, décrivent le lieu, l'histoire, les conditions de vie des tibétains, donnent très précisément la raison et le moyen de réaliser les projets demandés, établissent des budgets extrêmement précis, nous font parvenir les détails justifiés des dépenses, les photos des projets en cours et en fin de réalisation. Chaque projet est préalablement soumis pour approbation au Home Department. Et, chose précieuse, le courrier par fax cède petit- à- petit la place aux e- mails. ce qui simplifie considérablement le travail, notamment pour les transferts bancaires.

Cependant, la population vieillit et les adultes, arrivés du Tibet il y a quarante ans, sont maintenant âgés, souvent leur famille est éloignée ou n'existe plus, ils ont participé à la construction du village dans lequel ils vivent, mais ne peuvent plus subvenir à leur besoin. Nous décidons d'accepter une sorte de rente pour personnes âgées, soit sous forme de parrainage individuel, soit en utilisant le solde des pièces de 5 centimes.

Notre amie Jeannette, à son retour de voyage dans le sud de l'Inde, nous demande de trouver le financement d'une opération chirurgicale pour un enfant. Son histoire est incroyable. Avec trois autres amis, il est parti secrètement du Tibet, marchant de nuit dans les hautes montagnes. Un de ses compagnons est tombé dans un ravin, un autre a été repris par les autorités chinoises.

Les deux enfants restant ont poursuivi leur long périple dans la neige. Mais, ce petit moine- là est devenu sourd, totalement sourd.

C'est ainsi que, parvenant enfin au Népal, puis à Dharamsala, il est envoyé dans ce monastère du sud de l'Inde. Notre association trouve un généreux donateur qui est d'accord de financer l'opération. Mais le docteur en Inde réalise qu'en opérant les deux oreilles, l'enfant pourra entendre de nouveau totalement. Ce qui fut fait.
Quelques mois plus tard, à Genève, viennent des moines du Sud de l'Inde pour exécuter un spectacle de danses et de chants tibétains. Nous nous rendons au spectacle en souhaitant que, peut- être quelqu'un connaît cet enfant et, munis de sa photo, nous la montrons à différentes personnes. C'est à ce moment- là qu'un moine nous demande de revoir la photo.
- Vous le connaissez ? lui demandons- nous.
- C'est mon frère.

Les inondations et la sécheresse ont dévasté le Sud de l'Inde. Immédiatement nous répondons à la situation d'urgence en aidant les paysans à acheter les semences ou et finançons la réparation de bâtiments inondés. Suite à la tempête, nous débloquons, sur notre fonds d'urgence, un crédit pour la réparation des anciens locaux scolaires. La construction de deux nouvelles classes est également menée à bien.

Nous devons renoncer au financement des vaches, prévus à Bandhara, nos finances étant tout- de- même limitées.

A Chauntra, nous poursuivons les programmes nutritionnels aux crèches et écoles, les fournitures de costumes traditionnels, ainsi que l'aide aux personnes âgées. Nous développons la fabrique de nouilles, construisons le centre artisanal baptisé « shopping-complex » qui abritera 8 magasins et un restaurant, afin de vendre les produits des ateliers. Nous achetons une ambulance et finançons la construction d'une crèche ainsi que son fonctionnement : les femmes, qui avaient appris le tissage lors du cours auto- géré que nous avions mis sur pied, ont maintenant besoin de confier leurs enfants pendant les heures de travail !

Nous complétons l'aménagement du centre d'étudiants à Mundgod, par l'installation d'une pompe à eau potable et créons un établissement pour personnes âgées.

A Bandhara, l'aménagement électrique de la maison de personnes âgées, la construction du troisième étage du dispensaire, ainsi que la rénovation du bâtiment existant, sont terminés.

Sans prendre le temps de souffler, notre ami Norbu atterrit à Hunsur pour quelques temps, juste ce qu'il faut pour mettre en route notre dernier- né. Pompes à eau, chauffage solaire pour la maison de personnes âgées. Actuellement renouvelés : l'aide aux personnes âgées, le secours d'urgence aux victimes de la très grande sécheresse qui sévit, et la fourniture complète de vêtements pour 550 enfants dont les parents sont totalement ruinés par la sécheresse.

Ici également, les éléphants sauvages viennent régulièrement faire une visite gastronomique dans les champs cultivés. La barrière en treillis ne les dissuade pas. Une étude est réalisée afin de protéger le village et ses surfaces cultivées. Le coût de ce projet ne nous permet qu'une modeste participation.

Une partie du financement nous parvient sous forme de pièces de cinq centimes. Nous sommes contactés par un grand nombre de commerçants, de responsables de lieux de rencontre, écoles, maisons de personnes âgées, dans tout le canton de Genève, mais également dans différentes villes et villages de Suisse. Ainsi, régulièrement nous trions les pièces qui nous parviennent. De longues soirées durant, nous écartons les pièces étrangères, qui seront négociées par nous- même ou par des connaissances, lors de voyages. Les anciennes pièces de cinq centimes grises trouveront preneur au marché aux puces. Les pièces triées sont ensuite transportées à la banque dans des caisses de 25 kilos. Un sou est un sou et... un repas !

Nous maintenons, évidemment, nos contacts avec les camps plus anciens et notre présence est demandée dans les villages regroupant les personnes les plus âgées, celles auxquelles nous apportons les parrainages en mains propres. Il est temps pour nous de préparer nos visites dans le nord de l'Inde. Nous savons que nous retrouverons la pluie chaude, mais, pour le reste, qu'est-ce qui nous attend ?

2000 Rémy, Francine, Nyma

Les jours donnés aux dieux
ne sont jamais perdus.
J.de la Fontaine - Les Métaphores d'Ovide

CHANDIGARH

Notre départ de Genève en avion est spectaculaire. L'avion vole entre deux couches de nuages, le plafond est gris sombre, au-dessous de l'avion, le plancher cotonneux et, au loin, le coucher du soleil teinte l'horizon de rose : vision ahurissante et démesurée. L'émerveillement nous fait oublier un instant notre première émotion : l'employée a arraché le billet Londres- Delhi, au lieu de celui de Genève- Londres. La seconde émotion étant de ne pas trouver nos bagages à l'arrivée à Delhi. Une fois tous les passagers partis, nous inspectons le vaste hall de débarquement. C'est dans un petit coin, tout là- bas, que nos précieux paquets nous attendent.

Tôt le matin, nous partons en jeep pour Chandigarh, par l'autoroute. C'est une autoroute pour voitures, vaches, ânes, tracteurs, piétons, et même pour un homme, couché en plein milieu du passage, qui oblige ainsi tous les véhicules à faire un détour. Notons qu'à cet endroit- là, l'autoroute est à double sens. Les petits chevaux transpirent, attelés à leur charrette de sable fin, les bœufs tirent patiemment des chariots débordant de paille de tous côtés, tout là- haut, sur la paille, deux personnes assises dans un fauteuil nous regardent. Les plates- formes de camions sont bondées de femmes assises, leur vêtement déployant leurs couleurs fluo, les saris suivent la mode. Nous doublons parfois des camions surchargés de tissus en vrac, amoncelés en dépit de toutes les normes d'équilibre : ce sont les habits usagés de l'occident que nous trouverons par la suite en vente sur les marchés Les sikhs sur leur moto, turbans sur la tête, la barbiche protégée d'un mouchoir blanc, afin que les moustiques ne viennent pas s'y suicider, transportent des barriques de lait, ou leur famille : petit garçon debout devant le papa, le chignon caché par un tissu noir en forme de madeleine,

leur femme assise en amazone, penjabi coloré, l'écharpe voletant librement derrière elle, bébé dans les bras, un autre enfant debout entre sa selle et celle du papa.

United territories Chandigarh est indépendant. Passeport, visas, photos, raison de notre passage. Tout est prévu : nous donnons les photocopies à l'officier de police, nous avons bien retenu la leçon de Mainpat security. Ici, nous sommes au XXIe siècle indien: les visions avant- gardistes de Le Corbusier ont réussi une ville très aérée, rues larges, bordées de vastes gazons, les bâtiments en retrait: les magasins sur le devant de la rue, tout le complexe de logement avec entrée et fenêtres sur l'arrière, les cours intérieures verdoyantes étendues entre des bâtiments de béton. Partout de la verdure, des allées propres.

CHAUNTRA

Depuis notre départ, nous avons des salles de bain de luxe, de super- luxe, ou sans luxe, de toutes façons, nous avons l'eau chaude partout, mais aucune douche ne fonctionne : nous nous douchons au robinet, qui est fixé tout contre le mur, au- dessous de la douche, à peu près à quatre- vingt centimètres de hauteur. Donc, accroupis, repliés sur nous- mêmes, nous nous savonons très rapidement, afin d'avoir encore de l'eau tiède pour nous rincer. L'eau est précieuse. Le lavabo dont l'écoulement n'a pas de bouchon, se déverse au- dessous de lui- même. Lorsque nous nous lavons les mains. Nous récoltons l'eau dans une cuvette pliante qui voyage fidèlement avec nous. Cette eau nous servira pour les wc. Nous récoltons aussi l'eau de la lessive que nous laissons tremper dans de grand seaux plastiques.

J'écris assise en tailleur sur le toit de la maison, tout autour flottent les drapeaux à prières aux couleurs du Bouddha: bleu, blanc, rouge, vert, jaune. Ils sont imprimés en xylographie, de prières de souhaits, au centre un cheval « Lung- ta » qui emporte toutes les prières dans l'univers. Il est incorruptible, ne se laisse jamais détourner de son devoir, il transporte sur son dos le Précieux Joyau qui réalise tous les souhaits. Près de moi, pas farouche pour un sou, un merle vient siffler me guettant de ses petits yeux ronds et

jaunes. Nous observons les passants ; la petite fille handicapée, qui a huit ans, mais une taille de trois ans, va à la crèche avec les tout petits ; les échoppes où l'on peut acheter de tout, même des chips horriblement chères. Les habitants s'habillent en robe tibétaine la journée, ou en penjabi : pyijama souple retenu à la taille et aux chevilles et dont la veste longue se complète d'une très longue écharpe passée devant le cou et flottant dans le dos. Le soir venu, tee- shirts et pantalons. Les dames, surtout, portent des chaussures de toutes sortes : tongs, basquettes, chaussures indiennes, hautes semelles compensées à la mode.

LES ENFANTS DE TUTIM

Là- bas, tout près de la frontière du Tibet, dans la jungle, un groupe de tibétain a été retrouvé par les envoyés du Dalaï Lama. Plusieurs centaines de personnes vivent dans la forêt, un camp perdu, oublié depuis l'arrivée des tibétains. Le représentant leur propose de venir en Inde, où des villages peuvent les accueillir. « Non merci, nous sommes bien ici, nous souhaiterions simplement que nos enfants puissent aller à l'école. »

C'est le village de Chauntra qui est le lieu le plus approprié pour les recevoir : également dans les montagnes de l'Himalaya, un peu à l'écart des grandes villes, mais à plus de 1500 kilomètres de Tutim. Les parents ont amené, à pied, une centaine d'enfants, vêtus d'un

Les enfants nettoient leur école.

Les plus grands aident à suspendre la lessive.

t- shirt, pieds nus. L'internat de Chauntra les abrite, les écoliers partagent leur lit. Ils dorment à deux sur chaque matelas, les petites maisons prévues, les ayas, les professeurs, toute l'infrastructure se dédouble pour assurer le quotidien.

Les enfants lavent leurs habits, les plus grands aident les petits à suspendre la lessive aux étendages un peu trop hauts. Les enfants nettoyent leur vaisselle en alu, leur chambre, les couloirs, leur école, rangent parfaitement leurs habits dans des petit coffres muraux, cahiers dans leurs tables. Tous, garçons et filles apprennent à cuisiner, coudre, laver, repasser. Les plus grands distribuent la nourriture à chaque repas dans le silence et l'immobilité. Succède la prière, ensuite dans une synchronisation parfaite, tous mangent en silence... Ils ne reverront leur parents que dans six ans.

Chaque année. Lors de la fête du Dalaï Lama, l'école présente un spectacle de chants, musiques, poésies et danses du Tibet, que les anciens ont enseigné aux enfants. Chaque année les sujets doivent être différents, le meilleur étant récompensé. Les enfants choisissent leurs loisirs : musique, poésie, danse traditionnelles.

Ils sont actuellement plus de deux cents. Nos petits sous contribuent à les nourrir deux fois par jour. Pour agrémenter leur temps libre, nous leur avons construit des balançoires, toboggans, jeux divers. Une amie de l'association leur a offert des jeux éducatifs, des ballons, des crayons.

DHARAMSALA

Nous sommes au printemps, il ne pleut pas. Aussi, nous nous permettons d'aller tous les deux, seuls, jusqu'au lac Dal, petit étang qui abrite d'énormes carpes, des poissons rouges et nous admirons les rhododendrons en fleurs rouges dans la forêt de cèdres noirs d'Himalaya dont les bourgeons d'un vert tendre sourient à cet après- midi de soleil.

Pas d'eau dans le réservoir wc, ni au robinet. Le banquier n'accepte pas notre master card, le marchand de tankha est fermé, le bijoutier aussi. Une autre banque accepte de changer notre chèque- voyage

en francs suisses mais, Rémy qui avait peur de ne plus avoir d'argent, a peur, maintenant, qu'on le lui prenne. Il faut reconnaître que le banquier nous étonne : un touriste américain résidant vient lui demander de l'argent :
- Vous venez tous les mois chercher vingt- cinq mille roupies, moi, j'en gagne trois mille. Ce n'est pas bien, vous dépensez trop.
Et au client tibétain :
- Vous devez écrire votre nom en Anglais, ici, vous n'êtes pas au Tibet ».

DARJEELING

Le petit train a maintenant un wagon tout neuf - un seul - la route est élargie, aplanie, débarrassée des mendiants, des clochards, des chiens errants. Tourisme oblige. Les cabanes en bois sur pilotis sont devenues des immeubles en béton de deux étages, que l'humidité fait moisir. La seule chose que nous reconnaissions à Darjeeling, c'est le brouillard. Il fait si froid que nous enfilons tous nos habits les uns par dessus les autres. Nous trouvons un petit hôtel simple, mais tout- de- même avec douche- robinet eau chaude et froide, un lit double, un lit simple pour Nyma, et la télévision. Comme nous sommes épuisés, nous regardons « Julie Lescaut » au son des moteurs, klaxons et hurlements des conducteurs qui s'empoignent à plein temps.

Le petit matin nous permet de découvrir le massif du Kanchenjunga dégagé, nous le photographions de notre fenêtre. Nous déjeûnons dans le restaurant Anglais de croissants, de petits pâtés à la viande, puis nous essayons de prendre le bus pour Sonada, qui nous refuse. Nous nous rattrapons en prenant une jeep, entassés parmi une bonne douzaine d'autres voyageurs compressés sur les sièges, dans le coffre, perchés sur les pare- chocs arrières. A chaque descente, la voiture roule en roue- libre afin d'économiser le carburant. La jeep chante sa chanson de cliquetis, tapotements, petits bruits affolants en tous genres. Apprécions modérément le coup de la panne dans un coin perdu, repartons cuits à point, écrabouillés : hier il faisait froid, nous avons logiquement enfilé nos multiples couches successives, mais voilà, aujourd'hui, il fait exceptionnellement très beau, donc très chaud. Ainsi, nous arrivons à « Sonada- Petrol- Pump ». Le monastère est fermé.

Nous descendons le chemin abrupte qui nous conduit à la maison de nos petites protégées, deux très vieilles dames qui ont perdu leur mari, il y a quelques années, et qui avaient vendu leur seule vache pour financer les obsèques. Elles sont là, seules, ne sachant ni lire, ni écrire, nous leur apportons un parrainage qui les aide à vivre. Elles nous offrent du thé noir, salé, dans des tasses immaculées, du riz soufflé boutanais, des biscuits anglo- indiens, nous montrent les photos de leur famille : les enfants décédés, ceux qui sont au Tibet, leur mari, leur « ginda » (marraine). La cabane en bois ajouré est presque vide, le jardin bien tenu, le chaton fait des calins au petit chien blanc.

La nuit, tous les véhicules ont déserté Darjeeling, le bourdonnement du générateur a remplacé le tohu- bohu de la journée. Avant qu'il ne s'éteigne, nous partons en taxi pour Gangtok.

Sur la route, un homme chargé d'une hotte débordante de marchandise titube, obligeant le bus qui arrive en face du nôtre à bloquer, juste à temps. L'homme recule, se heurte à un muret et bascule dans le vide. Nous sommes totalement stupéfaits. Derrière le muret, une pente herbeuse. Nous ne pouvons rien faire, le bus démarre à nouveau. Une dame présente sur la route, semble garder tout son calme, nous en déduisons en être quitte pour notre peur.

Nous roulons par monts et par vaux, le long des plantations de théiers, des forêts de cryptoméria, usines, béton, chantiers, immeubles, trafic. Nous avons de la peine à reconnaître le charme exotique et le parfum de la jungle. Gangtok est devenue une ville encombrée, hétéroclite, dans laquelle, même les marchandises proposées sont devenues inintéressantes. Demain, nous y verrons peut- être plus clair.

RUMTEK

Pour y voir, nous avons vu, et bien vu : Rumtek sous la pluie, porte en fer, gendarmes, passeports, barrière tout le long du chemin derrière laquelle les habitants ne sourient plus. L'hôpital a triste mine, peinture délabrée, fenêtres cassées. M. Le Ministre nous accompagne, il veut connaître les gens. L'infirmière nous guide au pas de course sur les sentiers caillouteux, à travers les tas

de fumier, vers les huttes des personnes que nous parrainons : cabanes de planches et de tôles, abris en paille tressée, planches ajourées, fenêtres sans vitres, ni rideaux, ni volets. Pas d'eau, pas de lumière, rien. Et l'on nous offre le thé, le pain, même un œuf. Mes vieilles amies les nonnes, percluses de milles bobos, nous accueillent tendrement. M. le Ministre s'assoit, comme nous, du reste, sur le lit où sautent les puces. Il est aussi ému que nous, je me souviendrai toujours de son regard et de son sourire. On dirait que les Fées ont déserté le village et ses habitants.

Alors, c'est pour eux que nous allons remuer ciel et terre, supprimer la semaine de vacances que nous avions prévue, et rester ici pour essayer de remettre les choses en place: que l'infirmière fasse son travail, qu'on répare l'hôpital, qu'on réinstalle l'eau courante, que le médecin consulte une fois par semaine, que l'infirmière soigne ceux qui viennent et aille chez ceux qui ne peuvent plus se déplacer. Discussions sans fin pour la réouverture de l'hôpital. Nous discutons avec le médecin responsable de l'hôpital de la région, avec le Ministre, les membres du trust qui gèrent le village. Une semaine plus tard, nous organisons une journée de soins gratuits à l'hôpital.

Aujourd'hui, évidemment nous sommes à la banque depuis des heures. Toujours la même banque, mais un nouveau General manager qui a ses principes. Durant quatre heures, nous discutons pour qu'il nous donne l'argent dont nous avons besoin pour les parrainages. L'un des secrétaires va chercher Monsieur le Ministre à la rescousse. A son tour, il parlemente avec le banquier, mais d'après leurs gestes et le ton de la discussion, nous nous rendons bien compte que tout n'est pas gagné. Il est vrai que la somme est astronomique pour eux. Il sait cependant que ce n'est pas pour nous, mais pour tout un village. Finalement, nous coupons la poire en deux : il nous donne la moitié, et le monastère nous prête la seconde moitié, la banque le remboursera le lendemain. J'ai compris : nous avions dépassé le montant en liquide que la banque pouvait sortir de ses coffres. Nous sortons, escortés de trois hommes et rejoignons notre chambre d'hôtel afin de répartir les parrainages dans les enveloppes. Repas expédié sur le pouce, nous repartons aussi vite que possible à Rumtek. A l'hôpital, les destinataires nous attendent depuis plus de deux heures sous la pluie battante.

En contrebas de la colline, les Lamas d'un petit monastère nous invitent pour le repas du soir et nous sommes heureux de pouvoir nous détendre à la lumière des bougies et parler avec des amis que nous connaissons depuis près de vingt ans. A Rumtek, il y a bien moins d'animaux qu'auparavant : presque plus de pigeons : ils ont été mangés. Presque plus de chiens errants : le gouvernement indien a envoyé des équipe de nettoyage qui ont empoisonné les chiens et emporté leurs cadavres. Il y avait une telle surpopulation de singes, qu'ils ont été vendus pour la vivisection.

Ici, à Gangtok, les fils électriques sont cloués, dénudés non pas sur des poteaux, mais au coin des plus hautes maisons. Comme dans le restant de l'Inde, dès qu'il pleut, on coupe l'électricité, afin d'éviter les courts- circuits. Donc, toutes les chambres d'hôtel jouissent d'une généreuse distribution de bougies et, parfois d'allumettes. Il y a un réservoir d'eau chaude à la salle de bain, mais il est toujours éteint. Règle indispensable numéro un : allumer le chauffe- eau en arrivant à l'hôtel. La règle numéro deux va suivre : voilà quatre jours que j'essaye de prendre une douche sans crier. Elle fonctionne, ainsi : ouvrir le robinet d'eau chaude à contresens. Ouvrir le robinet mélangeur du bas, dans le bon sens. Ouvrir le robinet d'eau froide, en haut, dans le bon sens - c'est- à- dire à l'envers, pour nous - Fermer le mélangeur d'en bas, mais ouvrir le robinet d'en haut pour la douche. Commence à couler une eau bien froide. Quand on croit fermer l'eau froide, en fait on l'ouvre et on ferme l'eau chaude quand on croit l'ouvrir.

Quelques singes en famille, petit sur le dos de leur mère, nous regardent rouler vers notre destin, après les zigzags le long de la Testa, les forêts maintenant habitées d'humains. Bref arrêt photos et nous repartons. Un grand bruit. De la poussière. La jeep stoppe brutalement. L'énorme rocher blanc atterrit sur la route, sur la route entière tout juste devant notre pare- chocs. Lama Kunchok. Nous sortons tremblants du véhicule, chacun en fait autant, la file s'allonge derrière nous, une autre en face, les hommes viennent discutent, regardent évaluent, supputent, mesurent les quelques centimètres qui restent entre le bloc et le rebord à pic de la route. La queue leu- leu s'agrandit dans les deux directions. Nous regardons, photographions, mais nous ne sommes pas inquiets pour l'horaire: nous avons réservé notre billet de train pour demain seulement, prévoyant l'imprévisible.

Munis de barres à mines, les hommes longs et maigres percent petit à petit le bord du rocher, laissant un étroit passage, tout juste suffisant pour que notre jeep se faufile sur le bord extrême de la route. Le chauffeur est seul dans le véhicule, toutes les autres voitures attendent derrière, de part et d'autre du rocher. Nous suivons à pied, nous l'avons échappé belle. Les panneaux nous encouragent encore:

Un grand bruit....l'énorme rocher attérit sur la route.

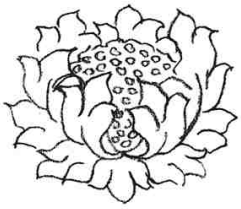
- Si tu es marié,
  divorce de la vitesse.
- Mieux vaut vivre en retard, que d'être mort.
- La vitesse est excitante, mais fatale.

A Siliguri, l'hôtel qui nous attend est correcte et nous invite aux surprises: il n'y a que le néon qui s'allume, les autres lampes sont cassées, les lits sont propres, mais il n'y a pas de drap, la télévision noir et blanc fonctionne: la neige envahit l'écran et le bouton de réglage nous reste dans les doigts. Il ne faut pas sortir, Siliguri est dangereux pour les touristes.

Le Radjani express met quatre heures de plus le mercredi que le vendredi. Nous prévoyons l'intendance pour vingt- six heures de train : mangues, bananes, biscuits, pâtés à la viande, bouteilles d'eau minérale. Nous avons trouvé notre compartiment privé - aux dires de l'agence de tourisme de Dharamsala - à partager à 8 personnes. Chacun rit de nous voir ainsi chargés. A peine installés, nous recevons une bouteille d'eau fraîche pour chacun. A quatre heures nous dégustons un délicieux snack composé d'un biscuit farci de légumes, du coca- cola. Une soupe à la tomate et grissini en apéritif. Le soir, souper à choix « indian ou european » C'est- à- dire: chapatis, lentilles, légumes et riz ou poulet petits pois, carottes, et riz. Chaude couverture, drap propre, un oreiller et sa taie.

Bonne nuit, bercés au rythme silencieux du train, et « bed- tea », (thé au lit) puis petit déjeûner d'omelette, toasts, chapatis, beurre, confiture, thé. A midi, repas continental pour Rémy, végétarien pour moi, Nyma, quant à lui, donne les pâtés à la viande et les bananes aux mendiants. 1590 kilomètres en douceur, en musique, le train entier est nettoyé toutes les deux à trois heures, y compris les wc. Un nettoyeur accroupi passe entre les encombrements, balaye soigneusement les détritus dans un carton et, tout simplement, les lance par la fenêtre.

Nous arrivons à Delhi dans une atmosphère d'orage, éclairs, tonnerre, tout le paysage est vert, il fait quarante degré, il n'y a plus d'ombre, le vent souffle sa poussière, le sable grince entre nos dents, nous en avons plein les yeux, les cheveux. Cette fois enfin, nous allons apprécier une douche bien fraîche.



2000 - 2001 GENÈVE

Soirs, week- ends, vacances, à tout moment, nous recevons des appels téléphoniques de personnes nous demandant de réaliser pour eux, des idées généreuses: on nous demande d'envoyer un fonds de pharmacie, des habits, un sac de couchage pour une nonne au Népal; expédier une tonne de vaisselle usagée depuis la France; adopter un enfant tibétain pour Noël, faire venir toute une famille du Népal, parce que la vie en Suisse est plus confortable - à cette personne nous avons demandé:
- que comptez- vous faire ?
- Rien a- t- il répondu; effectuer le transport et l'installation d'un fauteuil de dentiste électrique, alors que dans le village concerné, il n'y a quasiment pas d'électricité, ni de dentiste: le médecin arrache les dents défectueuses ! Nous expliquons alors qu'en Inde, on trouve absolument tout ce dont on a besoin pour s'habiller, se soigner, être très correctement éduqué, que c'est l'argent qui manque aux personnes démunies. Les frais de transport, de douanes sont considérables, bien supérieurs à la valeur de la marchandise usagée qui est offerte, que les destinataires doivent,

eux aussi régler des frais à l'arrivée des paquets. Nous expliquons que les enfants ont de la famille et qu'ils sont toujours adoptés dans leur propre famille, ou leur propre village en cas de nécessité.

Nous découvrons également les « touristes humanitaires » qui veulent partir pour notre association travailler en Inde, tous frais payés. Il nous faut alors expliquer que tant de personnes en Inde sont heureuses de pouvoir travailler et gagner quelques sous, elles accomplissent leur tâche à la perfection. De toutes façons les membres de notre association paient eux- mêmes les frais de voyage et de séjour.

Les parrainages subviennent aux besoins de personnes âgées, handicapées, à certains enfants orphelins, étudiants dans les différents camps. Nous sommes satisfaits de la réalisation des projets qui sont maintenant sur pied, et nous ont demandé des mois de travail. L'hôpital de Rumtek doit cependant changer de fonction, en raison de problèmes hors de notre portée. L'attention aux personnes âgées est maintenue grâce à une femme sur place qui veille pour nous aux besoins et urgences, les e- mails que nous échangeons témoignent d'une collaboration efficace et fraternelle. Les mois qui passent nous voient installer une place de jeux pour les enfants de Tutim qui vont rester en internat durant près de six ans consécutifs, sans pouvoir revoir leurs parents qui habitent bien trop loin. Fabrique de nouille, d'encens, de tapis offrent un modeste salaire aux jeunes adultes.

En cette année 2000 près de deux mille enfants bénéficient de notre programme nutritionnel scolaire grâce, notamment aux enfants des écoles de Suisse romande, aux groupements de personnes âgées, paroisses, et groupes de scrabble.

Après plusieurs années de difficultés diverses, nous terminons enfin la construction du hall communautaire de Mainpat.

L'Association ETRE a le privilège de recevoir des dons importants de personnes privées, de paroisses, de l'Etat de Genève, de diverses Communes et de Fondations. Notre information auprès des écoles reçoit l'enthousiasme des enfants et de leur entourage. Quelques enfants vont même jusqu'à faire des tartines pour les vendre à leurs

voisins. Il y a également les personnes qui nous aident pour résoudre les nombreux mystères de l'ordinateur, celles qui collectent les petit sous, celles qui organisent des cessions d'information auprès de leurs collègues, de leurs amis. Les magasins dans tout le canton de Genève, et même en Suisse romande qui, fidèlement, continuent à présenter une tirelire que les clients remplissent petit à petit.

Cette fantastique collaboration anonyme et généreuse nous encourage énormément.

Nous décidons de nous rendre sur place, afin de voir où en sont nos nombreux projets dans la zone himalayenne. En plus des parrainages et des repas scolaires, il y a plusieurs constructions importantes en cours. Nous nous demandons ce que nous allons découvrir, et surtout, ce qu'il va nous être demandé par les chefs de camp...

2002 Rémy, Francine, Nyma, Sylviane

Que ce que tu crois, soit
.M. Darwich - Etat de Siège

CHAUNTRA

Cinq heures après l'atterrissage, respectant le pressentiment de Rémy, nous avons quitté Delhi. La jeep nous a emportés vaillamment par monts et par vaux. La mousson vient de commencer et la route normale a été bloquée quelque part au niveau d'un pont. Nous avons donc le plaisir de passer par de toutes petites routes de terre, à travers des villages cachés sous la végétation, les chiens courent après la voiture, nous aimerions faire des photos à chaque instant. Nous apprécions cet imprévu qui nous fait découvrir un autre visage de l'Inde. Nous nous arrêtons en route, dans une auberge abritée par les grands arbres, au bord d'un tout petit ruisseau, qui coule devant la maison et permet ainsi d'avoir de l'eau fraîche sous la main. Le couple un peu âgé tient en même temps une boutique d'épicerie dans la pièce d'à côté. Ils ne connaissent pas les boissons en bouteilles et nous attendons que le thé soit chaud en découvrant les objets hétéroclites qui se couvrent de poussière entre les paquets de biscuits, les sacs de farine, de lentilles, de riz, de piment, de thé en feuilles. Je remarque qu'il n'y a plus de pains de sel, de thé, ni de sucre. Rassasiés de riz et lentilles, nous repartons, laissant les nuages essayer de nous rattraper.

L'arrivée à Chauntra est agitée par les retrouvailles, les kathag, les amis que nous sommes heureux de revoir en forme, la petite Nangzi en tête. Le Représentative nous emmène dans la chambre que nous connaissons. Nous posons nos bagages avec un soupir de soulagement. Genève- Chauntra d'une traite c'est un long voyage, mais nous apprenons que la route que nous venons de prendre a été coupée, elle aussi, par un éboulement. Si nous avions repoussé notre trajet d'une demi- journée, nous n'aurions pas passé.

Le Représentative de Chauntra nous fait visiter chacun des projets que nous soutenons. Actuellement, le Représentative est en poste pour deux ans seulement. Après quoi, il change de camp, déménage avec femme et bagages à chaque fois. Les enfants sont à l'école, généralement un internat, ce qui leur évite tous ces déplacements. On peut dire que nous rencontrons rarement le même Représentative dans le même camp lors de nos visites. Chacun d'eux doit se mettre au courant et gérer au mieux les projets mis sur pied par son prédécesseur. Nous avons également à nous adapter, puisque nous suivons l'évolution des villages durant de nombreuses années. Nous entretenons un courrier suivi, mais se rencontrer régulièrement permet de résoudre directement les points en suspens et d'envisager les projets futurs plus aisément. En règle générale, les Représentative parlent l'anglais, cependant nous travaillons en quatre langues. Entre- nous en français, en anglais avec le Représentative, et, bien souvent anglais- tibétain entre eux et les différents intervenants locaux. Parfois le hindi, si l'intervenant est indien. Les journées sont faites de nombreuses heures de traduction, plus ou moins simultanées, et de palabres sans fin lorsqu'il arrive que nos interlocuteurs ne soient pas d'accord et font semblant de ne pas nous comprendre, pour ne pas nous vexer par un refus qui ne serait pas courtois.

En fait, il est nécessaire de nous souvenir qu'il n'est pas poli de dire non. Ce qui nous amène à des situations burlesques telles que « La banque est- elle à droite ? » « Yes ». Bien évidemment, il faut vérifier sans tarder. Elle est à gauche. Il faudrait formuler ainsi « Où est la banque ? ». Pour dire oui, il convient de balancer la tête en biais de gauche à droite. Assouplissement des cervicales assuré. En plus, il n'est pas correct de regarder un interlocuteur dans les yeux, si celui- ci a une fonction officielle, telle que médecin, représentative, lama, etc. il s'agit de garder la tête un plus bas que la sienne. Les tibétains âgés, eux, se courbent en deux en tirant leur langue. Présenter la plante des pieds est très incorrect et nous évitons de croiser les jambes lorsque nous sommes assis sur des sièges. Les messieurs d'abord, comme il se doit. Les dames derrière. Pour traduire en marchant, je me place un peu en arrière sur le côté de ces messieurs, afin de pouvoir et entendre leurs réponses. Généralement, j'ai en main le stylo, le cahier, l'appareil photo ce qui m'oblige à me passer de parapluie.

La fabrique de tapis a été mise sur pied, afin de fournir du travail aux jeunes mères, pour qu'elles puissent participer financièrement au ménage. Souvent les maris sont absents, comme au Tibet, ils travaillent parfois très loin de chez eux, ou ne sont plus là. Nous avons commencé un projet autogéré en finançant les métiers à tisser, la laine, le salaire des professeurs. Chaque élève tissant un tapis, l'année suivante, le produit de la vente des tapis financera la formation suivante. Actuellement, l'atelier vend les tapis, et les élèves sont devenues des employées. C'est ainsi qu'il a fallu une crèche pour les enfants dont les mamans travaillent. Un homme, parfois deux, font les découpes aux ciseaux mécaniques. Les personnes âgées, lorsqu'elle ne voient plus très bien, sont engagées pour carder, filer ou faire les pelotes de laine. Un local aéré, propre sert d'entrepôt. Sur les rayonnages, des centaines de pelotes de toutes les couleurs. Une balance à plateau permet de peser chaque tapis pour en établir le prix. Dans un coin, les tapis soigneusement entassés, chacun muni d'une étiquette mentionnant le lieu, la date et le nom de la personne qui l'a tissé. Les femmes chantent des prières, en tissant. L'odeur de laine propre, et de teinture, les couleurs des écheveaux et des pelotes, tout nous fait apprécier cet atelier.

La crèche est ouverte de huit à seize heures. Les petits mangent le petit- déjeuner, le dîner à midi et le goûter. Ici, il y a deux Aya (maîtresses), elles cuisinent les repas et enseignent aux enfants : tibétain et anglais par jeux et chansons. Avant chaque repas tous récitent leur prière, que ce soit à la crèche, à l'école ou à la maison. La prière offre virtuellement la nourriture au Bouddha, aux Lamas, à tous les êtres vivants et souhaite le bonheur à tous. Tout petits, ils apprennent ainsi que chaque repas est un privilège précieux.

La formation de tailleurs- couturiers. Pour accéder à cette formation, les règles sont strictes: avoir terminé les études, s'engager à travailler durant toute la formation et la terminer. Pas de vacances intermédiaires. Un professeur, trois garçons, et trois filles, tous semblent très appliqués et compétents.

La fabrique de nouilles offre deux emplois à plein temps. Ce travail demande d'être très propre et régulier. Une machine électrique tranche les rouleaux de pâte en lamelles de près de quatre mètres

de long. Il faut trois jours pour les sécher, suspendues comme des rideaux translucides et odorants. L'usine a besoin de travaux afin que le toit soit étanche, elle partage le bâtiment avec l'atelier de tapis. Nous financerons donc la réfection du toit et l'ouverture d'une fenêtre à l'arrière afin d'éclairer l'atelier. Ici, ce sont les hommes qui travaillent et notre participation permettra d'engager un ou deux employés supplémentaires. La ferme comprend onze vaches laitières, deux employés, et une femme pour nettoyer et aller récolter l'herbe lorsque les champs sont ensemencés, jusqu'à la fin de la récolte. Durant cette période, les vaches ne peuvent pas pâturer, c'est pourquoi, nous finançons également un auvent et un petit espace clôturé afin qu'elles puissent tout- de- même sortir. La ferme est déficitaire, malgré le fait que les habitants font la queue pour acheter le lait. Nous aurons à étudier la possibilité de couvrir financièrement le déficit.

Le centre commercial. Il nous a été demandé afin que les villageois puissent vendre leur récolte et les produits manufacturés. Huit commerces et un restaurant, avec cuisine. Le chantier vient de commencer. Le bâtiment est construit sur une base de piliers reliés par un muret souterrain, afin de garder toute stabilité lors de glissements de terrain. Les piliers sont prévus suffisamment solides pour soutenir un étage supplémentaire, que nous construirons également et servira d'hôtel. Nous espérons que la location financera l'entretien du tout. Tous les habitants, indiens et tibétains, participent à la construction, par rotation de vingt personnes chaque semaine. Ils reçoivent un petit salaire. Une dizaine d'entreprises ont soumissionné. Celle qui a été retenue a établi un « gentleman agreement » s'engageant à respecter les conditions et les termes du devis initial. Un ingénieur indépendant a été engagé pour la durée des travaux, afin de veiller à la qualité du travail et du matériel. Il sera rémunéré séparément. Nous sommes également d'accord pour financer un STD. Un petit magasin permettant aux villageois d'utiliser deux ordinateurs, une photocopieuse, un fax, un téléphone et une ligne internet. Nous sommes de grands utilisateurs de ces STD shops. Tout au long de nos escapades, nous sommes très heureux de trouver cette possibilité pour nous contacter avec notre famille. Nous nous sommes rendu compte que les villageois les fréquentent beaucoup.

L'école compte trois cent quatre- vingt cinq élèves cette année, en plus du complément nutritionnel, nous allons participer à l'achat d'un uniforme par enfant. Les parents financent le second.

Les personnes âgées, ou malades, les plus démunies bénéficient d'une toute petite retraite donnée par le gouvernement tibétain, et notre Association complète dans la mesure de ses possibilités. Nous acceptons également de prévoir un fonds d'urgence médicale, l'hôpital étant très éloigné.

L'école compte 385 élèves cette année.

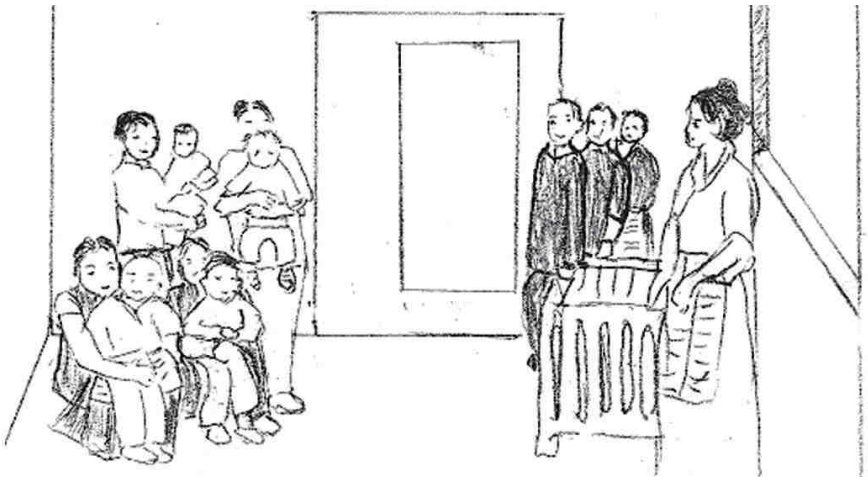
Nous sommes d'accord pour nous rendre dans le village voisin pour quelques autres projets qui demandent notre attention: le centre de tissage, lui aussi, aurait besoin de transformation, les employés travaillent actuellement dans une obscurité malsaine. Le projet est de rehausser le bâtiment pour que le premier étage serve de hall communautaire, ouvrir des fenêtres au rez- de- chaussée afin d'amener de la lumière à l'atelier. Un hall communautaire est un espace vital dans les villages tibétains: il sert de lieu de répétition pour les groupes folkloriques, de bibliothèque, lieu de rencontre pour les personnes âgées lorsqu'il pleut, de salle de réunion pour le public, soit pour les décisions à étudier pour le village, soit pour des prières lorsqu'un lama vient, pour les mariages et surtout pour salle d'étude l'été, pendant la mousson, lorsque les enfants n'ont pas d'école.

BIR

La visite de la crèche nous laisse perplexes, les vingt- huit enfants sont couchés sur le béton et la cour ressemble à un chantier délaissé, si bien que les enfants ne peuvent pas sortir. C'est ainsi que nous évaluons le montant d'un plancher en bois et la construction d'un muret tout au tour de la cour. L'école du village compte cent trente- trois enfants et là aussi, nous allons participer au programme nutritionnel journalier.

DHARAMSALA

Nous portons nos habits propres, nos belles chaussures, nous sommes attendus auprès du Gouvernement tibétain en exil, auprès du Premier Ministre, que l'on nomme le Kalen Tchikpa Rimpoché, du Ministre de l'Intérieur, du Ministre de la Santé, du Ministre des Finances. Nous avons préparé un document à cet effet, qui retrace tous les projets réalisés depuis plus de vingt ans, les lieux, les coûts. Nous leur expliquons notre collecte de cinq centimes. Ils sont très surpris et intéressés par cette démarche, qui leur fait réaliser à quel point le public participe à notre collaboration. Nous sommes heureux d'apprendre que leur point de vue correspond au nôtre concernant la réalisation de petits projets pratiques, permettant l'amélioration des conditions de vie des plus démunis. Ainsi, chaque projet mis en route, par un comité formé par un représentative, le comité des villageois, et souvent un lama, est soumis au gouvernement central. Les fonds utilisés sont vérifiés par un audit.



Ces petits ont traversé l'Himalaya dans les bras de leurs parents.

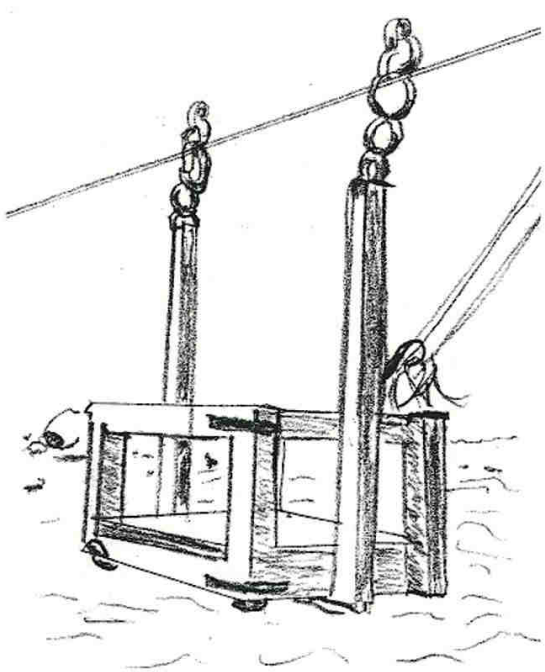
Notre ami Norbu nous attend au contour : il a une crèche à nous montrer. Il fait des mystères. Il ne nous dit pas tout, juste comme si de rien n'était. Nous arrivons au Centre de manufacture. Le toit a été refait par nos soins, nous avons également réaménagé les toilettes. Les employés travaillent sans lever la tête lors de notre passage. Dans le bureau, les responsables nous remercient pour le toit qui ne coule plus, les wc qui fonctionnent à nouveau et leur chef, après avoir servi le thé, nous accompagne. Nous sommes toujours en tenue de gala. Tout est détrempé. Il nous faut bien regarder où nous mettons les pieds, remonter un peu le bas des pantalons, le bas de la jupe, ne pas se tordre les pieds sur les cailloux glissants. Et nous parvenons à une petite bâtisse, dans la cour de laquelle de tout petits enfants sucent leur pouce. Ils sont dix- huit, joufflus, le visage rouge, presque immobiles... Une Aya les surveille avec une tendresse infinie. Ces petits ont traversé l'Himalaya dans les bras de leurs parents. Ils viennent d'arriver. Leur culotte est fendue. Ils sont débraillés, mais ne paraissent pas avoir froid, malgré l'humidité. C'est le secret de Norbu. Ses yeux brillent de joie. Il nous connaît bien. Il sait qu'on craque totalement et il a raison.

OK pour le complément nutritionnel, à condition qu'ils aient aussi un biscuit ou deux à quatre heures. OK pour construire une cuisine, un wc, agrandir la pièce principale, fournir le matériel nécessaire aux enfants tels que lits, couvertures, pots, biberons, jouets. Leur parents, dès leur arrivée, ont été présentés au Dalaï Lama, soignés, puis engagés dans l'atelier. Ce sont eux, que nous avions vu, tout-à- l'heure, au travail.

MANALI

La ville est terriblement agrandie, le trafic et la pluie, nous sommes si fatigués qu'une fois retrouvée la maison de Nyma, notre séjour se passe à dormir et récupérer à l'abri, chez nos amis, le corps et le cœur au chaud. Bien que neuve, la maison est construite selon les proportions des habitants qui sont plus petits que nous, aussi, nous avons à nous rappeler douloureusement les petits détails qui consistent encre à soulever le pied en même temps que l'on baisse la tête. Si bien que Sylvianne boite : elle a heurté ses orteils, et Rémy cache un gros pansement sous sa casquette : il a heurté sa tête.

L'expédition qui justifie d'avoir pris nos costumes de bains nous emmène à la source sulfureuse, qui est devenue bien fréquentée. Après avoir franchi une haute barrière rouillée et ouverte, nous parvenons au bâtiment. Entrée des messieurs, que nous délaissons, entrée des dames où nous pénétrons pliées en deux, en soulevant nos pieds. Ce coup ci, on nous nous attrapera pas. Instantanément, nous entendons des cris, des affolements, des gestes pour nous faire peur, nous chasser. Hélas. Ces dames nous prennent pour des hommes, nous les occidentales en pantalons, cheveux courts, sans bijoux ni maquillage. Linge et costume de bain sur les bras, nous repartons dépitées.



A l'apic des remous de la rivière.

La grotte, tout là- bas en dehors de ville, à l'à pic des remous de la rivière furieuse d'être réveillée par la pluie qui ne cesse de tomber, le brouillard, le froid. Le haut sentier vertigineux serpente entre les replats plantés de pommiers. Et là, ‚juste après une minuscule source, cachée par des arbustes, la grotte à Nyma. Elle est grande, un peu basse, les roches noircies de fumée. Toute la famille est là, c'est un pèlerinage en souvenir des temps où la maison n'existait pas encore. La famille a habité là quelques mois. Nous pique- niquons avec appétit, photographions les coins et recoins, l'impression de recevoir un privilège intime partagé du fond du cœur.

SIMLA

Il est difficile de parler de Simla. La ville monte et descend presque violemment. En bas, le trafic habituel, le mélange excessif de tout: bruits, odeurs, mouvements. Il y plane une sorte d'atmosphère qui rend bêtes et gens mal à l'aise. Cela se ressent un peu partout. Le haut de la ville est interdit aux voitures. C'est le lieu des anciennes

constructions anglaises des bâtiments en pierre, des rues plates où l'on déambule paresseusement, des marchands de tout et de rien. On y accède par un énorme et vieil ascenseur, ou à pied le par un chemin de terre en pente, le long d'une barrière rouillée, place de jeu des familles de gros singes.

C'est alors que Sylviane photographie le bébé singe qui fait la pirouette sur une barre. Le déclic de l'appareil photo affole la mère qui s'approche en criant. Le père, encore plus gros, tout hérissé, surgit instantanément, montre des dents blanches, pointues, et se jette sur la personne qui marche à mes côtés. Par un réflexe immédiat, je projette mes deux bras en avant et en pivotant, je l'éloigne du singe qui referme ses mâchoires dans le vide.

Par tous les temps, elle a cassé des cailloux.

AMA NGODUN

Nous sommes ici, pour trouver AmaLa. Nous ne nous sommes jamais rencontrés. Mais nous nous écrivons depuis bientôt dix ans. Elle a deux garçons et deux filles, dont l'une est handicapée. Son mari est parti. Pour faire survivre sa famille, lorsqu'elle est arrivée ici, elle a travaillé sur les routes.

AmaLa est une goudronneuse. Par tous les temps, chaleur torride l'été, neige l'hiver, elle a cassé des cailloux avec un petit marteau, à côté du goudron chaud et fumant, les bébés cachés sous un grand parapluie noir. Pendant des années, elle a respiré le goudron, mis les mains dans le goudron, ses habits étaient noirs, sa peau était noire, ses poumons étaient noirs. Maintenant, elle ne travaille plus sur la route. Elle habite sous la même tente que celle qu'on lui a octroyée en arrivant. C'est sa maison. Ses enfants ont grandi

sans eau, sans commodités, sous une tente en épais caoutchouc noir, posée sur une infrastructure de bois maintenue en dépit du bon sens. C'est une voisine qui l'aide à effectuer les démarches nécessaires à sa survie. Elle sent bon le savon, elle est toute douce, un peu rondelette. Pour nous écrire, il lui faut acheter une lettre ou une carte, avec une enveloppe, trouver quelqu'un qui comprenne le tibétain et sache écrire en anglais, qui sache écrire une adresse, qui sache aller à la poste pour payer le timbre. Il arrive qu'il faille demander à plusieurs personnes. Il convient de leur donner un petit pourboire. C'est cher une lettre, quinze roupies, actuellement, rien que le timbre. C'est un peu comme si nous devions payer quinze francs pour un timbre. C'est le prix d'un kilo de riz. Un œuf, c'est deux roupies. Elle pleure en nous voyant, nous pleurerons en la quittant.

2002- 2003 GENÈVE

En cette 25e année, notre Association poursuit activement son action en Inde, auprès des réfugiés tibétains dont les conditions de vie, et même parfois de survie sont très difficiles à imaginer chez nous:

En quelques endroits dans le nord de l'Inde, bien que sur place depuis 50 ans, certaines familles vivent encore sous tentes. Lors de leur arrivée du Tibet, les hommes et les femmes ont été engagés par le gouvernement pour construire les routes de montagne, casser les pierres pour en faire des cailloux ou du gravier, recouvrir les routes, dans les vapeurs âcres du goudron fumant dans le brouillard, les enfants abrités sous un parapluie ou sur le dos de la maman. Les tentes, montées il y a tout ce temps, sont encore les seuls abris pour des familles de 12 personnes, sans eau, ni chauffage. Les enfants vivent là, avec leurs parents et grands- parents, pour autant qu'ils aient survécus au déracinement, à la pollution, au maladies liées à une nourriture qui n'est pas adaptée au climat indien, si différent de celui qui a été le leur.

Plus à l'est de l'Himalaya, les villages semblent plus agréables à vivre, mais les tibétains n'ayant pas de terrain à cultiver, vivent uniquement de petits commerces de vente d'habits de seconde main, ou, s'ils sont proches d'un monastère, de menus travaux pour lesquels ils sont payés. Si, pour des raisons quelconques, le monastère perd de son attrait touristique, il ne reste plus que la mendicité pour les anciens qui n'ont ni famille, ni champ à cultiver, ni ressources d'aucune sorte, mais qui ont construit le village de leur mains, il y a 50 ans.

Ceux qui ont eu la chance d'habiter dans le sud, ont reçu un tout petit lopin de terre et une petite maison de deux pièces. En ramassant les cailloux dans les champs, certains d'entre- eux ont réussi à construire une pièce annexée à leur maisonnette, abritant ainsi une cuisine, une écurie dans laquelle une vache famélique donne un à deux litres de lait par jour, « juste pour le thé » comme ils disent. Le champ, semé de maïs, permettra un maigre revenu, si il n'y a pas de sécheresse, comme durant cette année 2002, qui a ruiné la population entière de plusieurs camps, ainsi que la population indienne avoisinante.

Il y a aussi les villages du centre de l'Inde, écrasés de chaleur durant l'été, complètement détrempés par les pluies de moussons. Les tibétains possédaient une constitution physique développée pour vivre heureux à très haute altitude, une nourriture adaptée, calorique, principalement à base de produits laitiers et de viande, leur permettant de supporter à la fois le soleil brûlant et l'ombre glacée du Tibet, la neige bien sèche permettant d'y dormir emmitouflé dans son manteau de fourrure le cuir vers l'extérieur, comme dans un sac de couchage. En arrivant dans cette chaleur moite, la peau commence à souffrir, puis l'estomac, puis le système nerveux. Il faut aussi apprendre à se soulager au bout du champ, sans se faire mordre par un serpent ou piquer par les scorpions.

Les enfants vont à l'école. Ils y apprennent l'une des deux langues nationales indiennes, plus l'anglais et le tibétain dès l'âge de 4 ans, dans des salles de classes parfois sans aucun meuble, l'écriture se dessinant du bout du doigt sur une ardoise, ou, dans les écoles plus chanceuses, deux enfants par pupitre, des cahiers, des crayons. A midi, les enfants sont nourris à l'école. A la maison : le thé tibétain matin et soir, parfois, du riz ou un pain « ti- momo » cuit à la

vapeur, servi accompagné d'un tout petit peu de sauce chili. Dès qu'ils en ont l'âge, ils sont retirés de l'école pour aider les parents sur le marché, à la ville voisine.
En général ces villages sont éloignés de plusieurs dizaines de kilomètres de la ville la plus proche. Les réfugiés arrivent encore régulièrement, répartis dans ces villages en fonction de leur lieu d'origine, afin de retrouver parfois, des visages connus, des membres de la même famille, de la même région, le même accent. Très souvent, des familles indiennes très pauvres sont installées à proximité de ces camps, certains de leurs enfants sont scolarisés avec les enfants tibétains. La population indienne locale bénéficie également des infrastructures que nous avons réalisées à la demande des réfugiés tibétains, telles que les puits, ateliers, cours de formations diverses, nivellement des routes, champs, constructions, dispensaires, etc...

C'est dans cette situation que notre Association, qui a pris l'engagement de « ne faire ni politique, ni religion », participe à l'évolution et si possible à l'amélioration des conditions de vie de cette population déracinée. Au cours de ces 25 années de travail bénévole, nous nous sommes rendus régulièrement en Inde, à nos frais, pour vérifier la bonne utilisation des fonds qui ont été envoyés, parler des projets d'avenir, et pour nous rendre dans les camps qui nous ont sollicités et que nous n'avons encore jamais vus.

Toutes les formes de toutes les démarches que nous avons entreprises depuis le début ont évolué en fonction des circonstances, nous nous sommes cependant tenus à une ligne absolument importante pour nous : répondre au besoin, réaliser une demande, mais ne jamais imposer ou même proposer quoi que ce soit. Ce serait peine et argent perdus.

Les inondations ont à nouveau détruit la totalité des récoltes dans deux villages. Leur demande nous parvient en fin d'année et nous y répondons immédiatement. Nos fonds sont très précaires, mais l'urgence nous décide de dire oui. Le lendemain, exactement, le responsable d'une paroisse nous téléphone : « Nous avons fait une collecte pour Noël et avons décidé de vous l'octroyer ». Le montant correspond exactement à celui qui nous était demandé.

Depuis une année, nous avons la joie d'être aidés par notre petit fils, Lucien, qui participe au pliage des documents à expédier et se joint à nous pour trier les centaines de kilos de piécettes que nous récoltons. Elle nous parviennent dans toutes sortes d'emballages, bouteilles, boîtes, enveloppes, et nous passons de nombreuses heures à les débarrasser des petits objets divers oubliés dans ces emballages, à les séparer de pièces étrangères données en même temps.

Cependant, notre aide est active dans plus d'une douzaine de villages différents. Les contacts réguliers nous permettent de suivre l'évolution des projets en cours qui assurent aux villageois un minimum vital et maintient leurs enfants en bonne santé. Nous prévoyons d'aller sur place, une fois encore, afin de nous rendre compte de l'état des réalisations et, si l'état des routes le permet, nous souhaiterions revoir le Ladakh.

2004 Rémy, Francine, Nyma, Mélanie

Ce chant ébauche la loi des causes
et des fruits.
A vous de décider de son utilité.
Milarépa - les Cent mille chants

DELHI

Eh bien voilà, nous revoilà bien au chaud. Pour changer d'habitude, l'avion est parti de Francfort avec une heure de retard, mais il est arrivé avec une demi- heure d'avance à Delhi. Il a rattrapé le retard en descendant à tout vitesse : Mélanie et moi avons eu l'impression que nos oreilles explosaient et les bébés qui voyageaient dans l'avion se sont mis à hurler. Nous avions quitté la maison à 7 h.30 ce matin et sommes arrivés à 9 h.30 (heure suisse) ce soir ; 1 h.15 locale. Mélanie a vu Delhi de nuit, en rêve, puisqu'elle s'est réveillée à Majnu Khatila. Notre petite fille est là, du haut de ses douze ans. Cette fois- ci, elle n'est plus devant la télévision, pendant six semaines, c'est elle qui fera partie du programme.

Delhi se transforme encore : les autoroutes ont chassé les mendiants qui dormaient à la belle étoile, les commerçants ambulants, les hommes- chevaux, les richwshaws, les vaches maigres qui faisaient la voirie, et toutes les petites maisons. Delhi est nickel, propre, en ordre.

Un fabuleux souper de sandwiches végétariens et de kabsés* nous a régalés à 3 h. du matin, pendant que Mélanie allumait la télévision. Eh. Oui ! Elle est là, après des piqûres et des piqûres, des vaccins, et des histoires un peu fofolles. Ses parents ont donné leur bénédiction tremblante, mais avec les larmes aux yeux et le sourire aux lèvres. Nous partons très vite de Delhi, il fait si chaud que mes doigts enflent au- dessous des ongles.

Delhi - Jamnagar - Paonta Sahib. Villages encombrés de véhicules chargés : notre voiture suit un camion surchargé de paille. Elle déborde de partout. Elle dépasse le toit de la cabine d'au moins

**rissoles aux légumes*

deux mètres. Et là- haut, tout en haut, un canapé rouge, rembourré, sur lequel sont assis deux messieurs souriant de leur belles dents blanches. De nombreux singes nous regardent passer. L'un d'eux, est assis sur la selle d'un vélo, en toute confiance envers l'agilité de sa maîtresse qui pédale allègrement. Il se tient dans un équilibre parfait, regarde de gauche à droite, en habitué et se laisse promener en pleine ville, dans le trafic infernal. Les charrettes, attelées aux petits chevaux tout maigres, ont maintenant des roues avec des pneus. Garages, briqueteries, restoroutes, ont remplacé les belles places de villages, entourant les grands arbres sous lesquels ruminaient les chameaux.

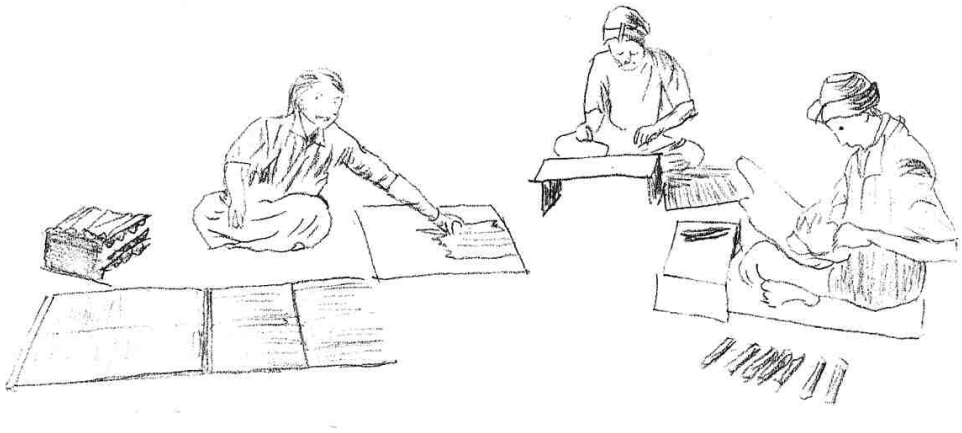
PAONTA SAHIB

Village au pied des collines, à trois cents kilomètres de Delhi. Le personnel du bureau nous offre la kathag rituelle, des sourires un peu gênés, et nous ouvre la porte d'une petite chambre avec salle de bain, toute propre, et parfumée d'encens.

Une sieste dans la douce chaleur à l'ombre des feuilles épaisses des manguiers, une visite rapide de la petite ville voisine, encombrée de tout un monde d'humains, d'animaux, d'odeurs, de couleurs. Nous consultons un médecin, spécialiste indien renommé : sa clinique n'a que trois pièces : l'entrée utilisée comme salle d'attente distrait les patients, grâce à la télévision. Une seconde pièce carrée, borgne, toute petite, c'est la salle de consultation. La troisième pièce sans fenêtre, elle non plus : la pharmacie. Nous ressortons munis des médicaments nécessaires emballés dans de petits cornets de papier.

Village de manguiers, maisons de briques passées à la chaux, cadres des fenêtres en bleu, pots de fleurs dans les cours, petites fabriques d'encens, nouilles, tapis, tabliers, la crèche, l'école enfantine. Ici, comme dans toutes les écoles tibétaines, à quatre ans, les enfants lisent et écrivent, sans rature, en tibétain et en anglais. Il y a aussi la ferme, la bibliothèque, le terrain de jeux, un auvent sous lequel les mamis se rassemblent quotidiennement pour les prières et se raconter en riant les derniers potins, faire tourner les moulins à prières, Dans le village, on n'est pas riches, mais on rit beaucoup. Les habitants récoltent les mangues et la

coopérative les exporte. exporter signifie vendre à l'extérieur du village. L'hiver, les villageois vendent des habits sur les marchés un peu plus au sud, ou dans les villes touristiques.



Les petites fabriques fonctionnent (fabrique d'encens).

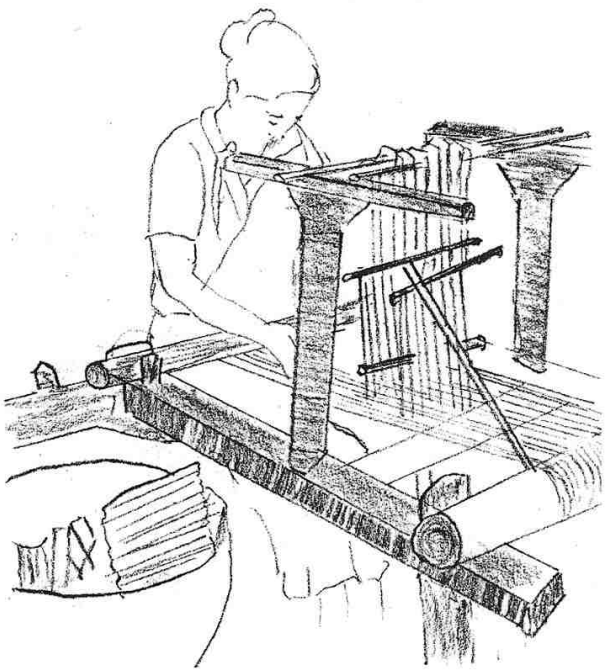
Toutes les petites fabriques fonctionnent environ neuf mois par an. Paonta est le paradis des oiseaux: vols caquetant de perroquets minuscules, des mésanges huppées, les si jolis hérons blancs à tête brune qui planent le cou replié, ailes déployées pour atterrir souplement sur leur nid, des pies, et même un oiseau lyre. La nuit, quand tout se tait, ils y a des crieurs. Nous sommes surpris en plein sommeil d'entendre crier. Ce sont des gardiens de mangues. Les fruits sont presque à maturité, les gardiens les protègent des voleurs. Le jour, ils dorment sur leur lit à l'ombre des arbres.

Quand elle ne dort pas, Mélanie veille soigneusement sur nous: régulièrement, elle nous arrose de produits anti- puces, anti- poux, anti- tout. Rémy fait la lessive avec les pieds, dans un bidon plastic, assis sur la cuvette des toilettes. Nous partageons notre petite salle de bains avec une grenouille verte. Mélanie essaye de l'attraper dans un verre: « Alors, Mélanie, tu lui offres un petit ver ? ».

Nous rencontrons le contrôleur des comptes. Le Gouvernement Tibétain inspecte chaque année les comptes des différents camps. Ici, le contrôleur va rester une semaine entière. Le camp n'est pas très important, ailleurs, il lui arrive de rester jusqu'à un mois. Chaque petit mouvement financier est vérifié. Puis arrivent deux messieurs totalement muets. Rigides, distants. Une fois de plus,

nous faisons connaissance avec les officiers de la sécurité. En fait, il faut reconnaître que c'est une garantie pour nous. Nous avons appris qu'il y a quelques années, deux femmes, se rendant en taxi dans un village éloigné, ont totalement disparu. C'est la raison pour laquelle, nous voyageons accompagnés autant que possible. Le Représentative nous fait signe de ne rien dire. Nous restons immobiles, muets comme des carpes. Ils vérifient passeports, visas, photos, tout est en ordre et les officiers repartent sans un mot.

CHAUNTRA



Fabrique de tabliers.

Sarwan est venu nous chercher à Paonta. Nous apprécions d'effectuer le trajet d'une quinzaine d'heures en jeep. Il nous faut cependant quelques temps pour nous réhabituer au « speed- driving » de Sarwan. Il faut dire que nous sommes très heureux de le retrouver et lui, tout content de rencontrer Mélanie. En route, nous inventons un concours : celui qui voit le plus grand nombre de personnes sur une moto : nous avons été jusqu'à cinq. En vélo : trois personnes. Les oiseaux multicolores ponctuent notre passage sous les grands arbres : perroquets, mésanges huppées, hérons blancs à tête brune, pies, vautours. Mais quand vient la nuit, c'est avec frayeur que nous constatons que nous roulons sans phares, arrivons à toute vitesse à quelques centimètres des rickshaws, vélos, chars à bœufs, piétons.

A Chauntra, une surprise nous attend : c'est l'anniversaire du Karmapa. Tout le village est descendu à Dharamsala. Les échoppes, le restaurant, le local de téléphone, tout est fermé. Heureusement, le futur Représentative est venu spécialement pour nous et nous avons ainsi le temps de nous rendre compte de la situation. Pendant ce temps, la petite fille handicapée qui nous a reconnus, nous saute

dans les bras, prend Mélanie par la main et elles s'en vont explorer les ruelles du village. Ici, pas de soucis, les enfants sont en toute sécurité : c'est le Pays des Enfants.

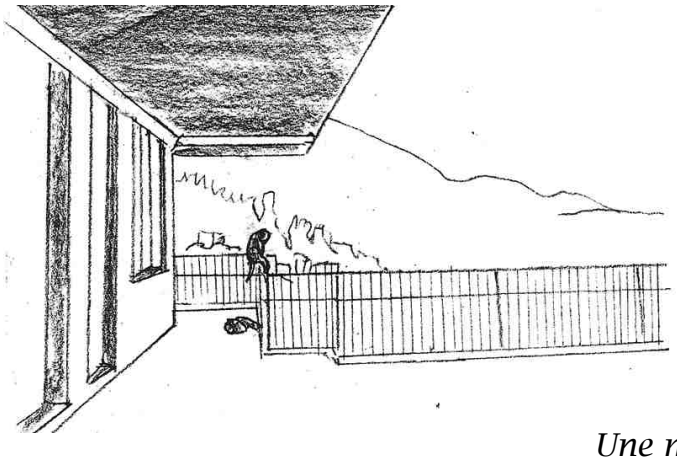
KARMAPA

Invitation officielle pour les festivités d'anniversaire du Karmapa, la fête aura lieu à Bir. En fait, Le XVIe Karmapa, Rigpei Dorje, rencontré en 1981 à Rumtek est décédé. En temps normal, chaque Karmapa laisse une information concernant sa prochaine réincarnation. Mais cette fois-ci, deux enfants ont été pressentis : l'un au Tibet, qui a reçu le nom de Orgyen Trinley Dorje, l'autre, reconnu en Inde sous le nom de Thayé Dorje. Respectant notre promesse de « Ne faire ni religion ni politique », nous avons le privilège de les avoir rencontrés tous les deux, puisque nous apportons de l'aide sans faire de distinction. Donc, levés aux aurores, habits de gala, cocarde officielle, nous partons assister aux prières dans le temple. Le Karmapa, assis sur un trône perché à plus de deux mètres de haut, récite des prières avec une grande concentration. Je me demande comment il fait pour ne pas avoir de vertige. Plus de cent moines psalmodient les litanies rythmées par les cymbales, les gongs. Déjà installées par terre tout autour de la grande place du monastère, plus de deux mille personnes attendent sous le soleil. Un vaste dai est déployé au-dessus de la surface réservée aux danses sacrées, actuellement, les bénédictions se terminent.

Durant douze heures, nous assisterons aux « Danses secrètes de Guru Rimpoché ». Etablies par ordres successifs, les différentes danses et prières se déroulent dans un chatoiement d'habits de soie, les accompagnements gutturaux du Lama qui chante à capella, les tambours des danseurs, tournoyant sur un pied, les sonorités profondes des grandes trompes, l'air aigrelet des trompettes, le murmure de tous les spectateurs. De temps à autres d'immenses éclats de rires provoqués par des personnages masqués, qui viennent provoquer l'un ou l'autre par des boutades ou des plaisanteries un peu rugueuses, et les déplacements constants des uns et des autres pour aller boire, manger, s'abriter. Nous ne bougerons pas. Il faut reconnaître que nous sommes totalement pris par un rêve éveillé, hors du temps, qui dure jusqu'en fin d'après-midi. Nous

avons bien de la peine à nous déplacer lorsqu'il nous faut rentrer au coucher du soleil: les sons, les mouvements, les couleurs, les odeurs tournoient encore dans la tête longtemps après la fin de la fête.

Nous visitons nos multiples réalisations dans le village, et même dans le village voisin. Nous rencontrons discutons, palabrons, traduisons, des heures durant en compagnie du Représentative, des Directeurs d'école, des Représentants des villageois, du Responsable des Parrainages. Nous passons un temps infini à essayer de contacter Pierre, Paul, Jacques à travers l'Inde et la mousson, malgré les pannes électriques et autres désagréments. Pendant ce temps besogneux, Mélanie va à l'école avec Yeshe, sa nouvelle et inséparable amie. Quand l'école est terminée, elles jouent au Uno en tibétain...



Une manifique terrasse.

DHARAMSALA

Nous nous octroyons deux jours pour donner notre lessive au nettoyage à sec, la faire repasser, faire du shopping, rencontrer nos amis du Tibetan Handicraft Centre, visiter les deux crèches, et régler quelques détails d'importance vitale avec ces Messieurs Ministres du Département de l'intérieur, du Département de la Santé, du Département de l'Education. Nous sommes très intéressés d'apprendre que les écoles tibétaines sous la responsabilité du gouvernement du Dalaï Lama ont maintenant un programme d'enseignement reconnu par le Gouvernement indien, les examens de fin d'études sont d'un niveau identique.

Notre hôtel, tenu par des moines, est propre, clair, notre chambre donne sur une magnifique terrasse dominant toute la vallée de Mac Leod Ganj. L'hôtel ne sert pas de repas, nous allons au restaurant - poulet frites - bien sûr ou alors, nous achetons des fruits et des gâteaux - eh oui - à la boulangerie- pâtisserie, juste à côté de la blanchisserie.

Ce jour- là, Rémy part faire du shopping dans les nombreuses boutiques, bric- à- brac, échoppes, qui regorgent de trésors tentants.

Je suis toute tranquille quand il revient, je lui parle... silence... pas de réponse... je me retourne et vois, sidérée, un énorme singe beige dans la chambre, qui me regarde de ses petits yeux noirs tout ronds. Alors, tout en essayant de garder un calme zen exemplaire, je m'approche lentement de la table, choisis une banane et la lui lance. Demi- tour, il part à trois pattes sur la terrasse et disparaît, sa banane dans une main.

MANALI

Nous nous rendons chez Nyma. Sa famille nous attend pour organiser notre tout premier voyage dans le Lahul Spiti: nous allons rejoindre Dolma, sa femme à Tabo.

A Manali, le changement est si considérable, que nous n'avons plus aucun point de repère. La jolie forêt est un immense parking pour bus, voitures, chevaux et charrettes. Des dizaines d'hôtels hébergent les milliers de touristes qui envahissent les trottoirs, les rues, les magasins, dans cette ville devenue cosmopolite. Le charme de la petite ville de montagne a fait place à la modernité occidentale : taxi, shopping, trekking, parapente, surf et ski.

NYMA

Heureusement, nous logeons pour trois jours chez Nyma et sa famille. En fait, je crois que cela leur donne beaucoup de travail, parce que Nyma veille sur notre bien être méticuleusement. Il a donné des instructions à ses filles : il nous prête sa belle chambre.

Ses filles, bien que mariées ont chacune un petit magasin d'antiquités. Elles les ouvrent de neuf heures du matin à onze heures du soir, sept jours sur sept. Quand elles rentrent, elles préparent le repas, mangent avant de se coucher. Ses deux fils lui causent quelques problèmes : l'un n'est pas très solide, l'autre disparaît des mois durant, il fait le tour de l'Inde en vélo, ou alors revient en Sannyasin (moine itinérant), puis il repart pour nulle part et revient la jambe dans le plâtre. C'est un grand rêveur. Mais Nyma a souvent des aventures inimaginables. Le plus incroyable, c'est qu'elles sont vraies :

Nyma avait deux chiens. Deux magnifiques chiens tibétains blancs comme la neige, mollets robustes, dents bien acérées.

- Où sont tes chiens, Nyma ?
- A Noël, le chien de ma fille a été mangé par un léopard, on n'a retrouvé que la tête et les deux pattes avant.
- Et l'autre ?
- A Nouvel An, je me suis endormi avec le chien qui restait, au matin, plus de chien. Ce sont les voisins qui on retrouvé sa tête.

Troisième tentative à la source sulfureuse. Cette fois-ci, nous sommes accompagnées des filles de Nyma et de l'un des maris. Linge de bain, costume. Mélanie et moi, prêtes à tout, décidées à faire une bonne trempette. Nous avons emporté nos costumes de bain spécialement pour cette occasion. Le bâtiment est superbe. Tout en bois clair, le guichet passé, nous réglons le modeste prix d'entrée, traversons une cour au centre du bâtiment en bois, un tout petit temple où les dévôts joignent les mains devant un lingam* fleuri. Puis nous entrons dans la fournaise, côté dames. Le long du mur, un tout mince rebord de moins de dix centimètres sert à la fois d'accès, de siège et d'emplacement pour poser nos habits. En contrebas, la piscine, quelques centimètres d'eau fumante. Les robinets rouillés laissent passer une eau de plus de quarante degrés. Elle est si chaude, que personne ne peut se baigner, on ne peut que prendre un peu d'eau dans les mains, et s'asperger le corps au compte gouttes. Moins d'un quart d'heure plus tard, nous ressortons rouges comme des tomates.

**Représentation symbolique du phallus de Shiva : le passage infime et mystérieux entre être et non-être (A.Daniélou).*

TABO GOMPA

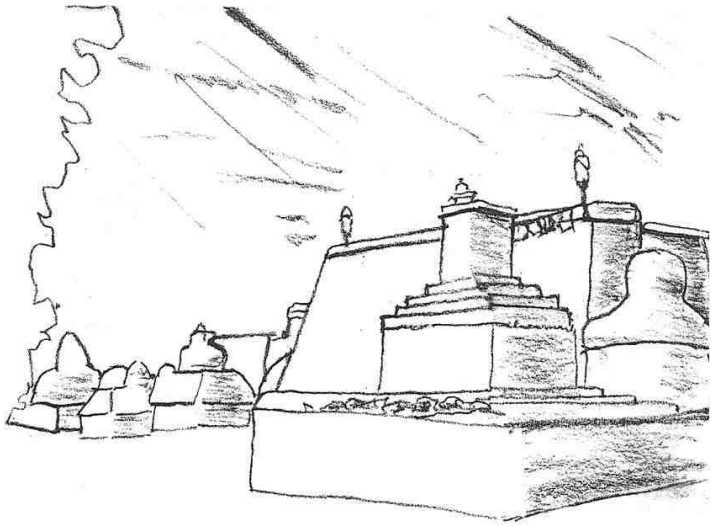
2 jours de route, ou plutôt, 2 jours de pistes. Les camions que nous croisons sont décorés à l'avant d'un écriteau marqué « Stop », ce qui signifie « Ne me rentre pas dedans ». A l'arrière, écrit en gros: « Souffle la corne » (klaxonne) et « Attends le signe » (comprendre: essaye de doubler, je te fais signe de la main) et encore un autre: « La nuit utilise les phares ». Rouler derrière un camion est assez risqué: l'asphyxie à tous les coups et un nuage noir, presque à chaque fois. Le premier quart d'heure, on ferme les fenêtres de la voiture à chaque croisement. Ensuite, on est tellement ramolli, qu'on devient stoïque. On roule à gauche, on double à droite... enfin si il n'y a pas de vache. Ici, la vache est absolument prioritaire. (Le dimanche, elles dorment sur la route et nous devons faire des zig-zags). Décors grandioses de montagnes et ravins démesurément vastes. Nous avons passé un col à 4550 mètres d'altitude, pris des photos des drapeaux à prières multicolores, fouettés par le vent froid. Nous nous arrêtons présenter nos passeports et inscrire notre passage dans un bon nombre de « check- points » (postes de contrôle), roulons entre des rochers verts et rouges, abritant à leur pied un espace herbeux minuscule d'où jaillissent des rosiers roses admirables. La couverture de neige étincelante couvre les hautes montagnes et semble toucher le ciel d'un bleu profond, presque sombre. Les rivières glacées traversent la route, et même parfois, la longent jusqu'au virage suivant, dont elle s'échappent en cascades blanches. Certains ponts sont construits avec des rails de chemins de fer, des planches disjointes et des barrières de drapeaux à prières; les prières que Nyma récite à toute allure pour remercier les Dieux de nous permettre d'arriver vivants de l'autre côté.

Nyma nous propose un hôtel « very good* » à Losar. Petit hameau dans lequel un poste de contrôle est installé. Vérification des passeports et des visas, et copie soigneuse page, après page... Notre expédition envahit un tout petit hôtel : chambres presque propres, wc, robinets. Il nous faut demander un bidon d'eau froide et un bidon d'eau chaude pour 10 roupies. Nous sommes nombreux: Rémy, Nyma, son fils, le chauffeur, Mélanie qui, maintenant s'appelle Indiana Jane, et moi. Tout l'arrière de la voiture est rempli de bagages, nos précieux bagages, les provisions de nourriture pour un mois à Tabo, qui est loin de tout...

**Très bon.*

Après une nuit de profond sommeil, une omelette aux oignons, des ti- mo, des lentilles nous repartons sur la piste caillouteuse, à flanc de montagne, nous roulons à 10 kilomètres à l'heure. La verdure ne pousse qu'autour des minuscules villages dont les maisons sont maintenant construites en terre sèche. Tout au long de la route, les villages sont annoncés en mentionnant leur nombre d'habitants: 80 habitants, 75 habitants, 22 habitants (ce dernier n'a que deux maisons). On ne se salue plus en disant « Namasté » ou « Tashi Delek », mais on dit « Dyulé ». Le Tibet n'est qu'à une trentaine de kilomètres, mais l'accès à la frontière n'est pas possible.

Tabo est un village aéré, les maisons de style tibétain: en briques de terre, chaulées, toits plats, sur lesquels sèchent des branchages. Sur la place, devant le temple, qu'on nomme « Gompa »,



Sur la place devant le temple.

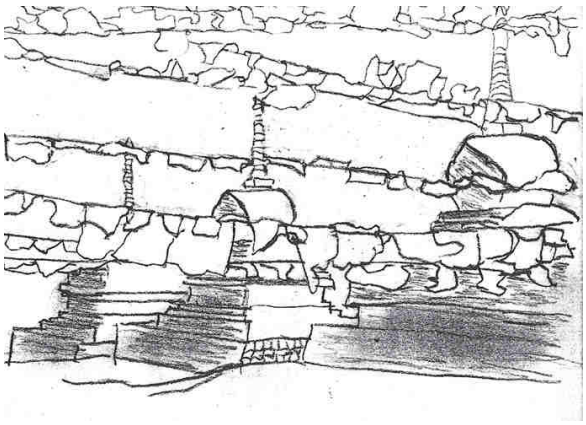
Dolma, la femme de Nyma est la seule marchande d'objets. Nous sommes heureux de nous retrouver. Elle est surprise de voir que Mélanie (je veux dire Indiana Jane) ressemble tant à sa maman.

Nous pouvons enfin nous arrêter, ne rien faire, juste se retrouver, parler de ces tout petits riens qui ont fait notre vie depuis que nous ne nous sommes pas revus. Donc, ici, nous avons théoriquement le téléphone, l'électricité le matin. Le soir, quand il fait nuit, automatiquement s'enclenchent les lumières du système solaire.

**petits pains cuits à la vapeur*

Ce qui fait que l'on ne peut pas téléphoner, utiliser d'ordinateur, se raser. Il arrive parfois, rarement, que le portable fonctionne, mais il ne faut pas qu'il pleuve.
Allons visiter l'ermitage creusé dans la montagne, dont les grottes sont encore utilisées actuellement, découvrir le temple construit en briques sèches en 996, nous promener dans le jardin horticole. Ce village est hors du temps. Nous découvrons là un lieu intact dans un écrin de sommets de pierres et de neige étincelante.

2 h. du matin les bagages déjà prêts depuis la veille, étant donné qu'il n'y a pas d'électricité la nuit non plus. Nous quittons une partie de notre petite troupe, qui va rester ici, et prenons la route pour Leh, Ladakh en compagnie de Nyma et d'un nouveau chauffeur. Longeons la rivière Sertchou, le plateau du Chang Tang, croisons des troupeaux de moutons et de chèvres, de yaks, de kyongs (ânes sauvages tibétains). Prière à chaque col, parfois à plus de 5000 mètres, à chaque oratoire. L'air est si pur que l'on peut voir à des kilomètres à la ronde avec une netteté parfaite. Lorsque la route passe près d'un shorten, on quitte la piste pour circuler à gauche du monument sacré. Klaxon pour chaque oiseau, chaque souris.



Prières à chaque col, parfois à plus de 5000 mètres d'altitude.

Soubresauts constants sur des routes tortueuses, bosselées, vents de sable, nuages noirs autour des véhicules. C'est notre voyage sur la Terre des Dieux et des Hommes... et des hommes...

LEH

Le vieux village de Leh est encombré de véhicules bruyants, roulant en tous sens. Le ciel est gris, chargé de pollution, le sable emporté par le vent pénètre les yeux, les habits, et colle sur la peau moite. Nous saluons quelques inconnus en anglais, ils nous répondent en français: nous sommes tous des étrangers. Les belles maisons

de terre s'écroulent, les rivières qui chantaient sont devenues des canaux bétonnés, le muezzin crie pour rien : les voitures couvrent sa voix, la gompa est silencieuse.

Nous nous rendons avec Mélanie afin de rencontrer les personnes chez qui nous avions séjourné lorsque sa maman n'avait que huit ans, c'était en 1978. Dès que nous arrivons, la grand'mère, en voyant Mélanie dit « Isabelle ». Detchen, l'amie d'Isabelle est maintenant médecin et son mari, chef de la police. Son frère, est le seul pilote ladakhi en Inde, son autre frère possède un restaurant sur la grande place, c'était l'ancien tout petit magasin du grand'père ; le dernier frère tient une agence de voyage. Leur maman est là aussi nous sommes tous incroyablement émus.

Le lendemain soir, Nyma est terrifié : une voiture de police nous attend, gyrophare bleu éclairant totalement la ruelle. Detchen nous fait transporter chez elle pour un repas familial et chaleureux. Son mari, le grand- chef- policier, fait son footing en shorts beiges, tout autour de la maison. A chaque tour, il passe devant la porte, une fenêtre ici et là, on dirait un film comique. Et, pendant tout ce temps, Nyma se fait de plus en plus petit : il a toujours la phobie de l'uniforme. Mélanie ne peut pas manger. Elle a mal au cœur. L'altitude, les kilomètres, les nouveaux goûts, omelettes, parfums, odeurs ont eu raison de sa résistance. Nous passons ces trois derniers jours dans la pension qui nous accueille chaleureusement, profitons du jardin de roses, soucis, et passeroses, de Micky, le petit chien blanc tout fou, et des nombreuses tasses de thé parfumé.

Nous quittons bientôt Leh, à l'aube, dans la toute petite voiture de notre hôte, tous entassés avec nos bagages pour rejoindre l'avion pour Delhi, puis Genève. Nous survolons l'Himalaya, et, tout au loin, distinctement, le Mont sacré entre tous, le Paradis terrestre de Shiva et de son épouse, le Kaylasha nous relie à l'Infini…

2005-2007 GENÈVE

Durant cette période, nous faisons face à une double difficulté, la Confédération prévoit la suppression des pièces de 5 centimes et d'autres associations ont décidé de récolter également les piécettes. Nous en recevons moins et cependant, le responsable d'une école tibétaine nous demande de participer à la nourriture de ses 850 enfants de toute urgence.

Heureusement, quelques articles dans les journaux nous apportent de nouveaux membres et grâce à tous, nous maintenons l'aide nutritionnelle. Nous comptons plus de 1000 membres donateurs et actifs dans toute la Suisse et la France voisine. Un bon nombre d'entre eux regroupent leurs amis et forment ainsi des petites cellules qui nous aident considérablement. Nous sommes heureux de parvenir à procurer un repas équilibré journalier à près de 3000 milles enfants. Certaines écoles nous demandent de financer les costumes scolaires des enfants. Les filles portent une blouse blanche, parfois une cravate, un ruban blanc, des chaussettes blanches, une jupe et une jaquette généralement bleues, leurs magnifiques cheveux brillants sont coiffés en deux tresses. Les garçons portent chemise et chaussettes blanches, pantalon bleu court pour les petits, long pour les grands, cravate assortie. Cheveux courts, soigneusement lissés. Chaque matin, cheveux lavés, ongles et mains propres pour tous.

Les dons qui nous sont confiés financent des fonds prévus pour l'aide médicale pour les plus démunis. Les responsables des camps peuvent ainsi financer les soins et transporter les malades, les accidentés. Nous maintenons, bien entendu, les parrainages pour les personnes âgées et les enfants handicapés.

Durant cette période, nous fournissons quatre jeep- ambulances, venons en aide à cinq maisons de personnes âgées soit réfection des bâtiments, aménagement du mobilier, soit aide spéciale en faveur des résidants. Nous construisons et réhabilitons trois

halls communautaires. Construction de route, drainage, forage et adduction d'eau potable n'ont plus de secrets pour nous. L'augmentation sensible du volume des demandes et celle du nombre de participants à l'activité de l'association nous procure bien des heures de travail bénévole et varié.
Notre ami Tsering nous demande à Darjeeling. Je crois comprendre qu'il nous mijotte une petite requête dans les règles. Il aurait même besoin d'un petit coup de pouce pour trois nouvelles écoles: celle de Darjeeling, celle de Kalimpong et celle de Miao. Nous profiterons d'être dans la région pour voir comment les personnes âgées de Rumtek parviennent à se débrouiller avec la gestion de leur tout récent compte en banque.

2008 Rémy, Francine

Au nectar d'orchidée
le papillon
parfume ses ailes
Matsuo Bashô - Haiku

DARJEELING

Genève- Delhi- Darjeeling- Kalimpong cette fois- ci, notre voyage semble démarrer non pas sur les chapeaux de roue, mais bien à tire- d'ailes. Genève - Darjeeling en 29 heures. Tsering, notre ami Representative, nous attend à l'aéroport, saisit nos lourds bagages, qui, pour lui, sont légers comme des plumes, nous entraîne allègrement dans le restaurant, nous régale et repart charger la vieille jeep, nous derrière, lui devant. Le trajet sera long jusqu'à Darjeeling, la route est totalement défoncée, nous devons prendre celle qui traverse la forêt et qui serpente, chemin abrupte, glissant, détrempé. La buée sur les vitres nous entraîne vers une irrésistible somnolence. Nous parvenons en ville de Darjeeling dans le brouillard et la nuit. Les habitants sont vêtus de leur veste la plus chaude, bottes en plastique fluo, un tout grand parapluie noir, généralement posé sur l'épaule.

La vieille maison où habite Tsering et sa femme est une très ancienne construction anglaise. Les escaliers de pierres usées sont absolument irréguliers dans leur hauteur et leur profondeur. A partir d'une même marche débouchent plusieurs autres escaliers, on se croirait à l'école des sorciers d'Harry Potter. Par ci- par là une lampe dont l'ampoule éclaire faiblement, si bien que nous nous cramponnons aux murs. Les différentes pièces sont tout aussi étranges, des recoins imprévisibles, des fenêtres de tailles et de formes irrégulières. Le rez- de- chaussée comporte deux vastes salles, sauf erreur en terre battue, l'une sert de salle de réunion pour les tibétains réfugiés à Darjeeling, l'autre de temple. Le sous-sol est totalement en ruine, ou en chantier, en tout cas, il est encombré de matériel, de planches, le tout moisi à souhait.

C'est donc la première demande de notre ami : transformer le sous-sol et le rez- de- chaussée en un hall communautaire utilisable et accueillant pour tous.

Une fois encore, en plus de la mousson, nous sommes au West-Bengal en période d'élections. Aucun touriste. Par mesure de sécurité. Les trois- quarts des magasins sont fermés. Ceux qui sont courageusement ouverts tout- de- même abritent les passants en attendant que le déluge se transforme en brouillard. L'église anglicane a bien vieilli, son toit est couvert de mousse. Le carillon fêlé sonne toutes les heures. Sur la grande place de Chowrasta, une immense tente est installée et les habitants sont convoqués pour prier pour l'un des partis politiques. En fonction de son appartenance religieuse, chacun doit venir prier durant une journée. Les bouddhistes, c'était hier. Personne n'y échappe... sauf nous !

Nous sommes attendus à l'école. En contre- bas de Chowrasta, le chemin piéton (théoriquement), béton glissant et pente raide, bordé d'une barrière sur laquelle se postent les singes pour voler leur goûter aux écoliers. Ici, les singes reconnaissent les sacs en plastic. Je note que les femelles tiennent leur enfant sur leurs genoux et les abritent de la pluie en se penchant au- dessus. Les singes souffrent de rhumatisme.

Nous sommes attendus à l'école.

Le Directeur de l'école est un homme admirable. Quand il parle des enfants, il semble être à la fois le père, la mère tout en restant conscient de son rôle de professeur. Il est secondé par un assistant. Il a besoin de notre collaboration pour résoudre les problèmes causés par les pluies diluviennes qui tombent depuis le mois d'avril. (Normalement la mousson ne commence qu'en fin mai, début juin.) La rivière a quitté son lit pour dévaster le dortoir des garçons. Ils sont actuellement réfugiés dans la salle à manger, qui sert également de salle d'étude et, bien entendu de salle de gymnastique pour garçons et filles.

Un samedi sur deux il y a école. Un samedi par mois, il y a lessive. La lessive est étendue sur le toit plat de l'école, tout le long des murs, des barrières, même sur le sol bétonné. Il faut dix jours pour qu'un pull sèche. Il faudrait construire un auvent qui abrite la totalité de la surface du toit.

A l'arrière des bâtiments, les réservoirs d'eau potable sont alignés, judicieusement répartis, afin que la totalité du poids de l'eau ne provoque pas de glissement de terrain, ce qui inonderait les habitations en contre bas. L'eau potable coûte très cher. Il en manque. Les fûts en plastique sont reliés aux tuyaux provenant de la ville et sont fermés d'un couvercle sur lequel est posée une très grosse pierre. Alors, les singes (encore eux) viennent de nuit, lancent la pierre n'importe où, ouvrent le couvercle, et boivent l'eau potable. Deux singes sont morts noyés. Heureusement, l'incident a été repéré à temps et personne n'a bu l'eau du réservoir. Nous allons donc construire des cages pour les réservoirs et des bassins d'eau pour les singes.

Le représentative du camp de Miao nous rejoint, il lui a fallu trois jours de train pour venir à notre rencontre et nous demander à son tour d'aider financièrement une maison de personnes âgées et, pour la fin de l'année, contribuer aux repas scolaires.

KALIMPONG

Jolie route toute neuve, longée de lignes ou de pierres blanches, goudron frais luisant sous la pluie et bien sûr, une jolie avalanche de terre rouge répandue sur le chemin. Le passage est rapidement rétabli et nous parvenons à Kalimpong sans autre aventure. Notre hôtel est tout en bleu: chambres, lits, plafonds, tapis, l'escalier est en marbre. Nous sommes seuls: pas de touriste ici non plus. Après un somptueux repas, nous arrivons enfin dans notre belle chambre bleue. Elle est propre, simple, et bien habitée: énormes cancrelas qui filent à toute vitesse, des cafards beiges se faufilent partout, dans les trousses de toilette, valises et autres endroits que l'on pensait à l'abri, Deux sangsues jouissent sans vergogne de notre salle de bain. Je saupoudre d'antimoustique les draps, les

armoires, par terre, les sacs de couchage, chaque vêtement, chaque chaussure. Finalement debout, perchée bien haut sur mon lit, je décide de ne pas dormir...

Cependant, après une bonne nuit, un excellent petit- déjeuner, nous allons visiter le Centre Ophtalmologique de Jamgon Kontrul Rimpoché. Il s'agit d'un ensemble de bâtiments regroupant une clinique ophtalmologique, qui soigne gratuitement les personnes démunies; deux maisons de personnes âgées, l'une pour les hommes, l'autre pour les femmes; un orphelinat. Une grande salle est réservée pour les prières. Très joli jardin tropical, la vue dégagée sur les collines himalayennes.

Nous demandons à voir nos deux amies, la famille de Lama Busing et nous les trouvons dans une grande chambre claire. Elles n'ont pas changé depuis notre dernière rencontre à Sonada. Elles se souviennent de nous, nous montrent des photos de leur famille du Tibet, de leur marraine à Genève. L'infirmière qui s'occupe d'elles en entendant notre conversation réalise que nous nous connaissons depuis très longtemps. C'est elle qui avait la responsabilité de soigner les moines de Rumtek en 1981 et que nous avions parrainée : Elle nous offre alors le thé, les biscuits nous parlons du bon temps et des amis communs.

Nous sommes attendus dans la toute vieille école, bâtie pour les enfants anglais au siècle passé. Elle est vraiment très vaste et les couloirs gigantesques servent de cour de récréation lorsqu'il pleut. Une directrice nous reçoit, puis le doyen nous offre un repas délicieux pendant que nous discutons du programme nutritionnel que nous allons financer pour les écoliers.

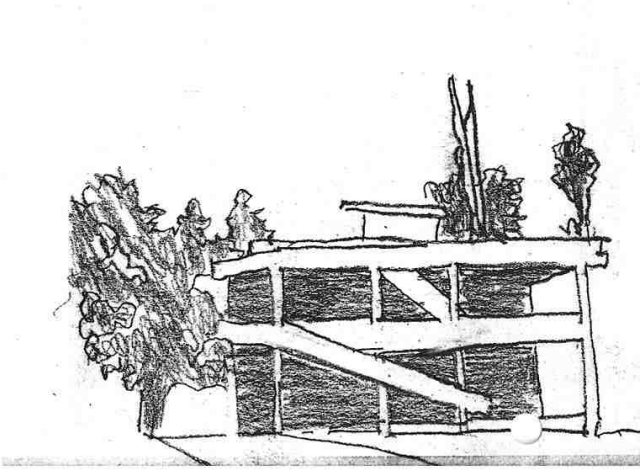
RUMTEK

La N3 nous permet de nous rendre très rapidement à Gangtok. Les hameaux sont devenus des villages, les villages des villes, les rizières lumineuses ont cédé la place aux habitations. Nous découvrons des usines, des mines, des centres de protection de la nature. Gangtok - Rumtek se touchent presque. Le village a explosé, il y a des hôtels, bistrots, magasins d'antiquités, une banque, une poste,

des maisons presque partout, la pluie partout, les nuages partout. Personne sur la place. Un soldat, fusil sur l'épaule à l'entrée du monastère. Un guichetier délivre un billet à l'entrée: 10 Roupies.

Notre chambre dans le Guest-House est aérée, propre, coin lavabo, la douche ne fonctionne pas. Nous mangeons matin et soir dans la jolie salle de séjour et pouvons profiter de quelques minutes pour regarder la télévision. Grâce à la mousson et aux difficultés d'approvisionnement, nous découvrons une cuisine locale absolument délicieuse. Nous nous régalons de riz rose, bouthanais, de tiges de volubilis, de pousses de fougères, de concombres amers frits, qui ressemblent à des hérissons verts. Petits pains maison « palé », confiture d'ananas.

Nous nous rendons dans le bas du village constater l'état de l'hôpital. Nous sommes surpris. Il est actuellement habité par des locataires divers: la femme soldat en poste devant le monastère, un lama, et des SDF. Nous constatons avec plaisir que les vitres sont neuves, les portes également, l'eau et l'électricité sont rétablies. Il lui manque juste un petit coup de peinture.

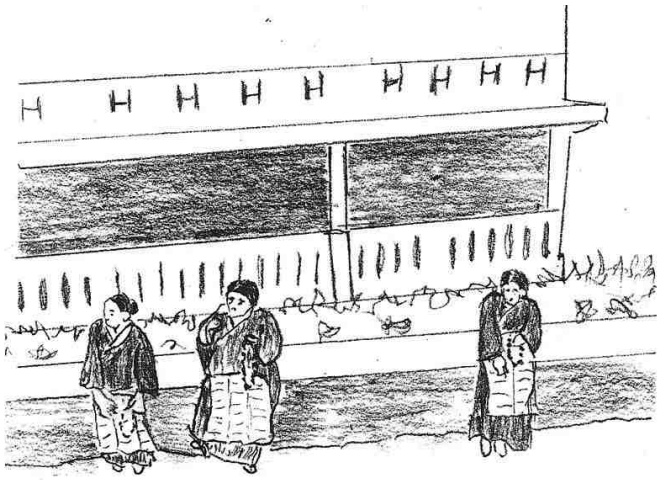


Il lui manque juste un petit coup de peinture.

A côté de l'hôpital se situe la nonnerie. Nous y retrouvons Anila qui nous accueille et nous offre des fleurs. Une trentaine de nonnes de tous âges gaies et heureuses d'avoir de la visite font tout ce qu'elle peuvent pour nous recevoir, de la plus petite, dont les jouets sont éparpillés, jusqu'à la plus âgée, qui demande à Rémy de lui prendre la tension.

Nous venons d'apprendre par SMS le décès de notre amie Marie juste quelques semaines avant ses cent ans et, le même jour, celui de notre vieille Minette. Nous demandons aux nonnes si l'on peut faire une prière dans leur petit temple. Un Lama est invité à

effectuer la cérémonie et c'est ainsi que nous participons à une cérémonie funèbre à l'intention de Marie et Minette en compagnie d'une trentaine de nonnes.



La gestion des parrainages est facilitée par l'aide de notre responsable sur place, Yudon, qui a organisé pour chaque bénéficiaire, l'ouverture d'un compte en banque. Quatre jours durant, nous visitons l'un après l'autre les destinataires Plusieurs d'entre- eux n'ont pas compris que l'argent en banque leur appartient. Heureusement, grâce au livret d'épargne, nous avons pu expliquer à chacun, combien ils ont et comment retirer l'argent que nous leur envoyons au fur et à mesure de leurs besoins.

Nous quittons Rumtek pour prendre l'avion jusqu'à Delhi puis nous nous rendons en voiture à Pahonta Sahib. Deux jours de trajet. Nos premiers jours de soleil. Nous avons vu la terre de l'Inde s'écouler de larges cours d'eau boueux. Nous avons vu les animaux marcher sur la route, tant la terre est détrempée. Le singe sur le bord de la route qui essaye de mordre au passage le mollet d'un cycliste.

Les pèlerins shivaistes qui vont à pied depuis Delhi jusqu'aux contreforts de l'Himalya pour rapporter l'eau du Gange en transportant sur une épaule un oratoire coloré, garni de fleurs. La panne d'essence sur l'autoroute Delhi- Chandigarh, les vélos et les pétrolettes qui nous dépassent.

Nous gardons en mémoire le regard des nonnes de Rumtek lorsque nous les avons quittées. Le sourire d'Anila. La qualité humaine exceptionnelle de la toute vieille nonne. L'odeur de lessive envahissant tout le village pendant les quelques heures de soleil.

PAHONTA SAHIB

Assise sous le manguier, il fait beau, il fait chaud. Si je bouge la main, les feuilles épaisses et vertes me disent « tic, tic ». Les corbeaux semblent discuter entre- eux et me jettent des petits coups d'oeil en vitesse. Si on me demande où est Pahonta, je dirais : sous les manguiers habités par les aigrettes blanches, juste après le parc national, un peu plus loin que la colonie de singes.

Nous sommes satisfaits de constater que le hall communautaire est magnifique. Le responsable va cependant, à notre demande, faire réparer le toit qui a une fuite. Les parrainages sont vérifiés et nous proposons de soigner les yeux d'une petite fille du village. Les projets que nous avons financés fonctionnent très bien et les personnes âgées malvoyantes ont bénéficié de la visite d'un ophtalmogue. Certaines d'entre- elles ont reçu des lunettes, ce qui leur permet de travailler à nouveau.

CHAUNTRA

Sarwan a conduit comme un chef. 12 heures de trajet, arrivée de nuit sous une pluie battante, bisous, kathag et mots tendres de nos amies. Personne ne s'attarde : chacun va défiler, chandelle dans une main, parapluie dans l'autre par solidarité avec les 400 tibétains morts récemment à Lhassa.

Le centre commercial est ouvert, le réservoir fournit de l'eau potable à la moitié des habitants du village, la ferme, les fabriques de nouilles et de tapis fonctionnent également. Nous vérifions les parrainages avec le responsable et les repas scolaires avec les directeurs des écoles concernées. Nous visitons les crèches dont nous nous occupons. Entre deux averses, nous nous rendons chez le tailleur et le marchand de tissus, juste à côté. En face, le boucher vend des poissons. Son magasin est un petit auvent posé sur un rickshaw. Nous achetons de la saponite. L'arbre qui donne les graines pour fabriquer le savon est juste là, à droite,au bord du chemin.

DORJE

En 2005, notre amie Loredana en voyage en Inde prend une photo d'enfants moines dans un monastère. En développant le cliché elle découvre que l'un des enfants a le visage totalement déformé. Commence alors une aventure hors du commun.

Depuis Genève, nous recherchons où a été prise la photo. Puis, nous contactons le monastère pour connaître le nom de l'enfant. Pour obtenir ces renseignements, nous demandons la collaboration de nos amis de Chauntra. Il nous faut réaliser ces démarches malgré la distance, cela nous demande des mois de travail. En janvier 2006, nous recevons un descriptif : l'enfant a neuf ans, son nom est Dorje. Ses parents habitent le Népal près de la frontière du Tibet. Il a été brûlé lorsqu'il était petit et ses brûlures couvrent son visage, ses mains, ses jambes. Dès ce moment- là, nous étudions les différentes possibilités de traitement : en Suisse, en Inde, comment ? Chaque recherche, chaque démarche demande des semaines et des semaines de ténacité. Notre médecin, à qui nous montrons la photo de Dorje nous prévient qu'il faudrait intervenir très vite afin de sauver ses yeux. Effectivement, les paupières ne les protègent plus et les yeux risquent de se dessécher assez rapidement. Les demandes d'aides et conseils que nous formulons auprès d'organismes compétents à Genève demeurent sans réponse. Le temps presse.

Nous nous renseignons alors en Inde auprès de différents médecins, hôpitaux et finalement proposons aux responsables du monastère de contacter un spécialiste indien à l'hôpital de Chandigarh et nous nous engageons de financer la totalité des frais y compris pour les accompagnateurs. Nous rassurons l'Abbé au sujet des risques encourus, étant donné que les parents de l'enfant sont inatteignables et que l'abbé du monastère est responsable de l'enfant auprès des autorités indiennes. L'enfant est emmené à l'hôpital et le médecin responsable pose un diagnostic et le convoque en novembre pour la première opération.

Dorje reste plusieurs semaines à l'hôpital, deux personnes prennent soin de lui, lui apportent ses repas et le consolent. Il souffre beaucoup. Il est intubé. Les paupières sont rectifiées, son nez redressé et, ce que nous n'avions pas réalisé, sa bouche est refaite. La brûlure avait tordu ses lèvres et il ne pouvait pas manger depuis son accident.

Nous allons le rencontrer dans son monastère. Ses amis ne le quittent pas. Il est heureux, timide, il a bien grandi. Il peut manger, rire et jouer. Nous proposons de sauver ses doigts. Pour cela, il faudra une nouvelle opération, une nouvelle greffe. Il a peur d'avoir à nouveau des tubes dans la gorge. Nous attendrons qu'il grandisse encore un peu. Au moment où j'écris ces lignes, il a treize ans.

Nyma nous rejoint. Trois jours entiers de bus. Il arrive directement de Tabo. Nous sommes si heureux de le retrouver. Il arrive au bon moment. Nous sommes invités par les membres du bureau, les directeurs, les représentants de la population pour un repas gastronomique dans le seul grand restaurant de la région. Il est installé sous une tente. Il fait froid. La pluie tombe. Mais nous sommes merveilleusement bien tous ensemble. Nous faisons connaissance, Nyma est de la partie nous expliquons un peu l'activité de l'association auprès des autres villages tibétains, photos, kathag en couleurs et bonne humeur.

C'est dimanche, il nous faut bien partir. Le début du trajet sur les routes de montagnes est agréablement ensoleillé. Il n'y a pas de camion. Les femmes en penjabi aux couleurs chatoyantes : bleu vif, vert fluo, rouge vif, brun, beige orange, jaune citron, multicolore sont magnifiques. Elles gardent les vaches qui se balladent en tous sens avec les chiens, les chèvres. La voiture zig- zague. Les espaces naturels entre les villages diminuent. Les senteurs de plantes, de

Pélerin transportant de l'eau sacrée.

terre, de fauves, de poivre piquant se raréfient. Le long des villages, les petits commerces se sont retirés pour céder la place aux parcs à voitures. Les jolies échoppes sont remplacées par des bâtiment en béton, les devantures transformées en escaliers. Garages, bars, pubs, bistrots, salles de jeux se sont ouverts. Les maisons s'entremêlent dans toutes les directions, les étages grimpent vers le ciel enfumé par les gaz des camions.

La pluie recommence. La route est totalement inondée. A certains endroits, l'eau gigle par- dessus la jeep, pénètre entre le plancher et les portes, impossible de savoir si nous sommes sur la route ou dans le ruisseau. Nous devons passer par une déviation si nous ne voulons pas traverser la rivière remorqués par un tracteur. C'est une nouvelle source de revenu. Les propriétaires de tracteur se postent aux endroits stratégiques et attendent que des voitures noyées aient besoin d'être remorquées sur l'autre rive. Il faut au moins quatre personnes à l'intérieur pour que la voiture ne flotte pas. Parvenus de l'autre côté on paie le service rendu. L'affaire semble rentable.

Le trajet dure des heures et nous avons tout le temps de découvrir les astuces des uns et des autres pour se protéger de la pluie :

- Deux hommes sur une moto, un baril de lait sur leur genoux, un grand parapluie noir déployé au- dessus de leur tête.
- Deux parapluies ouverts, posés par terre, face- à- face et, tout en dessous, deux bébés assis sur les jambes croisées de leurs mamans qui discutent.
- Un parapluie ouvert au- dessus d'une charge qu'un homme porte sur sa tête.

La version sans parapluie :
- amicale : 3 piétons sous une seule bâche en plastique
- aérodynamique : un nombre incroyable de motocyclistes qui roulent emballés dans un plastique qui flotte au vent
- mystérieuse : un foulard devant la bouche et le nez, un casque sur la tête.
- Pratique et originale : le chapeau mixte : tissus et cornet plastique bien serrés sur la tête.

Nous parvenons à temps à Delhi pour prendre l'avion grâce à notre habitude de prévoir l'imprévu, un des pneus du taxi crève à quelques kilomètres de l'aéroport. Nuit noire. Campagne. Personne. Le chauffeur arrête la voiture sur le bas- côté. Retrousse ses manches, et commence à déboulonner la roue. Rémy l'éclaire avec la lampe de poche qu'il a toujours sur lui. Une voiture nous dépasse, s'arrête. Un homme, tout habillé de blanc vient vers nous. Change la roue en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire. S'en va sans attendre de remerciements. Nous repartons pour l'aéroport où nous subissons des heures et des heures d'attente, de contrôles, de vérifications successives : précautions nécessaires en raison de menaces diverses à travers le monde.

Automne en montagne -
tant d'étoiles
tant d'ancêtres lointains
Nozawa Setsuko - Haiku

ETÉ 2010 - SOS LADAKH

En toute urgence, nous sommes contactés par nos amis nous demandant de l'aide pour soulager les victimes du Ladakh. Liée aux fortes précipitations inhabituelles, la montée brusque des eaux a détruit une grande partie de la capitale, Leh, ainsi que ses environs, dans un rayon de 50 kilomètres.

Les routes d'accès sont inaccessibles, les rues de la capitale dévastées par des torrents de boue et de déchets, de très nombreuses habitations construites en briques de terre sèche, bâtiments publics, hôtels, école, hôpital, monastère, sont dévastés. Le réseau électrique, l'adduction d'eau potable, le contact avec les villages voisins interrompus. Le village de Choglamsar est totalement détruit. Plus de 200 morts, des centaines de disparus, de blessés. 25000 personnes sinistrées.

Sans attendre le résultat de notre appel auprès de nos membres et des autorités genevoises, nous transférons d'urgence une importante somme d'argent pour les premiers secours.

EPILOGUE

La mise en circulation de l'Euro nous a apporté des « fonds de tiroirs » de pièces et billets du monde entier et leur réalisation a rapporté plusieurs milliers de francs bienvenus. L'action cinq centimes poursuit son chemin, même s'il en faut deux pour chaque repas. Chaque année, plus d'un million de piécettes suisses nourrissent près de trois mille enfants, et cent cinquante personnes âgées. La collaboration s'est étendue à des dépositaires bénévoles dans toute la Suisse romande. Les enfants des écoles de Genève, auxquels nous avons la joie de présenter le DVD de nos activités auprès des enfants du Tibet, nous témoignent un intérêt et une collaboration efficace, si délicate et souvent symbolique. Tel cet écolier tout jeune qui a terminé notre rencontre en disant « Le sel de l'Himalaya est rose, parce qu'on le récolte au coucher du soleil ».

Et le chemin continue...

Thônex, novembre 2011

ET DEPUIS

Durant toutes ces années nous avons été témoins de l'évolution de la technologie en Inde. Nous sommes surpris et étonnés lorsque nous voyons dans une même école les petits élèves écrire avec un bout de bois trempé dans de la terre, sur une ardoise, assis par terre ; les plus âgés se rendre à la bibliothèque, étudier en tibétain, anglais et hindi ; les grands gérer des programmes sur ordinateurs. Nous sommes émerveillés de voyager sur des petites routes bien lisses, goudronnées, une ligne centrale peinte bien droite au centre, alors qu'il y avait là, une route étroite goudronnée au centre, et des pistes latérales pour le croisement. Traverser des villages et des villages éclairés grâce à l'installation de l'électricité, alors que nous les avions découverts à la lumière des petites lampes à huile.

Le peuple de l'Inde, quel que soit son niveau social ou économique, traverse en quelques décennies, des centaines d'années d'évolution. Le passé et le présent se rejoignent dans l'instant, lorsque nous voyons cette femme, dans la jungle, laver ses habits dans le ruisseau, au pied d'une pancarte vantant le dernier téléphone portable à la mode. Il en est de même pour l'accroissement démographique, si bien que la campagne cède son espace à l'expansion des zones habitées, les rizières rétrécissent, les forêts également, les animaux suivent ce mouvement de recul.

Gérer à la fois l'augmentation de la population, respecter sont intégrité du plus démunis au plus fortuné, parvenir à intégrer divers groupes de réfugiés humainement et diplomatiquement, tout en sauvegardant les différentes religions, nous incite à ressentir une sincère admiration.

BIBLIOGRAPHIE

Les pensées et réflexions qui apportent leur inspiration poétique tout au long de ces quelques pages, ont été choisies dans les oeuvres de

Mahmoud Darwich
Anthologie
poèmes traduits de l'arabe (Palestine) par Elias Sanbar, présentés par Farouk Mardam- Bey, Edition Babel juin 2009

Jean de la Fontaine
Fables
Editions de Cluny 1950

Kabir
Au Cabaret de l'Amour
paroles de Kabir tratuites du hindi médiéval par Ch.Vaudeville
Editions Gallimard Connaissance de l'Orient 1986

Omar Khayam
Rubayat
traduction d'Armand Velter, Editions Gallimard Poésie 1994

Lalla
Chants mystiques du tantrisme cachemirien
traduction de Daniel Odier, Editions du Seuil. Le point sagesses 2000

Milarépa
Les Cent mille chants
traduit du tibétain par Marie- José Lamothe Editions Fayard 1985

Nagarjuna
Traité du milieu
traduit du tibétain par Goerges Driessens et Yonten Gyatso
Editions du Seuil Le point sagesses 1995

Anthologie du poème court japonais
Haiku
Ed. Gallimard

Mise en page Hugues Pierrat et Daniel Froelicher
Impression Daniel Froelicher

Achevé d'imprimer à Genève novembre 2011

TABLE DES MATIÈRES

Avant- propos	11
1975 Introduction	17
1978 Ladakh	23
1981 Sikkim - Ladakh	41
1983 Sikkim - Manali - Ladakh	61
1986 Sikkim - Bihar - Nepal	75
1991 Nepal - Sikkim	105
1993 Bihar - Sikkim	117
1998 Karnataka - Bihar - Sikkim	135
2000 Chandigarh - Himachal - Sikkim	161
2002 Himachal	173
2004 Himachal - Lahul Spiti - Ladakh	187
2008 Sikkim - Himachlal	201
2010 Et depuis	215
Bibliographie	217